

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming/are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LAMERE MARIE DE L'INCARNATION
*Premiere Superieure des Ursulines de la nouvelle
france decedee a Quebec en odeur de Saintete le
dernier jour d'avril 1672. agee de 72 ans 6 mois 15 j.^s*

LA VIE
DE LA
MERE MARIE
D E
L'INCARNATION,

*Institutrice & première Supérieure des Ursu-
lines de la Nouvelle France.*



A PARIS,

Chez ANT. CLAUDE BRIASSON, rue Saint
Jacques, près la Fontaine S. Severin,
à la Science.

M. DCC. XXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

A V I S.

On trouve dans la même Boutique :

Retraite de quatre Jours pour les Filles
en Communauté, in-16.

Motifs de Consolation dans les souffran-
ces, in-16.

*Et plusieurs autres Livres marquez dans
un Catalogue.*

fa
ve



A LA REINE
ELIZABETH
D'ESPAGNE.



ADAME,

*Une femme forte & telle que le plus
sage des Rois sembloit desesperer d'en trou-
ver jamais, ne pouvoit être l'ouvrage que*

ã ij

de cet amour sacré , qui fort comme la mort , ainsi que le même Salomon (Cant. 8. 6.) le dit ailleurs , communique à ceux qu'il anime une force à laquelle rien ne résiste.

C'est un feu divin, dont une seule étincelle fit courir au martyrre Therese encore enfant ; & * toute l'eau de l'Océan , bien loin d'éteindre , ne fit qu'allumer davantage celui qui devoit la Therese que le siècle precedent a donnée à la France , pour parler de Marie de l'Incarnation , comme en ont parlé les plus saints personnages de nos jours. Aussi de quoi ne l'a-t-il pas rendu capable ? tout ce que la vie Apostolique a de plus éminent , & qui demande un courage plus ferme : courir au-delà des Mers ; aller jusques dans le centre de la Barbarie , chercher des ames pour les gagner à Dieu ; n'épargner ni soins ni travaux , s'exposer à tout , prodiguer sa santé & sa vie même pour apprendre à des Sauvages à connoître & à aimer celui qui seul est aimable & digne d'être connu : ce n'est là qu'une partie des effets de cet amour dominant dans une ame

* *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem.*
Cant. 8. 7.

E P I T R E.

V

dont il s'étoit emparé, & où il a toujours agi sans obstacle.

Mais que ne vient-il pas d'operer en vous, MADAME, & puis-je découvrir les ressorts d'une suite si merveilleuse d'actions heroïques, & des plus nobles sentimens dont un grand cœur soit capable, sans mettre dans la plus grande évidence ceux qui ont produit le prodige que nous voyons éclater à nos yeux ? Car enfin si le monde chrétien, depuis que les plus puissans Monarques ont cru parer leur Diademe en y plaçant la croix de Jesus-Christ, a toujours eu des têtes couronnées qui ont honoré la Religion, & protégé ses autels : il n'a encore été donné qu'à nôtre siecle, de voir en même-tems renoncer à la souveraine puissance un jeune Roi & une jeune Reine, qui commençoient à peine à en goûter paisiblement les douceurs, & qui y avoient attaché tant de gloire. Eh qui a pû procurer à la religion un triomphe si digne d'elle, & faire voir dans un siecle corrompu quelque chose de plus grand peut-être, du moins de plus difficile & de plus singulier, que ce qui a illustré les plus beaux jours de l'Eglise naissante ; si ce n'est le

même amour qui a fait tous les Heros & toutes les Heroines du Christianisme ?

Rien donc, MADAME ; ne justifie davantage la liberté que j'ai prise de mettre à la tête de cet Ouvrage votre auguste nom, que de voir combien naturellement ce qu'il contient de plus sublime se rapproche par le principe d'où il part, du spectacle que VOTRE MAJESTE' vient de donner à l'Univers étonné. En effet si le monde ne peut rien offrir de plus brillant qu'une Couronne : s'il n'est point de qualité personnelle qu'on y estime, & qu'on y respecte davantage, que de sçavoir manier le Sceptre avec cette dignité, qui distingue les grands Rois : si l'on n'y connoît point de situation plus flatteuse que de faire le bonheur & les delices de cent peuples divers repandus dans l'un & l'autre hemisphere : si rien n'attache plus à une grande fortune, que de la devoir à son merite, autant & plus encore qu'à sa naissance. Il faut que l'amour divin soit le maître absolu du cœur d'une Reine, pour lui faire mépriser tant d'avantages, pour la faire descendre d'un Trône qu'elle occupoit si dignement : pour lui découvrir le faux éclat qui l'environne,

pour lui donner de l'aversion des hommages sinceres qu'on s'empresseoit à lui offrir; pour lui rendre insipide le langage de la flatterie, le seul qu'on parle bien librement à la Cour: afin de l'engager à ne mettre plus sa gloire qu'à faire regner Dieu dans son cœur, à lui renvoyer l'encens dont les Palais des Rois fument bien plus souvent que les Temples du Seigneur, & à ne vouloir plus ni parler, ni entendre parler que le langage des Anges.

C'est ce langage, MADAME, si inconnu à l'homme charnel & animal, qui fait tout le fond du Livre que VOTRE MAJESTÉ a bien voulu prendre sous sa protection. Aussi n'ai-je rien eu tant à cœur, que de n'y point mettre du mien. Quel qu'il soit cependant, MADAME, je n'aurois jamais osé vous le presenter, si je n'avois fait reflexion, qu'en foulant aux pieds la pourpre & ce qu'elle a de plus brillant, VOTRE MAJESTÉ, sans rien perdre de sa Grandeur, & en la rendant même plus respectable, a écarté tout ce qui pouvoit éloigner de sa personne Royale ceux qu'éblouit & intimide l'éclat de la Royauté; en cela bien plus que sur

viiij

ÉPITRE.

le Trône même, l'image du Roi des Rois
& du Seigneur des Seigneurs, qui mal-
gré cette lumière inaccessible qu'il habite,
se communique également aux petits &
aux grands, & inspire à tous une con-
fiance pour l'approcher, qui fait sentir
qu'il est le maître des cœurs. Je suis avec le
plus profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur,

PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER
DE CHARLEVOIX,
de la Compagnie de JESUS.

PREFACE.



P R E F A C E.

REDEVABLE, comme j'ai lieu de le croire, aux mérites de la Fondatrice des Ursulines de Canada, de ce que je n'ai pas fini mes jours dans une terre étrangère à la fleur de mon âge : il m'a semblé que je ne pouvois rien faire de moins pour honorer ma bienfaitrice, que de la bien faire connoître au public. Ce n'est pas qu'elle lui ait été inconnüe jusqu'ici : les éloges qu'en ont fait de très-grands hommes, & ses propres ouvrages, où l'on admire un goût exquis, une raison saine, un genie sublime ; & cette onction

divine qui distingue si bien les écrits des Saints, l'ont déjà placée au rang des plus illustres femmes. Mais c'est cela même qui faisoit souhaiter une histoire de sa vie, qu'on pût lire, & où l'on pût apprendre par ordre le commencement & les progrès de ce mérite éclatant, & de cette éminente sainteté, qui l'ont fait nommer la sainte Thérèse de notre siècle. Il est vrai que ce dessein a déjà été exécuté, & même par un homme qui a passé constamment, & avec justice, pour un homme de mérite & pour un Saint. Mais cet Auteur écrivoit l'histoire de sa mere. Il est certain qu'il en a recueilli avec trop de soin, & avec une trop scrupuleuse exactitude, jusqu'aux moindres circonstances. Rien ne lui échape, il s'étend sur tout en de longues digressions; il raproche de son sujet

des choses qui y sont étrangères. Il ne distingue point ce qui est intéressant, d'avec ce qui ne l'est pas; c'est que par un effet de l'amour filial, tout étoit intéressant pour lui. Le cœur a donc été consulté seul dans son ouvrage; & je ne crois pas devoir apprehender que ceux qui l'on vû, trouvent à redire que j'aye travaillé sur la même matière.

Mais plusieurs s'étonneront sans doute, que l'on ait jamais pû penser à écrire une vie où il entre si peu de ce qu'on cherche en lisant ces sortes d'ouvrages; car il faut avouer que ces matières spirituelles, & sur tout les sublimes voyes de l'esprit, ne sont plus guère aujourd'hui de saison. Le seul nom de mysticité effarouche jusqu'à ceux même qui se piquent le plus d'une piété solide : mais je deman-

derois volontiers si la source de ces graces purement gratuites dont les ouvrages des Peres, & les historiens des premiers siècles nous fournissent tant d'exemples, est absolument tarie? depuis quand parler d'operations mystiques, de voix interieures, d'effusions divines dans une ame innocente & fidèle, c'est parler dans l'Eglise un langage étranger, pour ne rien dire de plus? & ce qu'il faut donc penser de ces merveilleuses promesses que Dieu fait par un Prophete : *Je répandrai mon esprit sur tous les hommes. Vos fils & vos filles prophetiseront. Vos vieillards auront des songes mysterieux, & vos jeunes gens des visions?* (Joël. 2. 28.) Que si l'on prétend restreindre l'effet de ces paroles à un certain tems, je demande sur quel fondement, & quelles bornes en peut-on assigner à ce tems? de dire que la

promesse a été accomplie dans la naissance de l'Eglise, & d'en conclure qu'elle n'a été que pour les premiers Chrêtiens ; c'est mal raisonner, & supposer ce qu'il faut prouver. Ce que je dis du passage de Joël, je le puis dire de celui-ci de saint Paul : *N'éteigneZ point en vous la lumiere de l'esprit : ne méprisez point les Propheties : éprouvez tout : gardez ce qui est bon.* (8. Thessal. 5. 15. 20.) Ce que le Docteur des Nations disoit aux Chrêtiens de son tems ; n'est-il pas pour tous les siècles : & quelle preuve-a-t-on que ces avertissemens n'étoient point aussi pour nous ?

C'est pour cela que les SS. Peres se sont si fort appliquez à faire voir que de leur temps l'Eglise n'avoit point perdu ce précieux trésor, dont le discernement est un des principaux effets de l'assistance du S. Esprit sur

elle? à la vérité elle ne juge pas toujours à propos de prononcer sur ces matieres delicates, dont la decifion n'est pas absolument nécessaire: elle n'a pourtant pas laiffé de permettre de tems en tems qu'on publiât un assez grand nombre de visions furnaturelles, & d'autres semblables faveurs du ciel; où elle a crû que les fidèles trouveroient davantage de quoi s'édifier, se consoler, & s'animer au service d'un Dieu qui élève de viles creatures à une union si intime avec lui. C'est ainsi que le Pape Eugéne III. approuva les revelations de sainte Hildegarde, du vivant même de la Sainte: que d'autres souverains Pontifes & tout un Concile ont donné la même autorité à celles de sainte Brigitte, & que l'Office de l'Eglise fait mention de quantité de graces de cette nature accordées dans la suite des

fié
Sa
la
de
dé
me
ne
ave
les
occ
les
fen
Ma
bon
duit
cha
& il
se c
circ
cré
Dieu
men

siècles à un très-grand nombre de Saints.

La discretion des esprits, dont la plénitude a été donnée à l'épouse de J. C. qui fait une partie de son dépôt, & qui reside particulièrement dans les chefs du troupeau; ne laisse pas d'être communiquée avec proportion & mesure à tous les fidèles selon leurs besoins, & les occasions où ils se trouvent; car les paroles de saint Paul s'adressent en quelque maniere à tous. Mais elle l'est avec bien plus d'abondance à ceux qui sous la conduite des premiers Pasteurs, sont chargez de la direction des ames: & il n'y a point de doute, que s'ils se comportent avec la sagesse & la circonspection que demande le sacré ministère qui leur est confié, Dieu ne les éclaire extraordinairement. C'a été le sentiment de tous les

Peres , qui ont donné pour règle de connoître qu'on est poussé & inspiré par l'esprit de Dieu , l'approbation des personnes sages & spirituelles.

Nous avons encore d'autres règles generales , qui étant fondées sur le bon sens , sont à la portée de tout le monde ; & nous sont données par les Docteurs de l'Eglise & par tous les maîtres de la vie interieure , pour des moyens sûrs de nous garantir de la seduction. Je ne les rapporterai pas toutes , parce que ce détail me meneroit trop loin , & qu'on les trouve par tout. Je ne parlerai que d'une des principales , qui renferme les principes de toutes les autres. Selon cette règle on peut croire que ce qui se passe dans une ame est une faveur du ciel , si dans la conduite de la personne qui la reçoit , dans la chose dont il s'agit , dans la maniere dont elle est

arrivée , & dans les effets qu'elle a produits , il n'y a rien qui ne porte à Dieu , rien qui se sente tant soit peu de l'esprit propre , ou qui puisse venir de la suggestion du démon. Car enfin , si dans une vision , dans une révélation , ou dans quelque autre impression semblable , on ne peut rien découvrir que de conforme à la pure doctrine & à la sainteté des mœurs , s'il n'y a aucun lieu de craindre prudemment de la surprise ou de la tromperie : sur quel fondement peut-on prononcer que tout y est frivole. Il se pourroit faire après tout , que ce ne fût qu'un effet de l'imagination ; mais du moins ne risque-t-on rien , si l'ame , à qui la chose est arrivée , demeure dans la défiance de soi-même , & dans l'humilité.

Que si ce n'est qu'une operation de l'ennemi du salut pour seduire

& entraîner dans le péché; un peu d'application & d'expérience fera connoître d'abord le venin caché sous des apparences de piété. Tout ce qui vient du malin esprit, dit Richard de saint Victor, se reconnoît à quelque marque qui n'échappe point à des yeux clairvoyans. Il se peut faire, dit saint Gregoire Pape, (*Homil. I. in I. Ezech.*) qu'un homme prenne pour parole de Dieu, ce qui vient de son propre esprit: mais il s'en faut bien qu'il ait alors la même certitude, que quand Dieu lui parle véritablement: S. Augustin le remarque aussi de sa mere. Elle me décou-
vrait, dit ce saint Docteur, ce
qui s'étoit passé en elle; mais el-
le ne l'assuroit pas de la même
maniere que quand vous parliez
en effet; au contraire elle n'en
tenoit aucun compte. (*L. 6. Conf.*)

c. 13.) Aussi saint Gregoire nous apprend que ceux qu'une veritable humilité tient sur leurs gardes, n'y sont jamais trompez, ou du moins ne le sont pas long-tems.

De plus c'est une doctrine constante parmi les Theologiens, qu'avoir de fausses visions, & soutenir opiniâtrément qu'elles sont de Dieu, cela vient de l'un de ces trois principes, ou d'un commencement de folie, ou du superbe & de présomption, ou d'une volonté perverse, & déterminée à tromper. Or il est facile d'être en garde contre ces trois sources d'illusions. Rien ne s'apperçoit plutôt qu'une tête foible, la superbe & la présomption ne sont jamais sans un desir excessif de pénétrer dans le sanctuaire des operations divines qui se fait aisément sentir, & elles produisent toujours, dit saint Vincent Ferrier,

(*Tracta. de vitâ spirit. c. 12.*) une foi chancelante qu'on remarque d'abord. De forte qu'il faudroit être bien simple pour être la dupe de ces insignes fourbes, qui des apparences de la plus haute vertu, & même de la plus sublime spiritualité, se font un voile pour cacher des crimes énormes. Effectivement ils ont beau faire, ils se trahissent eux-mêmes, & ne séduisent que ceux qui veulent bien être séduits. Ajoûtons à cela cette excellente règle que nous donne le Sauveur du monde, & qui convient à tous ceux dont nous venons de parler : *Vous les connoîtrez par leurs œuvres.*

Lors donc que l'on nous parle d'une personne à qui l'on prétend que Dieu s'est communiqué d'une maniere extraordinaire, si cette personne est reconnüe de tous ceux

qui l'ont pratiquée , pour avoir une raison saine & droite, un esprit ferme , une imagination réglée , une vertu solide & fondée sur la simplicité chrétienne , sur l'humilité , & sur la défiance de soi-même ; si sa conduite ne se dément en rien ; si jusqu'à la fin elle persevere dans la pratique exacte de ses devoirs ; si dans toutes les occasions elle fait des œuvres dignes de cet état sublime où on nous la représente ; je veux bien convenir qu'il n'y a pas une obligation indispensable d'ajouter foi à ce qu'on nous en dit : mais il semble qu'il y ait au moins de quoi fonder un préjugé raisonnable en faveur de cette personne , & qu'on ne peut guère se dispenser de faire tomber une partie du respect qu'on doit aux dons de Dieu , sur une ame qui a toutes les apparences d'en être si singulière.

rement ornée. Je pourrois peut-être exiger davantage ; & si un grand homme * a bien prouvé la vérité de la Religion chrétienne, en montrant que tout y est conforme à la raison, & que rien ne lui contredit : n'aurois-je pas quelque droit de prétendre qu'on peut reconnoître l'opération de Dieu dans une ame, lorsque ce qui s'y passe est parfaitement d'accord avec le bon sens, avec la foi, avec la raison, & avec soi-même ?

Je n'en dirai pas davantage sur cette matiere, parce que je n'ai pas entrepris de faire un Traité. On peut voir ce que les Docteurs & les Theologiens en ont écrit. On reconnoitra au soin qu'ils ont pris de traiter de ces choses, & à l'exactitude avec laquelle ils les ont examinées, le cas qu'ils en faisoient.

* *Laſance.*

Je laisse à juger à qui on doit plutôt s'en rapporter, ou à ceux que Dieu a établis les Docteurs & les Pasteurs de son Eglise, & qui ont joint la sainteté à la science, la pratique à la théorie; ou à ceux qui ne suivent point d'autre règle dans leurs jugemens, que leur sens propre, dans lequel ils abondent; qui rejettent tout ce qu'ils ignorent, & qui n'ignorent ce qu'ils reprobent, que parce que la pureté de cœur & la sainteté de vie, ne leur ont point donné la clef de cette science des Saints.

Il est cependant certain, & c'est la doctrine de tous les SS. Peres & des maîtres de la vie spirituelle, que comme il y a diverses demeures dans la maison du Pere de Jesus-Christ, il y a aussi divers degrez d'honneur & de distinction dans le Royaume que le divin Sau-

veur a établi par sa grace dans les
ames qu'il possède, & que la plus
précieuse portion de ce troupeau
choisi, sont les ames qu'il appelle
à la vie interieure & mystique, si
elles sont fidèles à une vocation si
sublime : qu'elles sont d'une façon
toute particuliere les épouses du
bien-aimé, qui s'unit à elles de la
maniere la plus intime; les admet
à une privauté, leur découvre des
secrets, opere en elles des choses
qui les établissent dans un état peu
different de celui de la beatitude :
mais sur tout leur donne des con-
noissances experimentales des veri-
tez les plus cachées de la Religion,
à la faveur desquelles il semble que
tous les doutes soient évanouis, &
que l'obscurité de la foi soit dissipée.

J'ajoute que c'est une erreur, qui
toute commune qu'elle est, n'en
est pas moins grossiere que de taxer

cet

cet état d'oïfiveté, & de croire qu'on n'y est utile qu'à soi : il n'en est point où l'on fasse plus pour Dieu, où on lui procure plus de gloire, qui remplisse de plus de merites les trésors de l'Eglise, parce qu'il n'en est point où l'on aime davantage, où l'on pratique de plus excellentes vertus, où l'on agisse par un motif plus grand & plus digne du Dieu que l'on sert ; il n'y a même que ceux qui y ont passé qui sçachent combien on y souffre ; & les souffrances y sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont pour fin & pour principe l'amour le plus pur qui se puisse trouver dans des creatures mortelles. Ses effets vont quelquefois bien loin ; il maîtrise l'ame ; il consume le corps ; il fait un holocauste entier de ceux qui se sont rendus ses victimes, & il en a coûté la vie à plusieurs. Heureuse

mort qui doit bien moins être regardée comme la separation de deux substances faites pour demeurer unies, que comme la délivrance de l'ame que les liens du corps empêchoient de s'unir au seul bien qu'elle desire.

Pour revenir à la Mere de l'Incarnation, je ne veux point prévenir mes Lecteurs sur ce qui la regarde, ni sur les consequences qu'on doit tirer des principes que je viens d'établir, pour se former une idée juste de sa personne, & de ce qui s'est passé entre Dieu & elle. Ce sera elle-même qui se peindra au naturel, & ce sera avec des traits qui feront sentir d'abord, que bien loin d'être de caractère à se flatter, elle fut bien plus portée à faire connoître ses fautes & ses foibleffes, que ses grandes vertus. On aura tout moyen d'observer sa conduite

dans les différentes situations où elle s'est trouvée : sur quoi l'on verra ce que l'on doit penser des éloges magnifiques que lui ont donnez les personnes de son tems les plus consommées dans la sainteté, & de nos jours, deux sçavans Prélats, qui n'ont pas toujours été de même avis; mais qui se sont pourtant accordés à la regarder comme une des plus vives lumieres de son siècle.

Mais ce n'est peut-être pas assez pour justifier le dessein de cet ouvrage, que de faire voir que le Seigneur si liberal de ses dons & de ses faveurs spéciales aux tems des Patriarches, & des Prophetes, & dans les premiers siècles du christianisme, n'a point racourci son bras. On pourroit même encore me passer comme vrai tout ce que j'ai dit de la Mere de l'Incarnation,

& cependant n'approuver pas une histoire de la nature de celle-ci. A quoi bon, diront plusieurs, parler d'une science qui ne peut s'apprendre qu'à l'école du saint Esprit, & donner au public la connoissance de choses qui doivent être secretes entre l'ame & celui qui les opere en elle d'une maniere aussi cachée que merveilleuse? D'ailleurs, n'y a-t-il pas lieu de craindre que la vûe de ces voyes extraordinaires, ne fasse naître l'envie de quitter la voye commune, qu'on a toujours regardée comme la plus sûre, à quantité d'ames foibles, qui n'auront pour la vie mystique, d'autre vocation qu'un naturel tendre & facile, une imagination vive & ardente, & beaucoup de vanité? enfin les personnes à qui il semble qu'on présente cette histoire comme un modèle domestique, son-

appellées à une vie d'action ; n'est-ce point les vouloir tirer de l'esprit de leur Institut, que de leur mettre devant les yeux une ame toute abîmée dans les plus intimes communications avec Dieu , & dans la plus profonde contemplation ?

A cela je répons premierement ; qu'il n'y a nul inconvenient à apprendre aux personnes religieuses, & sur tout par des exemples sensibles, combien le Seigneur est bon à ceux qui le servent avec un cœur droit & pur : le soin qu'il a de temperer par l'onction de sa grace, ce qu'une vie consacrée au service du prochain, a de dur & de fatigant : de leur faire connoître quelle route il faut tenir pour arriver à ce qu'il y a de plus éminent dans la vie interieure & furnaturelle, & de leur faire remarquer que souvent c'est moins manque d'attrait & d'u-

ne vocation particuliere de Dieu, si l'on n'y parvient pas : que pour ne s'être pas assez étudié à la pureté de cœur, au recueillement, à la simplicité, à l'anéantissement de tout soi-même.

J'avouë en second lieu, qu'il est vrai que le saint Esprit est le grand maître de la science mystique ; mais je soutiens qu'il ne fait pas tout par lui-même en ceux qui y sont appellez. Pour peu d'expérience qu'on ait dans la conduite de Dieu sur les ames, on sçait que parmi celles qu'il destine à posseder toutes les richesses de sa grace, il s'en trouve qui après avoir fait des progrès considerables, passent par des épreuves où elles courent risque de se perdre, si elles ne sont puissamment secouruës : que d'autres, faute de conseil, sont malheureusement arrêtées au commencement

de la carrière, & font toute leur vie d'inutiles efforts, pour parvenir où elles se sentent fortement attirées : qu'il en est même en assez grand nombre, qui ne connoissent jamais bien cette disposition favorable de la bonté divine à leur égard : que les premières, pour se conserver ; les secondes, pour s'élever ; les troisièmes, pour se connoître, ont besoin de modèles & de guides. D'ailleurs que toutes celles dont l'Esprit sanctificateur semble s'être plus particulièrement réservé la conduite, ne sont jamais entièrement soustraites à celle des hommes : qu'il les éclaire, qu'il les attire par des touches secretes ; mais que de tems en tems il se cache, & veut qu'elles doivent quelque chose à l'humble dépendance où il les met d'un directeur : que quand mon travail ne seroit profita-

ble qu'à ceux qui se trouvent employez dans la direction , je ne croirois pas avoir perdu mon tems. Car enfin si le simple fidèle , qui n'est comptable à Dieu que de sa propre perfection , peut ignorer des voyes par où Dieu ne le mène pas : il n'en est pas de même de ceux que leur profession engage dans le sacré ministère. Il ne suffit pas à un directeur d'en sçavoir assez pour se sanctifier soi-même ; l'auguste caractère dont il est revêtu , l'obligeant à être dans la main de Dieu comme ces esprits administrateurs dont parle saint Paul ; les plus sublimes connoissances ne lui doivent point être étrangères.

En troisième lieu , je prétens que la plus parfaite contemplation ne nuit point à l'action que Dieu commande : & je n'en veux point d'autres preuves que l'histoire mê-

me que je donne au public. Il est sensible, il est sans réplique ; il passe même pour incontestable parmi les maîtres de la vie spirituelle, que plus une personne religieuse, & par conséquent obligée par état d'être plus unie à Dieu, est engagée dans des emplois qui jettent dans la dissipation ; plus elle doit faire effort pour se rendre familières les pratiques de la vie intérieure, & ne rien omettre pour en avoir le goût. Qu'encore que tout ce que nous admirons dans les Saints, ne soit pas à imiter ; Dieu pour l'ordinaire, ménage tellement les choses, que jamais il ne tire ses élus de l'esprit de leur état ; & que dans ce qui leur arrive même de plus extraordinaire, il y a toujours à profiter pour ceux qui courent la même carrière qu'eux. Ainsi ce seroit une chose étrange d'entendre dire

que la Mere de l'Incarnation n'est pas un modèle à proposer aux personnes qui ont embrassé son Institut. Qui en a jamais mieux rempli qu'elle les obligations? Qui a plus fait pour le service du prochain, & qui s'est plus parfaitement acquité des emplois propres de sa profession? Ce n'est pas que je ne sois d'avis, & que je ne juge même nécessaire d'avertir avec soin qu'on auroit tort de s'imaginer qu'il faille passer par ces voyes sublimes pour arriver au comble de la perfection religieuse; car comme à l'égard des corps bien constituez, une nourriture peu délicate & quelquefois même grossiere, fait les bons temperamens: aussi assez souvent une conduite du saint Esprit plus rigoureuse, où il n'entre que des privations, & tout ce qui est plus propre à établir une ame dans

l'anéantissement, est préférable aux plus sensibles caresses de l'époux ; puisqu'il est plus aisé d'y devenir & de s'y conserver véritablement humble, & qu'à mesure qu'on creuse les fondemens d'une plus solide humilité, on se met en état d'élever plus haut l'édifice de la sainteté.

Enfin pour ne rien laisser sans réponse, de tout ce qui peut être objecté contre le sujet de cet ouvrage ; j'ajoute que si parmi ceux entre les mains de qui il tombera, il se rencontre de ces imaginations ardentes & fécondes, sur lesquelles les choses extraordinaires puissent faire de fâcheuses impressions : assurément il n'y a rien à craindre ici pour elles. Tout est raisonnable & sensé dans l'exposition que la servante de Dieu y fait de

son interieur ; & les avis qu'elle donne à ceux qui se trouveront dans les mêmes dispositions où elle s'est trouvée, feroient plus que suffisans pour prévenir les abus qu'on pourroit faire du détail où elle entre sur cela. On y trouvera même fort peu de ces termes, contre lesquels on voit mal à propos se revolter certaines gens, qui d'ailleurs veulent passer pour spirituels ; mais qui ne font pas assez d'attention que tous les arts & toutes les sciences ayant leur langage particulier, on n'est point en droit de disputer à l'état mystique la possession du sien confirmé par l'usage de tant de Saints. Cependant la Mere de l'Incarnation n'a pas jugé à propos d'en user beaucoup, & ses écrits n'en feront que plus à la portée de tout le monde.

J'ai donc tout lieu d'esperer qu'il y aura à profiter dans la lecture de cette histoire, pour tous ceux qui s'y engageront avec un esprit bien préparé. Fasse le ciel que cette esperance ne soit pas vaine. Que les Ministres de l'Evangile s'y confondent à la vûe d'une femme qui a executé ce qu'ils n'ont pas le courage d'entreprendre. Que les foibles comprennent qu'il n'y a rien dont on ne puisse venir à bout avec du courage. Que les personnes religieuses sçachent jusqu'ouï elles peuvent esperer de s'élever : mais en même tems, qu'elles se souviennent & qu'elles n'oublient jamais qu'une des plus essentielles dispositions pour recevoir les faveurs de ce chaste époux des ames est de ne les desirer qu'autant que le demandent les interêts de sa gloire :

d'éviter sur tout la curiosité & l'empressement ; & de s'abandonner sans reserve, mais toujours avec dépendance d'un sage directeur, à la conduite de celui qui connoît seul ce qui nous convient.

Quant à la forme que je donne à cette histoire, elle est assez nouvelle ; mais je n'en ai pas été tout à fait le maître. Comme la Mere de l'Incarnation a écrit par ordre de ses confesseurs toutes les graces qu'elle a reçues du ciel, je crus d'abord ne pouvoir rien faire de mieux, que de donner au public ses memoires tels qu'ils sont sortis de sa main, sans en interrompre le fil, & de suppléer ce qu'elle ne dit point, par un abrégé des principales actions de sa vie. Mais n'ayant pas trouvé dans ses écrits la même suite qu'on voit dans saint

te Therese , parce qu'elle les a faits à diverses reprises & pour différentes personnes , j'ai reconnu que mon dessein étoit impraticable , & que je n'y pourrois jamais éviter la confusion & les redites. Qu'ainsi il falloit travailler à mettre toutes choses dans l'ordre naturel de l'histoire. D'un autre côté cette grande Religieuse , de la maniere dont elle s'exprime sur les opérations divines , fait si bien sentir qu'il faut en avoir l'expérience pour en bien parler , que j'ai aisément compris la nécessité de mettre dans cet ouvrage le moins que je pourrois du mien , & de me borner presque toujours aux liaisons & à l'arrangement. On ne doit donc point être surpris de la longueur & de la multitude des citations , qui feront le fond de ce

XXXX

P R E F A C E.

Livre, & je m'assure même que si l'on a sur cela quelque reproche à me faire, ce sera de ce que je n'ai point encore plus laissé parler une personne qui parle si bien.



M

For

✻

San

Sa

Le

Co

lig

ma

da

le t

de

L A



LA VIE
DE LA
MERE MARIE
DE L'INCARNATION,

*Fondatrice, & premiere Superieure des
Ursulines de la nouvelle France.*

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

*Sa naissance, son enfance & ses premieres inclinations.
Sa charité recompensée d'une maniere merueilleuse.
Les premieres faveurs que Dieu lui communiqua,
& quel en fut l'effet Elle se croit appelée à la Re-
ligion: Dieu ne permet pas qu'elle y entre. Elle se
marie par obéissance. Sa conduite & ses souffrances
dans son mariage. Ses dispositions interieures tout
le temps que dure son engagement. Effets merueilleux
de ses communions: Ses sentimens touchant la parole de*

Dieu & les ceremonies de l'Eglise. Elle perd son mary, & refuse de fore bons partis qu'on lui presente. Dieu l'attache à son service d'une maniere miraculeuse. Elle se retire. Ses occupations dans sa retraite. Elle en sort par un esprit de charité. Nouvelle faveur que Dieu lui fait. Dieu la dispose à un état plus parfait.



MARIE GUYARD, si célèbre sous le nom de Marie de l'Incarnation, qu'elle reçut en prenant l'habit de Religion, naquit à Tours le 18. d'Octobre de l'année 1599. Florent Guyard son pere, étoit marchand de soye, plus recommandable par sa probité & par sa droiture, que par les avantages de la fortune. Sa mere, Jeanne Michelet, descendoit par les femmes de la maison de la Bourdaiziere; mais ne se ressentoit en rien de la grandeur de ses parens. La premiere enfance de Marie se passa sans aucune circonstance qui merite d'être rapportée. On voit seulement par les memoires qu'elles nous a laissez, & dont nous sommes redevables à son fils, à qui elle les a adressez, & à deux de ses confesseurs, par l'ordre desquels elle les a écrits; que ses amusemens les plus ordinaires à cet âge, & même plu-

fie
l'u
cer
cen
mer
dan
jug
piec
gran
anne
ce fu
fave
lors
prit
traon
impe
que t
gard
son a
La
fut ur
comp
malad
gnie or
que la
rendoi
toit cap
assure

siècles années après qu'elle eut atteint l'usage de la raison, étoient d'imiter les ceremonies de l'Eglise, & que ces innocentes recreations, que les peres & les meres, qui ont de la Religion, regardent dans leurs enfans comme d'heureux pré-jugez, & une disposition naturelle à la pieté; furent pour elle dans la suite, un grand sujet de larmes pendant bien des années. Ce n'est pas qu'elle jugeât que ce fussent de veritables pechez: mais à la faveur de la lumiere divine, qui fut alors répandue dans son esprit; elle comprit que Dieu exigeoit d'elle une si extraordinaire pureté de cœur, que ces imperfections legeres avoient pour quelque tems rendu moins feconde à son égard la source des faveurs celestes, dont son ame fut dans la suite inondée.

La premiere passion qui parut en elle, fut une charité vive, & une très-tendre compassion pour les pauvres & pour les malades. Il n'y avoit point de compagnie où elle se trouvât plus volontiers, que la leur. Elle les servoit, & leur rendoit toutes les assistances dont elle étoit capable. Rien ne la rebutoit, & elle assûre qu'elle mangeoit leurs restes sans

aucun dégoût, & qu'elle se fût mise volontiers à leur place pour les soulager. Tout ce qu'elle trouvoit sous sa main, elle le leur donnoit; & rien ne lui étoit plus sensible, que quand elle se trouvoit dans l'impossibilité de faire l'aumône. Elle convient qu'elle fit en cela de grands excès; mais son intention étoit bonne, & Dieu fit connoître d'une maniere très-particuliere que ces sentimens étoient selon son cœur. Un jour qu'elle portoit l'aumône à plusieurs pauvres, elle se trouva proche d'une charette, qu'on chargeoit par le derriere. Les voituriers ne la voyoient point, & sa manche s'étant accrochée au timon, en levant la charette, on l'enleva fort haut, & elle retomba ensuite d'une grande roideur sur le pavé. Tout le monde crut qu'elle étoit morte; mais elle n'eut aucun mal, & elle assure qu'au même moment elle demeura persuadée que la divine providence l'avoit conservée à cause des pauvres.

Nous ne sçavons pas quel âge elle avoit lorsque Dieu lui donna une marque si sensible de sa protection: mais elle a eu soin de nous marquer le tems auquel

la
qu
me
rec
len
cit
se f
fac
n'a
lor
me
ne
Con
tion
vers
en f
le v
gne
à m
qu
fecti
ment
ne fil
je ne
ble m
& cor
brafé
à éter

la divine bonté lui fit une autre grace, qu'elle a toujours depuis considérée comme le fondement de sa vie mystique. Le recit qu'elle en fait rappelle si naturellement à l'esprit la candeur & la simplicité des premiers siècles de l'Eglise, qu'on se sent persuadé d'abord, pour peu qu'on sache goûter les choses de Dieu. » Je n'avois qu'environ sept ans, dit-elle, « lorsqu'une nuit, en mon sommeil, il me sembla que j'étois dans la cour d'une école champêtre, avec une de mes Compagnes, où je faisois quelque action innocente. Avant levé les yeux vers le ciel, je le vis ouvert, & J. C. en forme humaine, qui venoit à moi, le voyant, je m'écriai à ma Compagne; ah! voilà nôtre Seigneur; c'est à moi qu'il vient: & il me sembloit que cette fille ayant commis une imperfection, j'avois été choisie préférablement à elle. Néanmoins elle étoit bonne fille: mais il y avoit un secret que je ne connoissois pas. Cette surdorable majesté s'approcha donc de moy; & comme je sentis mon cœur tout embrasé de son amour, je commençai à étendre les bras pour l'embrasser.

» Alors lui, le plus beau des enfans des
 » hommes, avec un visage plein de dou-
 » ceur, m'embrassant amoureusement,
 » me dit ? voulez-vous être à moy ? je
 » lui répondis, ouy. Et dès qu'il eut mon
 » consentement, nous le vîmes remon-
 » ter au Ciel.

L'effet de cette premiere visite dans
 l'ame de la petite fille, fut une pente au
 bien, qui trouvant un cœur parfaite-
 ment docile, le forma comme naturelle-
 ment à la vertu. Bientôt on apperçut
 dans sa conduite autre chose qu'une pie-
 té enfantine : mais ce qui surprenoit da-
 vantage, parce qu'on le devoit moins
 attendre de l'activité naturelle à cet âge,
 c'étoit de voir une jeune fille de neuf à
 dix ans, se cacher dans les lieux les plus
 retirez, & chercher les Eglises les moins
 fréquentées, pour y passer une bonne
 partie du jour à s'entretenir avec le Sei-
 gneur. Elle a depuis assuré que son
 cœur souhaitoit avec ardeur ces com-
 munications avec son Dieu ; & qu'elle
 ne sçavoit pas alors que c'étoit là faire
 oraison. Elle ajoûte dans ses memoires,
 que quand elle fut plus avancée en âge,
 ses parens lui laisserent un peu plus de

lib
 do
 de
 ma
 l'af
 pri
 ren
 ign
 faci
 vac
 L'E
 dire
 l'éle
 fono
 eu p
 qui
 lée
 & d
 E
 dix-f
 à la
 avoi
 puiff
 tude
 si elle
 recte
 parta
 nette

liberté de se procurer les divertissemens, dont cette tendre jeunesse a coûtume de faire ses plus serieuses occupations; mais que N. S. lui en fit perdre dès-lors l'affection & le goût, & lui donna un esprit de retraite, qui l'occupoit interieurement dans l'amour d'un bien qu'elle ignoroit; & lui faisoit quitter la conversation des personnes de son âge, pour vacquer à la lecture des livres de pieté. L'Esprit saint, qui lui tenoit ainsi lieu de directeur, l'éclaira en peu de tems, & l'éleva à une éminente sainteté, dont les fondemens furent une innocence qui a eu peu de pareilles, & une humilité, qui ne paroît pas même avoir été ébranlée par la moindre tentation d'enflure & de vanité.

Elle vécut de la sorte jusqu'à l'âge de dix-sept ans, que ses parens songerent à la marier. L'extrême aversion qu'elle avoit toujours eu pour le monde, & le puissant attrait qui la portoit à la solitude, ne laissent point lieu de douter que, si elle eût été soutenue des avis d'un directeur, le cloître n'eût été dès-lors son partage. Elle s'en est déclarée depuis fort nettement. Dès l'âge de quatorze à

quinze ans elle avoit eu une forte envie d'embrasser la regle de saint Benoit dans l'Abbaye de Beaumont, dont Madame de la Bourdaiziere, proche parente de sa mere, étoit pour lors Abbessé. Comme elle ne sçavoit pas qu'il fallût parler à personne, même à son confesseur, des affaires de sa conscience, qui ne regardoient pas la confession : elle se contenta de s'ouvrir à sa mere sur cette inclination. Cette femme, qui avoit de la Religion, témoigna de la joye du dessein de sa fille ; & lui dit qu'elle ne doutoit pas que Madame de Beaumont ne lui facilitât les moyens de l'exécuter. Mais Dieu, qui avoit d'autres vûes, & qui n'avoit laissé la vertueuse fille sans aucun secours humain, que pour la guider lui-même, & la conduire plus sûrement aux fins qu'il s'étoit proposées : permit qu'elle s'imaginât qu'ayant déclaré une fois son penchant pour le cloître ; elle avoit fait tout ce qui étoit de son devoir, & que par timidité elle ne parlat plus de rien. D'un autre côté, ce silence fit juger à la mere, comme il étoit bien naturel, que l'affection de sa fille pour le cloître n'avoit été qu'une fer-

Marie de l'Incarnation.

9

veur passagere : & elle pensa tout de bon à l'établir. Elle lui proposa donc de profiter d'un parti qui se presentoit, & que son pere agréoit. Marie sentit une très-grande repugnance à s'engager dans le monde. Elle se soumit néanmoins, & regarda cette destination de ses parens comme un ordre de Dieu-même. Elle répondit à sa mere, que puisque c'étoit une resolution prise, & que son pere le vouloit ; elle se croyoit obligée d'obéir. Elle ajoûta que, si Dieu lui donnoit un fils, elle se consacreroit à son service ; & qu'elle-même, si dans la suite elle recouvroit la liberté qu'elle alloit perdre ; elle n'auroit plus d'autre époux que le Seigneur.

On voit par un écrit, qu'elle envoya de Canada, à ce cher fils, dont Dieu, comme elle paroît en avoir eu le presentiment, ne tarda pas à benir son mariage, & dont nous aurons souvent occasion de parler dans la suite de cette histoire ; que, selon les apparences, un certain enjouement, & un air gay, qu'on remarquoit en elle, avoit donné sujet de croire qu'elle n'étoit pas propre pour le cloître : mais que pour elle,

Dieu lui avoit fait connoître évidemment, qu'il ne la vouloit point à Beaumont, ni pour lors en quelque Religion que ce fût. » Et vous seriez étonné, » mon cher fils, poursuit-elle, si vous » sçaviez toutes ces particularitez de » la conduite de la providence de » Dieu sur moi. Vous les sçauvez dans » l'éternité. » Elle ajoute, qu'il avoit fallu qu'elle fût engagée dans le mariage, pour servir au dessein que Dieu avoit de le mettre au monde, & pour souffrir diverses croix.

Elle en eut effectivement à porter de bien rudes pendant les deux années que dura son engagement. N. Martin son mari, en fut la cause innocente : c'est tout ce que j'en ay pû apprendre : l'industrielle charité de la mere & du fils étant venu à bout de nous cacher la connoissance d'un détail, qui auroit pû faire tort à la memoire d'un pere & d'un mary : cependant le triste état où la jeune femme se vit bientôt reduite, & les peines excessives qu'elle avoit à endurer, ne la firent jamais relâcher du moindre de ses devoirs. Elle sçut les connoître, & sa fidelité à les remplir, peut servir d'a-

de modèle aux personnes de son état. Une raison droite, & une prudence plus qu'humaine, furent toujours son caractère dominant; & jamais elle ne fut tentée de donner dans ces travers de dévotion, qui faisant substituer de chimeriques obligations aux devoirs essentiels, n'ont point d'autre effet, que de mettre le trouble & le desordre dans un domestique, & de decréditer la piété.

Comme M. Martin étoit engagé dans la fabrique & le trafic de la soye, & qu'il entretenoit chez lui un fort grand nombre d'ouvriers; Madame Martin étoit plus la mere de ces bonnes gens, que leur maîtresse. Il ne se peut rien ajouter à l'attention qu'elle avoit à tous leurs besoins, & au soin qu'elle prenoit de leur salut. Eux, de leur côté, lui marquoient une confiance filiale, & une tendresse mêlée de veneration, dont les divers mouvemens se succedant les uns aux autres à la vue de ce qu'elle souffroit, & dans tous en avoient la connoissance, & de son inalterable douceur au milieu de tant & de si rudes afflictions; tantôt ils se pouvoient la regarder sans genir: & d'autres fois la surprise & l'admiration

suspendant la compassion, ils étoient tout hors d'eux-mêmes. Les sentimens de M. Martin avoient encore quelque chose de plus vif. Plus il pratiquoit sa vertueuse épouse, & plus son chagrin de l'avoir renduë malheureuse, augmentoit : & on l'a vû se jeter à ses genoux, & lui en demander pardon. Pour elle, quant à ce qui regardoit son interieur, tant de soins & de peines, ne lui avoient rien fait perdre de son attrait pour la solitude, & sur l'étonnement où l'on paroïssoit être de voir dans une femme de dix-huit ans occupée d'un grand commerce, chargée d'un nombreux domestique, & sans autre guide dans les voyes de Dieu que la Loy interieure, une si exacte application à ses devoirs, tant d'assiduité à la priere, & une si heroïque patience : elle dit qu'on ne voyoit pas ce qu'elle experimentoit dans le fonds de l'ame, ni ce que la bonté de Dieu y operoit ; qu'elle-même ne le concevoit pas que tout ce qu'elle pouvoit dire, c'est qu'elle suivoit son attrait dans l'oraison, & lui obéïssoit en pratiquant les vertus dont il lui faisoit naître l'occasion. Elle entre ensuite dans un assez grand détail

de tout ce qui se passoit alors au-dedans
d'elle-même ; & je croi qu'on sera bien
aise de voir ici ses propres paroles.

La Divine Majesté, non contente
de m'avoir donné le dégoût des choses
vaines, & la force pour porter les
croix qu'elle avoit permis m'arriver ;
me fortifia l'esprit interieur, & me
donna une grande inclination à la fre-
quentation des Sacremens. J'y acque-
rois un grand courage, & une grande
suavité dans l'ame, avec une foy très-
vive, qui établissoit en moy une ferme
creance des divins mystères. Il est vrai
que la bonne éducation que j'avois eu
de mes parens, qui étoient bons chré-
tiens, & fort pieux, avoit fait un bon
fond dans mon ame pour toutes les
choses du christianisme, & pour les
bonnes mœurs ; & lorsque j'y fais re-
flexion, je remercie Dieu des graces
qu'il lui a plû me faire en ce point,
où que c'est une grande disposition
pour la vertu.

Cette foy vive me faisoit operer
plusieurs bonnes œuvres. Elle en-
gendroit en mon ame un esprit d'orai-
son qui perfectionnoit ce qu'il y avoit

» de bon en moy par les graces & fa-
 » veurs que j'avois reçu du ciel. Je n'a-
 » vois plus de cœur ni d'esprit que pour
 » le bien : plus j'approchois des sacre-
 » mens , plus s'augmentoit en moi le de-
 » sir d'en approcher , parce que j'expe-
 » rimentois que j'y trouvois ma vie , tout
 » mon bien , & un attrait à l'oraison. «
 Parlant ensuite des effets que produisoit
 en elle la sainte communion : elle dit ,
 » N. S. m'avoit revelé les veritez de ce
 » divin sacrement avec tant de clarté ,
 » que je m'étonnois qu'on eût tant de
 » peine à captiver son entendement pour
 » s'y soumettre. Eclairée d'une lumiere
 » si vive , comment n'aurois-je pas cou-
 » ru à l'amour ? C'étoit de ce divin ali-
 » ment d'où je tirois mes forces , pour
 » subsister dans toutes les peines & les
 » fatigues que j'avois à essuyer.

Son assidue à entendre la parole de
 Dieu étoit encore pour elle , un mer-
 veilleux soutien. « Dès mon enfance ,
 » dit-elle , ayant appris que Dieu par-
 » loit par les predicateurs ; je trouvai
 » cela admirable , & j'avois une grande
 » inclination à les aller entendre. La
 » foy que j'avois dans le cœur , jointe

à ce que j'entendois de cette divine pa-
role ; operoit de plus en plus dans moi
un amour qui m'incitoit à l'aller écou-
ter , & j'avois une si grande veneration
pour les predicateurs , que , lorsque
j'en voyois quelqu'un par les ruës , je
me sentoie portée d'inclination à le sui-
vre , & à baiser les vestiges de ses pieds.
La prudence me retenoit , mais je les
conduisois de l'œil , jusqu'à ce que je
les eusse perdus de vûë. Je ne trouvois
rien de plus grand , que d'annoncer la
parole de Dieu ; & c'étoit ce qui en-
gendoit dans mon cœur l'estime de
ceux que N. S. honoroit de cet emploi.
Lorsque j'étois au sermon , il me sem-
bloit que mon cœur étoit un vase dans
lequel cette divine parole découloit
comme une liqueur. Ce n'étoit point
une imagination ; mais la force de l'Es-
prit de Dieu , qui étoit dans cette divi-
ne parole , & qui , par une effusion de
ses grâces , operoit cet effet dans mon
âme , laquelle ne pouvoit plus ensuite
contenir la plénitude qu'elle avoit re-
çûë ; de sorte que j'étois contrainte de
s'évaporer , en traitant avec Dieu dans
l'oraison. Il m'en falloit même parler ,

» pour me soulager, ce que je faisois a-
 » vec une grande ferveur ; & même hors
 » de l'oraison, je me déchargeois en par-
 » lant avec un grand zèle, aux person-
 » nes de la maison.

» Une fois en un sermon du S. Nom de
 » Jesus que le predicateur avoit nommé
 » plusieurs fois cette divine parole, com-
 » me une manne céleste, me remplit si ab-
 » bondamment, que tout le jour mon esprit
 » ne disoit autre chose que, JESUS, sans
 » pouvoir finir. Dieu me donnoit de
 » grandes lumieres en cette assiduité à
 » entendre sa sainte parole. Mon cœur
 » en étoit embrasé nuit & jour ; ce qui
 » me faisoit parler à ce divin maître d'une
 » nouvelle façon intérieure, & qui m'étoit in-
 » connue. La servante de Dieu ne dou-
 » toit point, lorsqu'elle fut en Canada,
 » que la providence, en lui donnant ce
 » goût de la divine parole, n'ébauchât
 » en elle ce zèle ardent du salut des Ido-
 » lâtres, qui lui fit depuis entreprendre
 » de si grandes choses. C'est ce qu'elle
 » marque dans une lettre à son fils, en ces
 » termes. » Dès mon enfance, il sembleroit
 » que Dieu me disposoit à la grace que
 » je possède ; car j'avois plus l'esprit

« dans les pays éloignez , pour y confi- «
« derer les genereuses actions de ceux «
« qui y travailloient , & enduroient «
« pour J. C. que dans le lieu où j'habi- «
« tois . Mon cœur se sentoit uni aux a- «
« mes Apostoliques d'une maniere tou- «
« te extraordinaire . » C'est ainsi qu'il ne
« faut rien negliger des attraitz qui nous
« portent à la pieté : ce sont toujours des
« graces , & la moindre grace exige de
« nous une fidèle correspondance , ne dût-
« elle avoir qu'un effet passager : mais
« quelquefois ce sont des dispositions à de
« grandes choses , où elles appartiennent
« à cet enchainement de graces par les-
« quelles Dieu veut nous sauver , & nous
« ne sçavons quand nous les laissons pe-
« rir ; ni ce que nous perdons , ni à quels
« perils nous exposons le salut de nos ames .

« Enfin de tous les secours exterieurs ,
« que l'Eglise employe pour nous porter à
« Dieu ; on peut dire qu'après la predica-
« tion de la divine parole , il n'en est point
« plus efficace , que cet assemblage au-
« guste , & ce bel assortiment de ceremo-
« nies , qui forment nôtre culte religieux .
« Cela faisoit sur le cœur de sa jeune fem-

me une impression qui montre combien sa pieté étoit solide, & fondée sur le véritable esprit du Christianisme.

» L'admiration, dit-elle, que me cau-
 » soient la sainteté & la majesté de nos
 » mystères, augmentoit mon amour,
 » fortifioit ma foi, & me lioit à nôtre
 » Seigneur d'une façon toute singuliere.
 » Lorsque je voyois aux processions la
 » croix & la banniere, mon cœur
 » tressailloit de joye. J'avois vû un Ca-
 » pitaine logé dans nôtre quartier, &
 » j'avois observé que ses soldats le sui-
 » voient avec leur drapeau lorsqu'il al-
 » loit à quelque exercice militaire : con-
 » siderant donc le Sauveur attaché à la
 » croix, & la banniere qu'on portoit
 » devant, je disois en moi-même ; *Ah !*
 » *c'est celui-là qui est mon Capitaine ; voi-*
 » *là aussi sa banniere ; je le veux suivre,*
 » *comme les soldats suivent le leur.* Et
 » ainsi je suivois la procession avec un
 » grand sentiment de ferveur. J'avois les
 » yeux attachés sur le crucifix, & j'al-
 » lois repetant en mon cœur ; *Ah ! c'est*
 » *là mon Capitaine ; je le veux suivre.* Je
 » me trouvois des premieres pour en

trer dans l'Eglise, afin de ne rien per-
dre des ceremonies qui s'y prati-
quoient. Toute mon occupation dans
l'interieur, étoit sur ce que je voyois
& entendois. De sorte qu'un jour,
dans une procession du saint Sacre-
ment, mon cœur, & mon esprit fu-
rent si ravis en Dieu au sujet de ce sa-
crament d'amour, que je ne voyois
pas à me conduire; de sorte que je
marchois au hazard, comme une per-
sonne qui a trop bû.

Il n'y avoit que deux ans, que Ma-
dame Martin étoit mariée; lorsque la
mort lui enleva son époux. Elle demeu-
ra ainsi veuve à l'âge de dix-neuf ans,
chargée d'un enfant, qui ne faisoit que
de naître; sans biens, & dans un état
si triste, qu'elle avouë elle-même que
ses peines étoient excessives: mais elle
ajoute que Dieu la revêtit d'une for-
ce & d'un courage qui la rendit supe-
rieure à tout. Son appui étoit fondé sur
la promesse que Dieu a faite d'être
avec ceux qui sont dans la tribula-
tion: je croyois fermement, dit-elle,
que Dieu étoit avec moi; puisqu'il l'a
promis: de sorte que la perte des biens

« temporels, les procès, la disette, ni
 « mon fils, que je voyois aussi-bien que
 « moi dénué de tout, ne m'inquiétoient
 « point. Mon esprit étoit sans aucune
 « expérience humaine, mais l'Esprit de
 « Dieu, qui m'occupoit interieurement,
 « me remplissoit de foy & de confiance,
 « & me faisoit venir à bout de tout ce
 « que j'entreprendois.

Il ne faut pas au reste, s'étonner que
 Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en
 liberalité; repandît ses faveurs avec
 tant de profusion sur cette ame, qui
 n'avoit aucune reserve pour lui, ni de
 recours qu'à sa divine providence. A
 peine la jeune veuve avoit eu le loisir
 de reconnoître la triste situation où elle
 se trouvoit, qu'on lui proposa plusieurs
 partis très-avantageux. Sa vertu, son
 bon cœur, son grand esprit, son habi-
 leté dans toutes sortes d'affaires, dont
 elle avoit donné de bonnes preuves, lui
 tenoient lieu de biens, & la faisoient re-
 garder comme pouvant faire la félicité,
 & même la fortune de quiconque l'au-
 roit pour épouse. Il sembloit que la pro-
 vidence ne lui permît pas de negliger de
 si favorables occasions de se relever, &

de donner une ressource à son fils. Mais une sagesse supérieure à toute celle des hommes, lui faisoit envisager les choses avec bien d'autres yeux ; jusques-là, qu'un jour qu'on la pressoit extraordinairement, & que pour la vaincre, on lui representoit le bas âge de son fils ; la nature du peu de bien qu'elle avoit, qui déperissoit de jour en jour, & la bonne volonté où étoient ses amis de l'aider, supposé qu'elle se rendit traitable : ayant un peu balancé, elle en fut reprise interieurement d'une maniere très-sensible ; & elle a toujours depuis regardé cette espee d'infidelité, comme une des plus grandes fautes, qu'elle eût jamais commises. On voit dans quelques endroits de ses papiers, que l'aversion qu'elle avoit alors du mariage, provenoit de ce que l'esprit de grace, qui la conduisoit, étoit incompatible avec d'autres liens que ceux du ciel : que quoique la mort de son mari lui eût été fort sensible, néanmoins se voyant libre & dégagée ; son ame se liquefioit en actions de grâces, de ce qu'elle n'avoit plus que Dieu, en qui son cœur, & ses affections pussent se dilater dans sa solitude.

Ce n'est pas qu'elle eût été d'abord quitte de tout embarras des affaires : sa belle-mere avec qui elle demouroit, étoit resoluë de continuer son commerce, & il ne lui convenoit point de l'abandonner. Ce n'étoit pas aussi son intention : mais la bonne femme ne laissa pas de l'apprehender au point, que le chagrin qu'elle en conçut, & qu'elle tint caché, la fit mourir au bout d'un mois. Cette mort acheva de mettre la jeune veuve dans une entiere liberté, & ce fut alors que malgré tout ce qu'on put lui représenter, pour l'obliger par la raison de ce qu'elle se devoit à elle-même, & de ce qu'elle devoit à son fils, de reprendre un nouvel engagement : elle déclara nettement qu'elle n'y consentiroit jamais ; qu'elle vouloit désormais vivre dans la pure providence ; que Dieu auroit soin de son fils ; qu'elle le lui avoit consacré, & qu'elle n'omettroit rien de ce qui dépendroit d'elle, pour lui donner une bonne éducation : mais qu'elle n'avoit pas plus d'inquietude sur ce qu'il deviendroit, que sur ce qu'elle deviendroit elle-même ; que ce lui qui leur avoit ôté les biens, étoit le

même qui nourrit les oyseaux du ciel ; qu'elle étoit assurée qu'ils ne manqueroient jamais de rien, ni l'un ni l'autre, & qu'elle croyoit plus faire pour son fils par cet abandon à la providence, que si elle lui amassoit de grandes richesses.

La suite de cette histoire convaincra les plus incredules, que ni l'esprit d'indépendance, ni la paresse, ni l'humeur, fruits trop ordinaires d'une dévotion mal prise, n'avoient aucune part à cette résolution de Mad. Martin. Qu'elle fut toujours bien éloignée de tenter Dieu, qu'elle ne refusa jamais de sacrifier le repos de sa solitude, quand la charité l'exigea d'elle ; qu'elle ne fit aucune difficulté de se jeter pour le service de ses proches, dans de plus grands embarras, que n'eussent été ceux où un second établissement l'auroit engagée, & cela uniquement parce qu'elle trouvoit moyen d'y satisfaire sa charité, qui fut toujours sans bornes ; & l'ardeur qu'elle se sentoit pour les humiliations & la dépendance. Ainsi la conduite qu'elle tint au commencement de son veuvage, ne peut être attribuée qu'à

une forte inspiration, & à un attrait dominant de la part de celui qui seul peut assujettir les cœurs, & qui dans un siècle où l'on est à l'excès esclave de la fausse prudence du monde; a voulu nous donner un exemple qui fût sans réplique, de la sage folie de l'Évangile.

Mais il ne faut point d'autre preuve que c'étoit l'Esprit de Dieu qui conduisoit la sainte veuve, que ce qui lui arriva dans le tems même qu'on la pressoit plus fortement de se remarier. Voici comme elle le rapporte elle-même:

» Après tous les mouvemens intérieurs,
 » que la bonté de Dieu m'avoit donnez,
 » pour m'attirer à la vraye pureté de
 » cœur, en laquelle je ne pouvois en-
 » trer de moi-même, parce que jusqu'a-
 » lors je n'avois eu aucun directeur;
 » & que je ne sçavois pas même qu'il
 » fallût traiter des affaires de son ame
 » avec d'autre qu'avec Dieu: sa divi-
 » ne Majesté voulut enfin me faire elle-
 » même un coup de grace; me tirer de
 » mes ignorances, & me mettre en la
 » voye où elle vouloit me faire miséri-
 » corde. Ce fut la veille de l'Incarna-

tion de N. Seigneur de l'année 1620. «
comme j'allois le matin vacquer à mes «
affaires ; dans le moment que je me «
recommandois instamment à Dieu , avec «
mon aspiration ordinaire, *in te, Domi-* «
ne, speravi: non confundar in eternum; pa- «
roles que j'avois profondement gravées «
dans mon cœur, avec une certitude de «
foi, que le Seigneur m'assisteroit in- «
failliblement : je fus tout-à-coup ar- «
rêtée interieurement & exterieure- «
ment, cela se fit par une subite ab- «
straction d'esprit ; & le tout se passa «
ensuite dans l'interieur. Je demurai «
debout, & je ne me souviens pas que «
j'eusse aucun usage des yeux, ni que «
je fisse aucune action exterieure. Tou- «
te pensée de mes affaires me fut ôtée. «
Les yeux de mon esprit furent ouverts ; «
& tous les pechez, fautes, & imper- «
fections que j'avois commis, me fu- «
rent representez en gros & en détail, «
avec une distinction & une clarté, qui «
ne peuvent venir que d'une lumiere «
celeste. Au même instant, je me vis «
comme toute plongée dans du sang, «
& mon esprit eut une conviction que «
ce sang étoit celui du fils de Dieu, de «

» l'effusion duquel j'étois coupable, &
» qui avoit été répandu pour mon sa-
» lut.
» Si la bonté de Dieu ne m'eût souve-
» nuë, je croi que je fusse morte de
» frayeur, tant la vûë du peché, quel-
» que petit qu'il puisse être, est horri-
» ble & épouvantable. Nulle langue
» humaine ne le peut exprimer. Voir un
» Dieu dont la bonté & la pureté sont
» infinies, offensé par un vermisseau de
» terre; cela surpasse l'horreur même. En
» ce moment mon cœur se sentit ravi en
» lui-même; & tout changé en l'amour
» de celui qui lui avoit fait cette insigne
» miséricorde, & il s'en ensuivit un re-
» gret de l'avoir offensé, le plus grand
» qu'il se puisse imaginer; mais non, il
» ne se peut imaginer. Ce trait de l'a-
» mour est si penetrant, & si inexora-
» ble, que pour le satisfaire, je me fusse
» jettée dans les flâmmes, & ce qui est
» le plus incomprehensible, sa rigueur
» semble douce. Elle porte des charmes
» & des chaînes, qui lient & attachent
» l'ame, de sorte qu'elle la mène où elle
» veut; & que cette ame s'estime heu-
» reuse, de se laisser ainsi captiver. Or

en cet excès, je ne perdois point la vûë
de ce sang dans lequel j'avois été plon-
gée, & qui avoit été versé pour expier
mes crimes; & c'étoit ce qui causoit
mon extrême douleur. Enfin le même
trait d'amour, qui avoit ravi mon ame,
me pressoit fortement de me confesser.
Revenant à moi, je me trouvai debout
arrêtée vis-à-vis la petite chapelle des
PP. Feuillans, qui ne faisoient que de
s'établir à Tours. Je m'estimai heu-
reux d'avoir le remede si proche. Je ren-
contrai un Pere seul, au milieu de la
Chapelle, qui sembloit n'y être que
pour m'y attendre. Je l'abordai, &
pressée par l'esprit qui me conduisoit,
je lui dis: *Mon Pere, je voudrois bien
me confesser, car j'ai commis tel peché:*
& je commençai à lui dire tous les pe-
chez qui m'avoient été montrez, avec
une effusion de larmes, qui provenoit
de la douleur que j'avois dans le cœur.
Une Dame qui étoit à genoux devant
le S. Sacrement, put facilement enten-
dre tout ce que je disois; car je parlois
fort haut; mais je ne me mettois gué-
re en peine, que d'appaiser celui que
j'avois offensé. Après que j'eûs tout

• dit, je m'apperçûs que ce bon Pere
 » avoit été extrêmement surpris de la fa-
 » çon avec laquelle je l'avois abordé. Il
 » me dit avec une grande douceur, que
 » je m'en allasse, & que le lendemain je
 » vinssse le trouver au confessional. J'o-
 » béis, & je ne fis pas seulement réflexion
 » que je n'étois pas confessée. Le jour
 » suivant, de grand matin, je me rendis
 » à son confessional. Je lui redis tout ce
 » que je lui avois dit la veille, & il me
 » donna l'absolution.

» Comme Dieu, par un effet particu-
 » lier de sa providence, m'avoit donné
 » ce bon Pere pour confesseur; je n'en
 » pris point d'autre tout le tems qu'il de-
 » meura à Tours. Il se nommoit Dom
 » François de S. Bernard. Je ne lui dis
 » pas néanmoins ce qui m'étoit arrivé,
 » ni ce qui m'occupoit l'esprit, toujours
 » persuadée qu'il ne falloit parler à son
 » confesseur, que de ses pechez: & plus
 » d'un an entier, que je me confessai à
 » lui, je me comportai de la sorte. Ce
 » qui me détrompa, fut que j'entendis
 » dire à une bonne fille, qu'il ne falloit
 » point faire de penitence, sans la per-
 » mission de son confesseur. Aussi-tôt je

parlai au mien de celles que je faisois : «
Il me permit de les continuer , & me «
regla l'ordre que je devois tenir par «
rapport à mes confessions & mes com- «
munions. L'effet que produisit ce que «
je viens de rapporter ; fut que je me «
trouvai toute changée. Je voyois à de- «
couvert mon ignorance , qui m'avoit «
fait croire que j'étois bien parfaite , «
que mes actions étoient fort innocen- «
tes , & que j'étois bien aimée de Dieu : «
mais après que N. S. m'eût ouvert les «
yeux ; je me voyois telle que j'étois , & «
me confessois que mes justices n'étoient «
qu'iniquité. »

Voilà ce que l'humble servante de
Dieu appelloit sa conversion. L'endroit
où elle fut si miraculeusement saisie
d'un transport extatique , un des plus
singuliers qui se soient peut-être jamais
vus ; étoit un chemin sur le haut fossé
de l'ancienne ville. Quand elle fut re-
venue à elle-même , elle se trouva dans
un autre qui conduit à l'Eglise des Feuil-
lans , & qui l'éloignoit assez de l'endroit
où elle vouloit aller. Ces lieux ont chan-
gé depuis , & celui d'où l'esprit du Sei-
gneur l'enleva , est aujourd'hui la place

d'une fort belle Fontaine, qui sert d'ornement au Palais Archiepiscopal; mais revenons au recit que je viens d'interrompre.

» Après cette operation de Dieu dans
 » mon ame, je fus plus d'un an, que
 » l'impression du sang de J. C. demeura
 » attachée à mon esprit, avec celle de
 » ses souffrances; & sans cesse mon ame
 » recevoit de nouvelles lumieres, qui
 » me decouvroient les moindres imper-
 » fections, desquelles j'étois inspirée de
 » me confesser. Je sentois mon esprit &
 » mon cœur dans une grande obéissan-
 » ce & soumission à Dieu, & je suivois
 » toutes ces pentes. Ce n'eit pas que
 » j'eusse des scrupules, au contraire
 » je possédois une grande paix: mais ce
 » qui m'étoit montré être peché, ou im-
 » perfection, c'étoit avec une si grande
 » clarté, que mon esprit étoit convaincu
 » dans le moment. J'en parlois à N. S.
 » je lui representois l'effusion de son
 » Sang: toutes mes démarches, mon
 » sommeil même, étoient dans cette oc-
 » cupation. Je n'avois pas besoin de me
 » dire ce que j'avois à faire. L'esprit
 » qui me guidoit, m'enseignoit tout, &

d'or me conduisoit où il vouloit. «
ma Ce divin Esprit, qui étoit alors plus
nier que jamais le mobile de ses pensées & de
les actions, lui parloit plus fortement
dans qu'il n'avoit encore fait, de terminer ses
que affaires, & lui en facilitoit les moyens.
eur Tout lui reussiffoit d'une maniere qui
le de étonnoit. Enfin rien ne la retenant plus
ame dans le commerce du monde, elle con-
qu gédia ses domestiques, ne garda qu'une
per servante, dont il paroît même qu'elle se
te de défit bien-tôt; & malgré les sollicitations
it & que renouvelèrent ses parens pour l'en-
flan gager à ne pas ainsi enfouir le talent
ivon qu'elle avoit pour le negoce, elle prit un
que habit fort simple, qui marquoit un di-
lire, vorce entier avec le monde; & son pere
is ce l'ayant appelée chez luy, elle se logea
im au plus haut étage, où elle ne pensoit
ande plus qu'à l'éducation de son fils, & à la
incu contemplation des choses celestes. « Je
N. S. faisois, dit-elle, quelques ouvrages «
for paisibles, & mon esprit portant tou- «
mon sours son occupation interieure; mon «
oc cœur parloit sans cesse à Dieu, sans «
me que je le fisse parler par mon action «
pri propre; ce qui m'étonnoit moi-même; «
, & mais il étoit poussé par une puissance «

» superieure , & qui l'excitoit conti-
 » nullement.

Elle ajoute qu'elle voyoit bien que cette puissance venoit du Sang precieux & des souffrances du Fils de Dieu , que comme la chose lui étoit nouvelle , elle l'admiroit , & que cette admiration produisoit en elle une tendre & respectueuse reconnoissance envers la bonté de Dieu , qui abbaissant sa grandeur , vouloit ainsi se communiquer à elle ; que ce lui étoit une chose incomprehensible , que son cœur parlât si familièrement & si éloquemment à ce Dieu de Majesté ; que néanmoins , bien-loin de s'y opposer , elle s'y laissoit aller , & suivoit cette pente , qui produisoit de plus en plus en elle une haine d'elle-même , un oubli de ses interêts & de ceux de son fils , & une extrême aversion du monde ; & de ses façons de faire qu'elle étoit comme la Tourterelle retirée dans son nid , où elle gemissoit pour les pertes du temps qu'elle avoit faites ; que la vûe claire qu'elle avoit , que la misericorde de Dieu seroit son partage , & que la divine providence auroit soin d'elle , la faisoit courir au service d'un maître si aimable

aimable ; qu'elle trouvoit sur tout sa vie dans la frequentation des Sacremens, dans l'affiduité à entendre les sermons, dans l'exercice de la penitence & dans la solitude : qu'elle ne pouvoit parler que des choses de Dieu, si ce n'étoit dans les affaires d'obligation ; qu'elle ne les regardoit même qu'en passant ; ses yeux & ses oreilles étant fermez à tout ce qui se venoit tant soit peu des amusemens du siècle.

Son fils, qui demeura avec elle jusqu'à l'âge de douze ans, & qu'elle ne quittoit presque point ; a depuis protesté qu'il étoit ravi hors de lui-même, lorsqu'il rappelloit en sa memoire les impressions saintes, & les salutaires instructions qu'elle lui donnoit ; & qu'il ne pouvoit revenir de son étonnement, lorsqu'il se representoit la vie céleste qu'elle menoit ; les soupirs enflammez qui sortoient continuellement de son cœur, sa modestie, & la retenuë de son maintien ; n'étant pas moins grave, & imposée, seule, & éloignée de la vûë des hommes, que si elle eût été en la presence des personnes à qui elle auroit dû marquer plus de respect ; en sorte,

conclut-il, qu'il étoit aisé de voir qu'elle avoit sans celle devant les yeux la Majesté divine.

Cette forte application à Dieu, ne lui faisoit pas oublier le prochain. Elle savoit sur cela, les obligations des veuves, & ne pouvant aider les pauvres de ses biens, qu'elle avoit perdus : elle s'appliquoit à leur rendre les services les plus capables de mortifier la nature. Elle avoit fait la recherche des pauvres qui avoient les jambes ulcérées & pourries, & leur avoit assigné des temps pour se rendre chez elle. Elle commençoit par les faire placer dans un fauteuil; puis se mettant à genoux devant eux, elle lavoit & nettoyoit leurs playes, & y appliquoit ensuite des fomentations, & des onguens, dont elle avoit fait provision. Son fils, seul témoin, pour l'ordinaire, de ses actions de charité; ajoutoit qu'elle paroïssoit pénétrée de respect pour ces membres vivans du Corps de Jésus-Christ, & qu'elle approchoit son visage si près des ulcères qu'elle pansoit qu'il n'étoit pas possible qu'elle ne fût toute infectée de la mauvaise odeur qu'elle en sortoit.

Il n'y avoit guère qu'un an que Madame Martin menoit cette vie, lorsqu'elle eut occasion de faire voir que la charité pouvoit plus sur elle, que son intérêt propre, & celui de son fils. Une de ses sœurs, qui étoit engagée dans un fort grand commerce, la pria de vouloir bien la soulager. D'abord cette proposition l'effraya: elle sentit quelque répugnance à sacrifier ce même repos, auquel elle avoit sacrifié sa fortune. Cependant, après avoir consulté Dieu, elle fut de fort bonne grace ce que sa sœur souhaitoit d'elle, & le ciel ne tarda pas à l'en récompenser: "Notre Seigneur, dit-elle, me voulut montrer que c'étoit lui qui m'avoit engagée dans ce travail, en me conférant un nouveau don d'oraison. C'étoit une liaison avec le Ciel touchant ses sacrez mystères. J'exerimentois principalement que ce divin Sauveur étoit *la voye, la verité, & la vie.* (S. Jean 14.6.) La voye, que mon cœur me avoit une inclination continuelle à suivre; la verité, qu'elle croyoit avec une plus grande certitude, & qui lui paroissoit si évidente, qu'elle disoit: Je n'ai pas la foi, ô mon Dieu! puisque

» vous me montrezvos biens, & la ver
 » té de ce que vous êtes avec tant de
 » clarté, & d'une maniere qui me de
 » tout. Vous êtes la vie, qui me rem
 » plissez. Ouy, j'ai ouvert la bouche, &
 » vous l'avez remplie de vôtre vie, &
 » vôtre divin Esprit. (Pl. 118. 131.
 » Ce Dieu de bonté me faisoit encore ex
 » perimenter ce qu'il dit ailleurs: *Je suis*
 » *la porte, si quelqu'un entre par moy,*
 » *sera sauvé. Il entrera, & sortira; &*
 » *trouvera des pâturages.* (S. Jean 10.9.)
 » J'entrois en lui, & par lui, & y de
 » couvrois les divins mystères, qui m'é
 » toient comme des pâturages abondans
 » J'en sortois, sans en sortir pour entre
 » dans les emplois où il m'avoit mise; &
 » j'y rentrois par un redoublement d'a
 » mour, qui portoit mon ame à ne point
 » cesser de prendre sa nourriture dans
 » les biens de ce divin Pasteur, qui op
 » roit en elle une communication de
 » vie, & de son esprit.

Dans la suite de ce récit, la vertueu
 se veuve raconte, que, lui étant alo
 tombé entre les mains quelques livres
 qui enseignoient la méthode de l'oraïso
 mentale, ou apparemment, selon

coutume de ceux qui traitent cette ma-
niere, en representoit avec force & avec
quelque sorte d'exageration, le danger
duquel s'exposent les ames qui tiennent
une autre route : elle se persuada que,
pour marcher sûrement dans la prati-
que de la vie spirituelle, il falloit suivre
avec une très-grande exactitude tout ce
qui y étoit prescrit ; & que pour s'y con-
former, elle fit de très-grands efforts,
qui n'eurent point d'autre suite, que de
lui causer de violentes douleurs de tête ;
que dans cet état, Dieu lui fit connoître
qu'il avoit eu pour agreable le motif qui
l'avoit fait agir ; puis que, malgré la vio-
lence du mal qu'elle ressentoit, elle n'a-
voit point cessé de jouir d'un très-grand
repos d'esprit, & de goûter une très-
bonne paix interieure, accompagnée de
la presence de Dieu, aux volontez du-
quel la sienne demouroit tranquillement
unifiée & attachée ; que sur ces entre-
prises, le livre de l'Introduction à la vie
de retraite, composé par le B. Evêque de
Geneve, lui ayant été communiqué :
elle en tira beaucoup de lumieres pour
sa vie interieure ; qu'elle commença dès-
lors à sentir que son esprit se debarras-

soit ; & que son confesseur s'en étant allé, le P. Dom Raymond de saint Bernard, qui étoit un des hommes de son temps, des plus éclairez dans les voyes de Dieu, & qui fut alors envoyé à Tours, pour gouverner la maison des PP. Feuillans, prit soin de sa conscience, donna à sa conduite une application toute particulière, lui défendit de mediter, & lui commanda de s'abandonner entierement à l'Esprit de Dieu. Qu'au même temps, la Majesté divine lui imprima une si haute idée de la pureté qu'une ame doit avoir, pour être digne de lui être entierement consacrée ; qu'il ne se peut croire combien elle devint sensible aux plus legeres imperfections ; & avec quelle attention elle veilla depuis sur elle-même, pour n'en plus commettre.

Notre-Seigneur, continue-t-elle
 ensuite, me lioit toujours de plus
 plus à lui. Un jour que j'étois en
 oraison devant le saint Sacrement,
 me trouvai dans un grand recueillement
 intérieur, & il me fut montré
 que Dieu étoit comme une grande mer
 qui rejettoit de lui, tout ce qui ressembloit
 la mort, & l'impureté. Il m'instruisit

soit par là, qu'il vouloit de moi une très-grande pureté de cœur; ce qui me donna une telle delicateſſe intérieure, que le moindre atôme d'imperfection me ſembloit une monſtrueuſe impureté, qui ſeparoit mon ame de ce Dieu de pureté. Je ne voulois autre choſe; qu'être abîmée dans cette grande mer, de crainte d'aſſeſſer des ſouillures, qui me rendiſſent indigne d'être toute à Dieu. Je ne faiſois que dire, ô pureté! ô pureté! cachez-moi en vous, ô grande mer de pureté! rien ne me pouvoit diſtraire, & il me ſembloit que cette grande mer eût rompu ſes bornes ſur moi, que j'y étois toute ſubmergée, & que je perdois de vue toute autre choſe.

Un auteur qui écrivoit il y a environ cinquante ans, & qui avoit été deſpoſitaire d'une bonne partie des ſecrêts de la ſervante de Dieu; dans un traité qu'il a fait, pour exhorter ſes frères à travailler au ſalut des ames, & où pour les engager à un emploi ſi noble, il relève extrêmement la beauté & l'excellence d'une ame qui eſt en grace: dit que Dieu fit voir un jour à notre ſainte

veuve, qu'il ne nomme pas, mais que l'on sçait qu'il avoit en vûë, unë ame qui est épurée, non-seulement de tout peché ; mais encore de toute imperfection volontaire ; & qu'elle disoit depuis que c'étoit une chose si belle & si ravissante ; que si les hommes la pouvoient voir ; ils mépriseroient tout le reste, pour en faire leur felicité, en attendant que Dieu lui-même se decouvrit entièrement à leur esprit. C'est apparemment la même vision qui est rapportée à la suite du Journal que je viens de citer. Voici les propres paroles de la servante de Dieu.

» Je recevois tous les jours de nouvel-
» les graces de Notre-Seigneur. Une
» fois pendant mon oraison, il me don-
» na une vive lumiere de la pureté qu'il
» faut avoir, pour s'unir vraiment à lui.
» Je voyois d'une façon admirable, une
» ame, & tout ensemble la Majesté de
» Dieu. Cette ame avoit une pureté cé-
» leste, sans aucun atôme d'imperfe-
» ction. Ainsi, sans entre-deux, elle se
» joignoit à son Dieu, qui l'attiroit com-
» me un aimant sacré, pour l'abîmer en
» son sein : & il me fut enseigné que telle

étoit la pureté de la très-Sainte Mere «
de Dieu. Cette façon de voir n'étoit «
point imaginaire, & n'avoit rien de ce «
qui peut tomber sous les sens. C'étoit «
une lumiere toute spirituelle, qui fai- «
soit connoître les choses plus parfaite- «
ment sans comparaison, que ce que «
nous voyons des yeux du corps. J'ai «
vû depuis, dans la Theologie mystique «
de saint Denys, une expression qui «
peut m'aider à me faire entendre: c'est «
ce qu'il appelle *voir Dieu en de très- «*
claircs tenebres. «

Après cette vûë, Dieu me fit voir si «
clair, que la plus petite chose me sem- «
bloit impureté; & j'avois une conti- «
nuelle attention que rien n'approchât «
de mon cœur, qui pût l'empêcher de «
s'unir à son unique bien. Je trouvois «
de la faute par tout. L'amour est si ja- «
loux, què sans pitié, il veut que tout «
soit consumé, & que ce cœur soit sans «
tache, puisque c'est le lieu où il fait «
ses divines fonctions. Aussi, quand «
j'ai commis quelque imperfection, la «
premiere chose à quoi je pense, lors- «
que je veux me familiariser avec Nô- «
tre-Seigneur, c'est à lui demander par- «

» don. Je ne puis vivre, qu'il ne me
 » l'ait accordé; ce que je connois par la
 » cessation du reproche interieur. Un
 » jour j'étois tombée dans une imper-
 » fection qui me donnoit bien de la con-
 » fusion, & me rendoit toute craintive
 » devant Dieu. Il me fut dit interieure-
 » ment, mais en maniere de plainte
 » amoureuse; *si un peintre avoit fait un*
 » *beau tableau, seroit-il bien content qu'on*
 » *jettât de la fange dessus?* O Dieu! si
 » j'avois été humiliée, & pénétrée de
 » honte; je le fus encore bien davanta-
 » ge après cette parole. Jamais je ne me
 » vis dans un plus grand anéantissement.
 » Une de ces paroles dite dans l'inte-
 » rieur, fait plus d'effet, que tout ce
 » que les creatures les plus saintes pour-
 » roient dire. Elle reveille l'ame en un
 » instant; & quoi que ce soit pour la re-
 » prendre & la corriger: elle n'en est
 » point abbatuë, mais plutôt elle en
 » court avec plus de promptitude, &
 » plus d'allegresse, dans la pratique des
 » vertus. Elle n'a point de repos, que
 » sa paix ne soit faite avec celui qui l'a
 » vertit si amoureusement. Mais com-
 » ment demande-t-elle pardon? il faut quoi

me qu'elle agisse comme elle se sent pouf-
la sée. Quand j'eusse employé tout le jour
Un à parler d'affaires nécessaires, cela ne
er- m'eût point tirée de cette grande vuë
n- de Dieu. Mais si j'y avois été un peu
ve trop libre ; si je m'étois laissé aller à
re- quelque parole inutile, ou à quelque
re évagation d'esprit ; pour peu que ç'eût
en été ; je sentoie cette liaison interieure
on s'affoiblir en moi, & comme voulant
fi s'écouler, avec un très-grand repro-
de che interieur. Cela me faisoit connoî-
ra- tre combien cette divine Majesté veut
me qu'une ame qui l'approche de près,
nt. soit pure, & aille droit ; puisqu'elle ne
e- lui permet pas de faire la moindre at-
ce tention à d'autres objets, qui la pour-
r- roient distraire, & qu'il lui fournit en
un soi tous les plaisirs capables de la con-
e- tenter ; afin qu'elle n'en cherche point
e- d'autres hors de lui.

en Enfin, l'amour de la pureté se grava
& dès-lors si puissamment dans cette ame
es innocente ; qu'elle se mettoit toujours
né du côté de Dieu dans la vengeance,
a- que, par un amour jaloux, il vouloit
n- rir de ses fautes les plus legeres : &
u- quoique dans la fuite, nous la devions

voir gemir sous les peines les plus accablantes ; elle trouvoit tant de justice en ce que les moindres impuretez fussent punies , au préjudice de tout autre intérêt , qu'elle consentoit , & souhaitoit même , que ses fautes les plus legeres , le fussent avec la plus grande rigueur : elle auroit même beaucoup mieux aimé souffrir les peines de l'éternité ; pourvu que l'amitié de Dieu lui fût conservée ; que de rien voir en elle , qui fut contraire à cette adorable & infinie pureté. Elle étoit entrée si avant dans les intentions de cette pureté divine contre elle-même ; que quand il lui refusoit ses caresses & ses dons ; elle en avoit de la joye , & l'en remercioit ; parce que , disoit-elle , les retenant en lui-même , il les conservoit dans leur pureté : au lieu que , s'il les lui eût donnez , elle les eût souillez par sa misere.

Ce qu'elle pratiquoit ainsi pour elle-même , elle le conseilloit à tous ceux à qui elle avoit occasion de parler des choses spirituelles : & elle n'a jamais rien tant recommandé que cette admirable disposition d'esprit , si propre à s'attirer de plus en plus les graces du ciel.

Cependant elle étoit chez sa sœur dans une situation assez étrange. Du moment qu'elle y étoit entrée, elle s'étoit mise à la cuisine, & s'étoit chargée de ce qui auroit dû être l'emploi des dernières servantes. C'en étoit pas pour cela qu'on l'avoit appelée; mais Dieu, qui avoit ses desseins, permit qu'on ne pensa plus qu'elle pouvoit être bonne à d'autres choses, & que pendant trois ou quatre ans, non-seulement les maîtres, mais les serviteurs mêmes, la traitassent avec une extrême hauteur. » L'Esprit de grace, qui me conduisoit, dit-elle, « me faisoit cacher tous les talens que Dieu avoit mis en moi, afin de demeurer obscure, comme une pauvre creature qui ne sçavoit rien, & n'étoit capable de rien, que d'être sa servante des serviteurs. J'en faisois la fonction dans les occasions les plus humiliantes; & la bonté de Dieu permettoit qu'on me traitât fort imperieusement. J'aimois tant cette abjection, qu'une fois je dis à mon confesseur, que je craignois d'y avoir de l'attache. Il sçavoit jusqu'où on pouvoit les choses, & ma peur étoit qu'il ne me tirât de cet abaissement, »

» comme il le pouvoit sans peine. Plus
 » je fais reflexion sur cette situation,
 » plus je l'estime : l'ame est vraiment ca-
 » chée dans les trous de cette pierre vive,
 » & dans les cavernes de cette divine ma-
 » sure, (Cant. 2. 14.) où elle est comme
 » jettée, pour ne plus vivre que de l'Es-
 » prit de ce divin Sauveur.

Ainsi, bien loin que ni l'ingratitude
 de son frere, & de sa sœur, ni la dureté
 des domestiques la rebutassent ; elles
 ne contentoient pas même encore l'in-
 fatiable desir qu'elle avoit des croix, &
 des humiliations. En faisant la cuisine,
 elle prenoit plaisir à se brûler, tandis
 que son cœur se consumoit dans un au-
 tre feu. Elle ne souffroit pas que d'au-
 tres qu'elle prissent le moindre soin des
 domestiques dans leurs maladies ; elle
 leur rendoit les services les plus bas. Au
 milieu de tout cela, elle goûtoit une joye
 si grande, que quelquefois elle en avoit
 des scrupules. Elle regardoit son frere
 & sa sœur, qui en usoient si mal avec
 elle ; comme les personnes du monde à
 qui elle avoit le plus d'obligation.

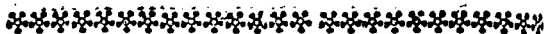
Quelque tems avant le départ de son
 premier confesseur, elle avoit obtenu de

lui la permission de faire vœu de chasteté perpétuelle. Elle avoit alors vingt-un an. Il y avoit long-tems qu'elle s'y sentoit interieurement portée d'une maniere fort pressante ; mais son confesseur n'avoit pas jugé à propos d'y consentir, qu'auparavant il ne l'eût mise à de très-fortes épreuves. Dès qu'elle eut fait son sacrifice, elle connut par un redoublement extraordinaire de grace qu'il avoit été agréé. Voici ce qu'elle en dit elle-même. Dès que je me mettois à genoux devant mon crucifix, mon esprit étoit emporté en lui. Tout ce que je pouvois faire, étoit de lui dire : c'est l'amour qui vous a réduit en cet état. Si vous n'étiez pas amour, vous n'auriez pas souffert de la sorte. Après cela, mon cœur ne pouvoit plus souffrir que des impressions de cet amour. Si quelque fois il vouloit sortir de cette sorte de contention, il ne pouvoit dire que ces paroles : Non, si vous n'étiez pas amour, vous n'auriez pas fait des choses si grandes. En semblables occasions, je me suis trouvée dans un battement de cœur si étrange, que je n'en pouvois plus. S'il se fut fendu, cette

» mort eût été le comble de mes desirs ;
 » puisqu'elle m'eût mise en liberté d'al-
 » ler jouir de celui que je ne pouvois
 » concevoir qu'amour. Hors de là mon
 » amé étoit dans une *tendance* continuel-
 » le à sa bonté, pour qu'elle m'accor-
 » dât la possession de son esprit : car je
 » ne concevois rien de souhaitable, que
 » de posséder l'esprit de J.C. L'ame le
 » veut suivre d'une maniere que ce divin
 » Esprit lui fait concevoir. Elle dit avec
 » l'Époux : *tirez-moi après vous, & nous*
 » *courrons à l'odeur de vos parfums.* (Cant.
 » 1. 1 3.) Cependant quoiqu'elle ait ces
 » desirs, elle est dans un grand abaisse-
 » ment interieur, se reconnoissant in-
 » digne de la possession où elle aspire.
 » Elle cherche à aneantir la partie infe-
 » rieure qui se laisse conduire, & reduire
 » où l'esprit la veut mener. L'esprit, de
 » son côté, lui fait part de tous les biens
 » par une onction sacrée qui adoucit
 » tous ses travaux. Et de la sorte étant
 » d'accord avec l'esprit, elle court après
 » les abaissements, & comme si c'étoit
 » les choses les plus précieuses ; elle n'a
 » point d'autre soucy, que la crainte
 » qu'on ne s'apperçoive qu'elle souffre
 trop,

trop, & qu'on n'entreprenne de lui
d'alloir son bonheur.

Un si grand amour des souffrances ,
tant de courage, & une si exacte fideli-
té à correspondre aux graces du ciel,
ne pouvoient pas manquer de gagner le
cœur de celui qui ne nous invite à l'ai-
mer, que pour avoir lieu de nous té-
moigner son amour, & nous combler de
ses bienfaits. Aussi ce fut alors que la
servante de Dieu ayant posé les fonde-
mens d'une solide humilité, d'une pure-
té de cœur incroyable, & de la plus
parfaite abnegation : elle commença à
élever fort haut l'édifice de la perfection;
& c'est ici proprement que l'on commen-
ce à reconnoître la nécessité de la faire
parler sur ce qui se passa dans son ame.
Elle s'éleve effectivement si haut, &
parle un langage si divin, qu'il faudroit
être inspiré du même esprit qui la pos-
sédait, pour trouver des expressions qui
egalassent les siennes : c'est ce qu'on va
voir au livre suivant, dans lequel je ne
serai guère que copier ses memoires.



LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Dieu prepare la sainte Veuve à d'insignes faveurs par
 un grand degagement des sens. Il lui donne un
 puissant attrait pour quelque chose qu'il ne lui fait
 pas encore connoître. Necessité d'un Directeur, &
 quel il doit être. Ses austeritez, sa prompte obeissan-
 ce aux inspirations divines. Dieu commence à lui
 faire entrevoir ce qu'il a dessein de faire en sa sa-
 veur. Son Directeur la fait retirer de l'état humi-
 liant où on la tenoit dans la maison de son frere.
 Son application à Dieu parmi les plus grands em-
 barras. Elle soupire plus que jamais après la qua-
 lité d'épouse du Sauveur. Elle romoit que Dieu
 l'appelle à l'état religieux, les raisons qu'elle a de
 differer de l'embrasser. Ses pensées sur les vœux de
 Religion & sur les vertus qui y repondent. Elle fait
 des vœux pour le tems qu'elle restera dans le siècle.
 Dieu établit son ame dans une paix inalterable qui
 n'empêche point qu'elle n'aspire fortement à la qua-
 lité d'épouse. Effets sensibles de la communion de
 son ame. Elle augmente ses austeritez. Elle éprouve
 diverses sortes de tentations. Sa fidelité dans ces
 épreuves, & de quelle maniere elle en est recompen-
 sée. Elle reçoit de nouvelles graces qui l'unissent
 plus en plus avec le Sauveur. Sa douceur &
 patience dans des occasions delicates. Ravissement
 extraordinaire où elle reçoit de grandes lumieres
 le mystere de la Sainte Trinité. Excellente instru-
 ction pour discerner ces lumieres celestes. Nouvelles
 preparations de la part de Dieu pour le mariage
 mystique. Elle rentre dans ses peines. Nouvel
 d'oraison. Elle reçoit de grandes lumieres sur
 attributs de Dieu dans un ravissement. Dans

Marie de l'Incarnation. Liv. II. 51

quatrième ravissement Dieu la prend pour son épouse après lui avoir communiqué de nouvelles lumieres sur le mystere de la Sainte Trinité. Son zèle pour empêcher que Dieu ne soit offensé. Elle en est recompensée par un redoublement de caresses de la part de son divin époux. Elle souffre un martyre d'amour, & en tombe malade. Elle change de disposition. Les mesures qu'elle prend pour éviter l'illusion. Elle pense serieusement à se faire Religieuse. Son attrait pour les Carmelites. On la presse d'entrer aux Feuillantes. L'Evêque de Del la veut attirer dans sa Ville pour la faire Religieuse de la Visitation. On lui promet de la recevoir aux Ursulines. De fortes tentations, & puis la fuite de son fils traversent ce dessein. Exemple admirable de son humilité, ce qui la soutient dans sa peine. On parle mal de sa sortie du siècle. Elle demande à son fils son agrément pour le quitter, & l'obtient. Elle entre aux Ursulines.

SI Dieu est admirable dans ses Saints, quand il fait par eux de grandes choses, quoiqu'alors ils ne soient que des instrumens de ses merveilles : comment plus l'est-il, lorsqu'il opere en eux ces miracles de son immense liberalité ; qu'il les divinise en quelque sorte, les transformant en lui, par l'affluence des grâces celestes dont il les inonde ? Ce que nous avons vû jusqu'ici de la préparation de notre sainte veuve a apporté aux opérations divines ; peut nous faire ju- ger que le Dieu de bonté vouloit répan- dre sur elle ses faveurs sans mesure :

mais on ne laissera pas d'être encore surpris du recit qu'elle en fera. Voici comme elle le commença.

» Dès que la divine Majesté m'eût
 » communiqué le don d'oraison, elle me
 » donna, ce me semble, la grace de sa
 » sainte présence. C'étoit ce qui me sou-
 » tenoit & m'établissoit dans un collo-
 » que continuel avec Nôtre Seigneur,
 » & bien que pour lors mon esprit regar-
 » dât cet aimable Sauveur comme Dieu-
 » homme; toutefois l'imagination n'y
 » avoit point de part. Tout se passoit en
 » l'entendement & en la volonté, d'une
 » façon toute spirituelle, & avec une
 » très-grande pureté. J'avois quelque-
 » fois un sentiment interieur que Nôtre
 » Seigneur étoit proche de moi; & cette
 » compagnie que je portois par tout
 » étoit si suave, que je n'ai point de ter-
 » mes pour l'exprimer. Dans cet état
 » tout ce qui se passe en l'ame est plus
 » spirituel & fort abstrait. Dieu lui fait
 » experimenter qu'il lui veut retirer le
 » soutien de ce qui est corporel; pour
 » mettre dans une disposition où elle soit
 » plus détachée, ayant été jusques-
 » là soutenue par les sens. Effectivement

la douceur que lui procuroit la divine
presence de Nôtre Seigneur lui faisoit
dire : *Votre nom est un parfum répandu.*
Les jeunes filles vous ont tendrement ai-
mé: elles ont sauté, & tressailli de joye, en
songeant à la douceur de vos mammelles.
(Cant. 1. 2.) Ces jeunes filles sont les
puissances inferieures de l'ame, & tout
ce qui est de la partie sensitive. Ces
premieres approches du divin époux y
répandent une jubilation plus douce
que toute suavité ; ce qui fait couler
sans mesure des larmes plus précieuses
que tous les trésors imaginables.

J'ai dit que l'ame se sentant plus épu-
rée, ne sçait ou on la veut mener. Elle
a *une tendance* à quelque chose, qu'elle
ne connoît pas. Cependant elle s'a-
bandonne, & ne veut que suivre le
chemin que lui fera voir celui à qui el-
le tient avec tant d'ardeur. On lui ou-
vre l'esprit de nouveau pour la faire
entrer dans un état de lumiere. Elle
conçoit mieux qu'elle n'a encore fait,
que Dieu est comme une grande mer
qui ne peut souffrir rien d'impur. Cet-
te lumiere produit de grandes choses
en l'ame, & je vis pour lors une dispro-

» portion infinie entre la pureté de l'es-
» prit humain, & celle qui est requise
» pour entrer dans l'union, & la com-
» munication avec la divine majesté. O
» mon Dieu ! qu'il y a d'impuretez à pur-
» ger, pour arriver au terme, auquel
» l'ame aiguillonnée par l'amour de son
» souverain & unique bien, a *une ten-*
» *dance* si ardente & si continuelle ! de
» quelle importance est la pureté de
» cœur en toutes les operations tant in-
» terieures qu'exterieures ! l'Esprit de
» Dieu est un censeur inexorable. Et
» après tout, ceci n'est que le premier
» pas, & l'ame peut en décheoir en un
» moment. Je fremis quand j'y pense
» La correspondance est ici absolument
» nécessaire, aussi bien que l'abandon de
» tout soi-même, à la divine providence
» & à la conduite d'un directeur dont il
» faut suivre les ordres à l'aveugle, pour
» vû que ce soit un homme de bien, ce
» qui est fort aisé à reconnoître. Car le
» Seigneur ne permet pas qu'une ame
» qui s'est ainsi abandonnée, s'y trom-
» pe. Mon Dieu, que je voudrois pu-
» blier bien haut l'importance de ce
» point ! il conduit l'ame à la vraie fin & à

PLICITÉ qui fait les Saints.

Après que la servante de Dieu eut reconnu la nécessité de cet abandon, & combien la soustraction des secours, & des consolations sensibles étoit profitable à l'ame, elle se porta avec un courage qui ne se peut dire, à entrer dans cet état de dévouement, & courut à pas de géant dans cette carrière.

Cet état d'oraison, continue-t-elle, " qui a soustrait à l'ame le soutien qu'elle avoit de l'humanité sacrée de Nôtre Seigneur, quoiqu'étonnante à l'abord; " lui fait experimenter qu'elle a gagné, " & que cette soustraction n'a été que pour l'avancer par la pratique solide des vertus provenantes de l'Esprit de Jesus-Christ, sur tout de l'humilité, de la patience, & de la charité. A mesure que mon ame s'approchoit de Dieu, la haine de moi-même, & l'humilité croissoient, & me faisoient faire des actions de plus en plus humiliantes. Mon ame cependant ne laissoit pas de se porter vers Dieu par une pente purement spirituelle. Je le voulois posséder d'une façon qui m'étoit inconnüe, & à laquelle lui-même me dispoisoit.

» Je-le rencontrais dans toutes creatures,
 » & dans les fins pour lesquelles il les a
 » faites : mais c'étoit par une contem-
 » plation si épurée de la matiere, que
 » rien n'étoit capable de me distraire.
 » Quelquefois m'adressant à la majesté
 » divine avec ce passage dans l'esprit ; O
 » Dieu ! vous avez fait toutes choses, &
 » par vôtre volonté elles ont été créées ;
 (Apoc. 4. 4.) mon ame connoissoit plus
 » que ces paroles semblent exprimer ;
 » & fondoit en louanges & en actions
 » de grâces : & quoiqu'elle s'estimât ce
 » qu'elle étoit, basse & vile creature ;
 » néanmoins *sa tendance* étoit de le posse-
 » der par un titre qui lui étoit encore in-
 » connu, & qu'elle pressentoit : mais on
 » lui découvroit qu'il y a des dispositions
 » nécessaires pour cela, qui lui man-
 » quoient. C'est pourquoi elle eût vou-
 » lu passer par les flâmes, pour arriver
 » où elle prétendoit. Il n'y avoit point
 » de travaux qu'elle n'embrassât ni le
 » jour ni la nuit, pour tâcher d'acque-
 » rir cette dignité ; quoiqu'elle vît bien
 » qu'elle ne la devoit attendre que de la
 » pure bonté de son Dieu.
 » L'ame dans cet état, fait tout son

possible pour gagner le cœur de celui-
dont elle attend tout ; & lui de son côté,
il la remplit d'un nouvel esprit de
penitence ; qui fait qu'elle traite son
corps comme un esclave. Elle le charge
de haïres, de cilices & de chaînes, le
fait coucher sur le bois, couvert seulement
d'un cilice ; le fait passer une partie
de la nuit à se mettre en sang par
des disciplines ; manger de l'absynthe,
pour ne plus trouver aucun goût dans
les alimens, & ne prendre de sommeil
que ce qu'on ne peut lui refuser. Ce
même esprit de penitence lui fait
fermer les playes les plus infectes ; l'oblige
à s'en approcher & à chercher même
des charognes, pour mortifier l'odorat.
Enfin il ne lui donne aucun repos,
& il invente continuellement de nouveaux
moyens de souffrances. S'il se présente
quelque petit divertissement, l'esprit
lui dit qu'il faut quitter tout pour
aller faire quelque penitence, où il
la force à se retirer, pour se entretenir
avec Dieu dans la solitude. Le corps
se laisse conduire comme un mort,
& souffre tout, parce que la vigueur
de l'esprit de grace l'a surmonté,
& réduit.

Un jour cet esprit, purifiant par une maniere d'inspiration, qui lui ôtoit presque toute liberté de résister; l'obligea d'aller trouver son directeur, pour lui dire tous les pechez & toutes les imperfections de sa vie, de les lui laisser par écrit; & de le prier de les exposer à la porte de l'Eglise, avec son nom; afin que tout le monde connût combien elle avoit été infidèle à son Dieu. Elle ressentit dans cette occasion une contrition si vehemente, & répandit tant de larmes; que son directeur vit bien que c'étoit l'Esprit divin qui la faisoit agir, & que son ame étoit blessée d'une playe que l'amour lui avoit faite. Cependant il parut trouver fort mauvais son procédé, & la renvoya d'un air tout à fait capable de la deçoncerter. Elle ne se découragea pourtant point. Sa constance & son humilité charmerent ce Religieux. Il prit son papier; mais au lieu de l'attacher à la porte de l'Eglise, comme elle l'en avoit instamment prié, il le brûla.

L'obéissance que la servante de Dieu rendit à l'esprit qui l'avoit inspirée, lui attira de nouvelles graces. Une de men

principales, fut la manifestation de cet état inconnu, où elle dit qu'elle aspirait avec tant d'ardeur. Un jour qu'elle s'entretenoit familièrement avec Nôtre Seigneur, & que son cœur étoit dans un mouvement extraordinaire de tendance à ce bonheur, qu'elle ne pouvoit comprendre : J. C. lui dit distinctement ces paroles, *Sponsabo te mihi in fide; sponsabo te mihi in perpetuum*: (Osée 2. 19.) mais il lui fit voir en même tems qu'elle n'avoit pas encore tous les ornemens nécessaires pour ce mariage mystique, dont ils lui donnoit des assurances, & que lui seul pouvoit la disposer à un état si sublime. Elle ne tarda pas en effet à sentir que Dieu operoit en elle de plus grandes choses qu'à l'ordinaire.

Je changeai, dit-elle, tout-à-coup, de disposition : car au lieu que je sentois l'esprit de Dieu s'insinuer en mon cœur avec une extrême douceur, aussitôt que je me mettois en oraison : il me falloit chercher un lieu caché, & m'asseoir, ou m'apuyer ; sans cela, je fusse tombée devant tout le monde. J'étois puissamment tirée ; & en un moment, sans avoir le loisir ni le pouvoir

de faire aucun acte interieur ; il me
sembloit que j'étois toute abîmée en
Dieu, qui ne me laissoit aucun pou-
voir d'agir. C'est une souffrance d'a-
mour, & il faut pâtir tant qu'il lui
plaît. Il semble à l'ame qu'elle est pâ-
mée sur ce qu'elle aime. J'étois ainsi
une heure ou deux. Cela se terminoit
avec une très-grande douceur d'es-
prit ; & j'étois toute étonnée que je
me retrouvois dans mon entretien or-
dinaire, me familiarisant avec Nôtre
Seigneur, mais plus fortement & plus
puissamment que par le passé. Pour le
corps, cela me l'affoiblissoit plus que
toutes les austeritez que je faisois
mais je trouvois du soulagement dans
les actions exterieures. Je courois à la
pratique des vertus ; & tout me ser-
voit à m'unir davantage au sacré Ver-
be incarné, qui me pressoit sans cesse
& il m'étoit impossible de m'entretenir
d'autre chose. Personne ne s'aperce-
voit de ce qui se passoit en moi, par-
ce que dans l'action même je m'entre-
tenois aussi librement avec Nôtre Sei-
gneur, qu'à l'oraison. Je chantois en-
suite les louanges de mon Jesus ; puis

Je prenois une plume, & j'écrivois mes " passions amoureuses, pour évaporer la " ferveur de l'esprit ; car autrement la " nature n'eût pu y résister. Cet état " étoit une grande miséricorde de Dieu " sur moi, mais il ne laissoit pas d'être " aussi-bien crucifiant : & j'avois besoin " d'une grande foi, d'autant que, quand " je sentoie quelque soustraction de gra- " ce, & que je n'avois plus ce soutien si " fort : j'étois comme un oiseau en l'air, " qui n'a rien à quoi se prendre ; & je " demeurois dans la pure souffrance, en " attendant qu'il plût à cette divine bon- " té de m'en retirer. "

Cependant son confesseur ne jugea pas à propos de la laisser plus long-tems dans l'état d'humiliation ou on la retenoit ; & après quatre ans, il fit ouvrir les yeux à son frere & à sa sœur sur l'irrégularité de leur conduite à l'égard d'une personne qui les touchoit de si près ; qui n'avoit par aucun endroit mérité un traitement si rude, & dont ils pouvoient tirer des services plus essentiels que ceux qu'elle leur rendoit. Ils la prièrent donc de prendre la direction de toutes leurs affaires ; & quelque repugnance qu'elle

eût à y consentir, il fallut ceder à l'autorité de celui qui lui tenoit la place de Jesus-Christ. Son beaufrere étoit commissionnaire general pour le transport des marchandises dans toutes les parties du Royaume, & avoit outre cela, un Office considerable dans l'Artillerie. A la faveur de ces deux emplois, il entretenoit quantité d'autres affaires, qui l'obligeoient d'avoir chez lui un nombre prodigieux de domestiques de toutes les sortes; car pour ne dépendre de personne, il avoit dans sa maison tout ce qui lui étoit necessaire en hommes, chevaux, harnois, coches, chariots. La charitable veuve se chargea generalement de tout cela, & ne relâcha rien des premiers soins, que l'humiliation, qui y étoit attachée, lui rendoit plus chers. Au milieu de tant d'embarras, elle assure qu'elle ne perdit rien de son application à Dieu, & que son esprit fut toujours abîmé dans la majesté divine. A la voir, on eût dit qu'elle étoit toute entiere à ce qu'elle faisoit & à ce qu'on lui disoit. Néanmoins lorsqu'il ne s'agissoit pas de ce qui étoit de son devoir, elle ne voyoit & n'entendoit rien. Quelque fois elle

passoit des jours entiers ou dans des écu-
ries, ou dans un magasin; & d'autres
fois il étoit minuit, qu'elle étoit encore
sur le port à faire charger & décharger
des marchandises. Tout cela, dit-elle,
ne me détournoit pas de Dieu, mais "
plûtôt je m'y sentoits fortifiée; parce "
que tout étoit pour la charité; & non "
pour mon profit particulier. Quand "
j'étois surchargée d'affaires, je m'a- "
dressois à Jesus mon refuge ordinaire, "
& ma confiance en lui me rendoit tout "
facile. Je le caressois & demourois "
aussi tranquille que si j'eusse été dans "
un desert. Ce puissant secours me fai- "
soit embrasser courageusement & "
gayement tout ce que je connoissois "
lui être agreable. Quelquefois je me "
retirois pour l'entretenir dans la soli- "
tude; aussitôt on me rappelloit, & j'al- "
lois joyeusement, en disant: Allons, "
mon doux amour! vous le voulez. Je "
suis contente puisque je vous possede. "
Je sentoits une legereté nompareille, "
faisant tout pour le bien-aimé. J'étois "
de très-bonne humeur avec tout le "
monde; ce qui faisoit croire que je "
faisois tout par inclination; mais c'é- "

» toit mon union avec Dieu , qui me
 » donnoit cette gayeté.

Dans un autre endroit , parlant de
 » ces mêmes dispositions , elle dit : j'é-
 » tois étonnée de ce que Nôtre Seigneur
 » me faisoit tant de graces , & me préve-
 » noit si amoureusement , me donnant
 » la hardiesse d'aspirer à la qualité d'é-
 » pouse ; mais il me manquoit encore
 » quelque chose , & sur cela mon ame
 » languissoit , quoiqu'elle fut unie de
 » volonté à celui qui la faisoit ainsi lan-
 » guir & souffrir. Je faisois mon possible
 » pour gagner son cœur ; & un jour que
 » j'étois dans ces sentimens , il me mit en
 » l'esprit le premier verset du Pseaume,
 » *Nisi Dominus adificaverit domum.* (Ps
 » 126.) Une grande lumiere se répan-
 » dit en même tems dans mon ame , &
 » me donna l'intelligence de ces paroles
 » Je vis clairement l'impuissance de la
 » créature pour s'élever d'elle-même à
 » Dieu ; si lui-même ne mettoit la main
 » à l'œuvre , & je me sentis établie dans
 » une grande abnegation de moi-même
 » & dans une humilité genereuse , qui
 » n'attendait rien de soi , esperoit tout
 » de Dieu.

Il ne se peut dire combien les ardens desirs qui sont produits par cet amour, causent à l'ame de peines & de souffrances. Elle ne voudroit pourtant pas en sortir, si ce n'est pour posséder celui qu'elle aime, & à qui elle demande un baiser de sa bouche. Il lui semble qu'elle à sans cesse les bras étendus pour l'embrasser; & comme si elle le possedoit déjà, elle dit: *Mon bien-aimé est à moi, & moi je suis toute à lui. Il est comme un autre moi-même; c'est non tout, c'est ma vie.* Tous ses mouvemens, toutes ses attentions; tout ce qui est en elle, tend vers son bien-aimé; mais c'est dans les actions les plus humbles qu'elle l'embrasse plus étroitement. Qui pourroit dire à quoi l'amour réduit la creature pour la faire courir après lui? il la captive sous ses amoureuses loix; & elle n'estime rien de sa vie, pourvû qu'elle le possede. Il n'y a rien qu'elle ne fasse pour en venir là.

C'étoit dans les chemins, & par tout où la conduisoient ses affaires, que ces choses se passaient, sans que rien fût capable de l'en détourner. Nuit & jour

elle soupiroit après ce qui lui avoit été promis. Elle ne donnoit presque plus d'autre nom à Nôtre Seigneur, que ce lui d'amour; parce qu'étant une fois en oraison, penetrée des plus vifs sentimens d'humilité & de respect; ce divin Sauveur lui dit: *Tu m'appelles ton grand Dieu, ton maître, ton Seigneur; & tu dis bien, car je suis tout cela: mais aussi je suis charité. L'amour est mon nom, & c'est celui que je veux que tu me donnes. Il n'en a point qui me plaise davantage, que celui qui exprime mieux ce que je suis à l'égard des hommes.* Son ame à ces paroles, fut remplie d'une douceur inexprimable. Cet aimable nom lui demeura si fortement imprimé dans l'esprit & dans le cœur, que quand elle parloit à Jesus-Christ ou de Jesus-Christ, elle ne parloït plus que son Amour, son très-pur & très-chaste Amour.

Cependant, dès le moment qu'elle s'étoit vüe veuve, les premiers sentimens qu'elle avoit eu dès son enfance pour l'état religieux, s'étoient fortement reveillez: mais elle devoit l'éducation de son fils. Ainsi, quoiqu'elle fût dès-lors convaincüe que Dieu la vouloit en R...

ligion ; elle crut que le tems n'en étoit
pas encore venu , & qu'elle devoit res-
ter dans le monde , jusqu'à ce que son
père pût se passer de ses soins. Je portois ,
dit-elle , ce joug nécessaire par ac-
quiescement aux ordres de Dieu , qui
pendant tenoit mon cœur dans un
cloître , & mon corps dans le siècle.
Mais comme il sembloit ne se plaire
qu'à me faire sans cesse de nouvelles
misericordes , dans les ardens desirs
que j'avois de posséder l'esprit de Je-
sus-Christ : il me faisoit experimenter
des grands & infinis trésors qui sont
cachés dans les conseils du saint Evan-
gile , à l'observation desquels il appelle
les âmes choisies. Il me faisoit voir sur
tout ceux que renferment la pauvreté
la chasteté & l'obéissance ; que je
devois être des vertus éminentes que
notre Seigneur avoit choisies & pra-
tiquées dans tout le cours de sa vie
mortelle ; afin de nous servir d'exem-
ple. Dans la pauvreté d'esprit , mon
cœur concevoit des choses si hautes &
divines , que tous les Royaumes du
monde , & tout ce qui peut tomber
sous les sens & dans la conception de

» l'esprit humain, ne lui paroïssoit que
 » bouë & néant. Elle en étoit si ravie
 » si charmée, que si ç'eût été une cho-
 » se qui eût pû s'acheter en donnant sa
 » vie, & qu'elle eût eu un million de
 » vies, elle les eût données pour possé-
 » der un si grand trésor : mais elle voyoit
 » que son prix n'étoit pas de la terre.
 » Ah ! mon Dieu, il faut que toute parole
 » le, & toute conception cesse ; car
 » n'est point de langue qui puisse dire
 » ni d'esprit qui puisse penser, ce qui
 » étoit communiqué à mon ame de ce
 » glorieuse & magnifique pauvreté d'es-
 » prit, & des deux autres vertus qui
 » sont inseparables.
 » Or, bien que ces hautes vertus s'é-
 » tendent des vœux effectifs de la Reli-
 » gion, regardant néanmoins la chose
 » en elle-même, ces vertus ne sont que
 » des premières démarches dans la voie
 » de la sainteté, en comparaison de l'homme
 » prit de ces mêmes vertus, qui n'est
 » autre que l'esprit de Jesus-Christ ;
 » comme ce divin Sauveur est le chef
 » l'Eglise, & que tous les fidèles sont
 » son Domaine : il y a dans ce Domaine
 » ne certaines ames choisies, qui

ces ames religieuses ; & parmi celles-
là, il y en a encore de plus singuliere-
ment choisies, qui sont la plus noble
partie de son Royaume, & dans les-
quelles ce divin Chef influë avec abon-
dance sa vie & son esprit, plus ou
moins, selon son choix & son divin plai-
sir. C'est à ces ames qu'il communi-
que cet esprit vivifiant, qui les mene à
cette veritable pauvreté substantielle
& spirituelle, qui ne peut être l'ouvra-
ge que de sa main toute puissante.

Après que cette ame si élevée, a ain-
si expliqué la doctrine toute celeste,
qu'elle puisoit à la source, dans ses com-
munications intimes avec la sagesse in-
créée : elle revient à ce qui la regarde
personnellement. Lorsque toutes ces
choix operoient dans mon esprit,
je ne voyois pas qu'il me fût possible de
parvenir à la possession des richesses
immenses que je voyois enfermées dans
ces sublimes vertus, auxquelles toute-
fois mon ame tendoit, comme à ce qui
sermoit la couche royale de l'époux.
Elle vouloit néanmoins gagner son
honneur, & ses amours. C'est pourquoi
avant déjà fait le vœu de chasteté, je

» me sentis puissamment inspirée de faire
» encore celui d'obéissance & de pau-
» vreré, en la façon que mon état le
» pouvoit souffrir. Mon directeur, après
» bien des examens, y consentit : mais
» tout le reste dépendoit de Dieu ; car la
» créature est trop foible pour avancer
» un pas d'elle-même. Ce qui dépend
» d'elle c'est son consentement, l'obéif-
» sance & l'abandon de soi-même : car
» encore que Dieu soit le maître absolu,
» néanmoins ayant créé l'ame noble, il
» la traite noblement, & lui laisse son li-
» bre arbitre. Mais cette ame, après
» qu'il l'a vaincuë, lui donne tout. Elle
» ne veut rien qu'être entierement dé-
» pouillée. Mon vœu d'obéissance étoit
» pour mes directeurs, pour mon frere,
» & pour ma sœur. Je leur étois soumi-
» se comme un enfant l'est à son pere.
» Il y avoit à souffrir ce que Dieu sçait
» mais j'étois encore traitée trop douce-
» ment. Pour la pauvreté, je n'avois rien
» à mon usage, que ce que ma sœur me
» donnoit ; & elle me donnoit plus que
» je ne voulois. Toutes les affaires de
» mon fils étoient dans la pure providen-
» ce de Dieu, qui me portoit à en agir

ainsi : & comme je trouvois des biens «
immenses dans la pauvreté d'esprit, je «
ne pouvois procurer à cet enfant que «
ce trésor inestimable : de sorte que je «
ne faisois rien ni pour lui ni pour moi. «

Un jour étant en oraison, où je ca- «
ressois le divin Jesus, il me dit au cœur «
ces paroles, *pax huic domui*. Ce fut un «
nouveau charme pour me consumer «
d'amour ; car cela fut plus penetrant «
que la foudre. Cette parole eut un tel «
effet, que jamais depuis je n'ai perdu «
la paix interieure un seul moment ; «
quelque croix que j'aye eu à porter, «
rien ne peut empêcher mon cœur de se «
conformer à Dieu ; & quoique j'aye «
quelquefois des peines extrêmes, je les «
vois toujours dans sa paix par une heu- «
reuse conformité, ne voulant que ce «
que veut l'Amour. Il n'y a rien d'heu- «
reux en cette vie, comme la possession «
de cette paix. C'est une nourriture du «
paradis & une vie de Dieu, ou du «
moins, c'est un gage de celle dont nous «
pourrons dans l'éternité. «

Cette paix charmante que goûtoit la «
vertueuse veuve, ne diminuoit en rien «
l'affection avec laquelle nous l'avons vûe.

soupirer après l'heureux état qui lui
 avoit été montré. Ce mélange admira-
 ble de dispositions, qui paroissent con-
 traire, produisoit un amour qui souf-
 froit une langueur continuelle. En cet
 » état, dit-elle, l'ame est en Dieu, &
 » lui parle; son esprit lui donnant une
 » amoureuse activité, qui lui fait parler
 » un langage divin. L'amen'est pas dans
 » la possession des biens qu'elle attend;
 » & l'époux semble se plaire à la faire
 » ainsi mourir de langueur. Le plus grand
 » soulagement qu'elle trouve, est dans
 » la communion journaliere, où elle est
 » assurée quelle possède sa vie. Non seu-
 » lement la foi vive lui en donne la cer-
 » titude; mais ce Dieu de bonté, lui
 » même, lui fait experimenter par une
 » liaison d'amour, que c'est lui qu'elle
 » reçoit. Quand tout le monde ensem-
 » ble lui diroit le contraire; elle mour-
 » roit pour la confession de cette verité
 » Mon corps brisé par les penitences, &
 » épuisé par les fatigues que je prenois
 » pour le service du prochain, retabli-
 » soit ses forces en mangeant ce pain
 » divin. Mais quoiqu'avec une certitude
 » de de foi & de jouissance, j'eusse possé-

lui dé mon bien-aimé dans la sainte com-
munion ; néanmoins, mon ame reve-
noit à sa *tendance* ordinaire, ce qui me
donnoit de très-grands desirs de mou-
rir. *Enseignez-moi, mon bien-aimé,*
lui disois-je en gemissant, *où vous prenez*
votre repos pendant la chaleur du midi.
(Cant. 6.) Emmenez-moi dans vos jar-
dins, & dans la solitude, où rien ne
m'empêche de jouir de vos sacrez em-
brassemens. Quoiqu'il fût en moi, il
sembloit s'enfuir de moi & se retirer
dans sa lumiere, inaccessible aux Sera-
phins mêmes.

Il falloit que les effets de la divine
Eucharistie fussent bien sensibles en el-
le, pour lui conserver toute sa vigueur
au milieu des austeritez dont elle affli-
geoit son corps ; car elles étoient exces-
sives. Quand au milieu de l'hyver elle
étoit laissé transir de froid, elle se de-
chiroit impitoyablement par des disci-
, & plines armées de pointes. Ensuite elle se
revêtoit d'une haire dont les nœuds en-
droient dans les playes qu'elle venoit de
se faire ; & en cet état, elle alloit se
poser sur une planche, pour prendre
un peu de repos. L'été elle se servoit

de disciplines d'orties; mais d'une maniere si terrible, & se mettoit le corps tellement en feu, qu'il lui sembloit être dans une chaudiere bouillante. Cela durroit trois jours; après quoi elle recommençoit. Nous avons vû qu'elle mêloit de l'absynthe dans tout ce qu'elle mangeoit. Hors des repas, elle en tenoit dans sa bouche, pour en goûter l'amertume à longs traits: mais comme on s'aperçût que cette mortification lui ruinoit l'estomach, on la lui défendit. A force de coucher sur le bois, elle se rendit insensible le côté sur lequel elle se mettoit; mais il lui en coûta beaucoup, avant que d'en venir là. Elle avouë que de toutes les austeritez, celle-là fut la plus sensible; parce que la dureté du bois & la pesanteur du corps, lui faisoient entrer dans la chair les crins du cilice dont elle étoit revêtuë; ensorte qu'elle ne pouvoit presque dormir. Elle prenoit plaisir à se refuser tout ce qui étoit de son goût, & il ne lui étoit presque plus possible de se contenter en quoi que ce fut. Quelque fois elle s'en alloit passer la nuit dans une caverne, & elle l'y partageoit, comme ailleurs, entre la

priere, la penitence & le repos ; si l'on peut appeller repos un sommeil pris de la maniere que nous venons de voir , il est assez surprenant que son confesseur lui ait permis tout cela : mais elle assure que l'inspiration étoit si forte & si visible, qu'il n'étoit pas possible de s'y opposer. Ceux qui ont de l'expérience dans la conduite des ames, trouveront cette raison bonne : les autres doivent au moins suspendre leur jugement. D'ailleurs, jamais Madame Martin ne fut incommodée de ses penitences ; au contraire, elle y recevoit une nouvelle vigueur ; mais ce qu'elle ajoûte est encore, ce me semble, plus capable de la justifier, & celui qui avoit la conduite de son ame. Voici comme elle parle.

Je n'avois point d'heures pour mes penitences, & il me falloit suivre l'inspiration sur le champ ; car quoi qu'elle se fit sentir dans une grande paix ; elle avoit tant de force & de persuasion, qu'il falloit aller où elle me portoit. Je ne manquois jamais d'y recevoir de nouvelles graces, & une augmentation de ma paix interieure. D'ailleurs, mes austeritez n'ont jamais rien

» dérangé de mes devoirs, ni apporté
 » aucun trouble à ceux avec qui j'étois.
 » Tandis qu'ils s'entretenoient sur diffé-
 » rentes choses, je me retirois douce-
 » ment, & je donnois à Dieu le temps
 » qu'il vouloit; puis je retournois. Avoir
 » toujours un Dieu present & ne pas lui
 » obéir, cela est impossible. Voir qu'il
 » est l'amour même, cela est encore plus
 » pressant. L'ame ne demande qu'à lui
 » complaire, & à faire amoureuxment
 » ce qu'il veut qu'elle fasse. Au moin-
 » dre mouvement qu'elle ressent, elle dit
 » Allons, mon amour, allons à la croix.
 » Alors il semble qu'elle vole. D'ailleurs
 » plus elle souffre, plus elle est unie à
 » son Dieu; & elle est entre ses mains,
 » comme le fer entre les mains du for-
 » geron.

Madame Martin vécut ainsi jusqu'à
 l'âge de vingt-trois ans. Dieu qui n'a-
 voit point encore permis au démon de
 troubler la paix de son ame, voulut
 alors qu'elle fût mise à l'épreuve des
 tentations. Tout d'un coup elle perdit
 absolument le goût des choses de Dieu
 & au lieu de cette allegresse, avec la-
 quelle elle se portoit à tous ses exerci-

ces, elle y ressentoit des repugnances extrêmes. La douceur & la patience à l'égard du prochain, ne lui avoient jusques-là presque rien coûté: elle se trouva d'une sensibilité & d'une aigreur d'esprit, qui lui eussent fait bien faire des fautes, si elle ne se fût extrêmement observée. Dépendre en tout d'un directeur, lui parut un joug intolérable; & elle eut sur cela des assauts si violens à soutenir, qu'elle en étoit quelquefois hors d'elle-même. Les scrupules se joignirent aux tentations, & elle en eut sur tout de très-importuns sur la conduite qu'elle tenoit touchant les affaires domestiques & les intérêts de son fils. Elle se representoit à elle-même comme une mere dénaturée; & son abandon à la divine providence étoit dans son imagination frappée comme une véritable présomption. La situation où elle se trouvoit dans la maison de sa sœur, quoiqu'il n'y eût rien d'humiliant qui ne fût volontaire; lui devint un esclavage indigne d'une personne d'honneur. Enfin, elle se vit attaquée de tous côtes, sans que personne pût ni la soulager ni la consoler. Elle proposoit bien

ses doutes ; mais les décisions de son directeur ne la rassuroient point. Elle ne recevoit pas plus de soutien du côté de l'interieur ; toutes les puissances de son ame étoient comme dans une entiere stupidité : & quoique sa raison ne fût pas si troublée, qu'elle ne vît bien qu'il n'y avoit rien à craindre ; elle n'en étoit pas moins tourmentée. La crainte d'être trompée la faisoit souvent. Elle sentoit toutes les puissances de l'ame comme liées ; en sorte qu'elles ne pouvoient agir. Dans la peinture qu'elle nous a laissée de cet état, elle dit que d'elle-même, elle n'auroit pû supporter la tentation, si cette parole du Prophete ne se fût verifiée en elle : *Je suis avec lui dans la tribulation.* (Ps. 90. 15.) Elle ajoute que cette experience n'est pas sensible, mais que le Seigneur introduit dans l'ame une vertu *secrete & fonciere*, qui aide à porter le fardeau ; ce qui rend invincibles ceux qui ont de la fidedélité. La sienne fut heroïque dans tout le cours de cette épreuve ; elle ne manqua à rien de ce qu'elle devoit à Dieu, & ne tomba pas dans la moindre impatience. Lorsqu'elle y pensoit le moins,

elle se sentoit tout à coup soulagée, & au même moment elle reconnut que l'état affligeant par où elle venoit de passer, étoit une disposition nécessaire à de nouvelles faveurs. Alors, dit-elle, « mon ame transportée par une puissance qui la mettoit dans un état passif, « parloit à Dieu dans une très-grande « privauté, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'empêcher. Ce sont des plaintes amoureuses, ce sont des gémissemens indicibles; chaque retour semble devoir consumer l'ame. Un attrait la porte à l'amour du bien-aimé du Père Eternel, & lorsqu'elle croit en aller jouir & se perdre dans son sein, une lumière sortie de la grandeur de sa Majesté, le lui dérobe; mais ce n'est que pour aiguillonner davantage l'ame, qui dans ses retraites, ressent de nouveau ses langueurs. Si j'eusse crié bien-haut, cela m'eût soulagée. Ce sont des affections ardentes, qui ne se peuvent décrire. Je m'enfermois dans un lieu à l'écart: je me prosternois contre terre, pour étouffer mes sanglots, & tout ensemble, pour gagner par un abaissement interieur celui «

» pour qui soupiroit mon ame ; l'amour
 » ni la privauté, ne diminuant en rien
 » le respect. Je ne trouvois de soulage-
 » ment que dans les actions de charité ;
 » c'étoit ce qui me faisoit vivre ; j'en
 » cherchois les occasions. Les macera-
 » tions me servoient aussi beaucoup,
 » quoique je ne les fisse que pour cha-
 » tier mon corps, & pour adorer les
 » souffrances du suradorable Verbe in-
 » carné, dont je voulois gagner le cœur
 » en revanche de ce qu'il avoit ravi le
 » mien.

» Il ne me laissoit en repos ni le jour
 » ni la nuit. J'avois regret du sommeil
 » que je prenois, quoiqu'il fût fort
 » court, & je m'éveillois fort souvent
 » en oraison. Ce qui me faisoit le plus
 » souffrir dans le monde, c'est que je
 » voyois tout contraire à l'esprit de Je-
 » sus-Christ. Mon esprit, qui ne voyoit
 » rien d'estimable, que les saintes & d'imp-
 » vines maximes du Fils de Dieu ; ne
 » pouvoit comprendre comment elle est in-
 » les étoient si peu suivies de ceux qu'on
 » appelle bons chrétiens. Comme j'étois éta-
 » , dans ce sentiment, qui me faisoit por-
 » ter une espece de martyre, Notre Seigneur
 gneur

noûr gneur, dont les amabilitez sont infinies, «
rien me découvroit d'une manie e très-spi- «
age-rituelle. Tout ce qu'il a fait pour les «
rité; hommes, & à quel point son amour «
j'en pour eux l'a réduit. Durant un Carê- «
era-me, il me découvrit le sacré mystère «
oup, le son Incarnation d'une façon dont «
châ- ne l'avois jamais conçu; mais depuis «
r les ce tems-là, j'ai lû quelque chose qui «
e in- avoit du rapport. «

oeur Cette vûë & cette application conti- «
vi le quelle me donnoit un nouvel amour «
jour as du monde se pratiquent les maxi- «
me- mes du fils de Dieu, je gemissois & «
for- trouvois de jour en jour plus pesans les «
ven- ens qui me tenoient dans le monde. «
plus pendant appliquée de corps aux «
jel- choses exterieures, j'avois l'esprit «
e Je- au suradorable Verbe incarné. Si «
oyor- horloge sonnoit & qu'il me fallût «
& d'om- pter les heures; j'étois obligée de «
; nis compter par mes doigts; parce que «
le est intervalle mettant de l'interruption «
qu'om- mon colloque amoureux; j'étois dans «
éto- un état violent. En écrivant les tems «
t pos- prendre de l'ancre étoient de pre- «
e Se- ceux instans, dont je ne perdois rien. «

„ Tout mon exterieur paroiffoit joyeux,
 „ à caufe de la paix qui inondoit mon
 „ cœur, & parce que mon ame étoit unie
 „ à un objet infiniment agreable.

Il eft rare qu'on tombe dans l'illufion,
 & qu'on prenne pour des illustrations
 divines & des touches d'un attrait vio-
 lent les écarts d'une imagination échauf-
 fée, & les effets naturels d'un tempera-
 ment tendre, quand on cherche Dieu
 fans fe rechercher foi-même en rien.
 Que fi avec cela on ne fait aucun fond
 fur fes propres lumieres; fi on fait plus
 de cas des exercices de la charité, de
 l'humilité, & de la patience chrétienne
 que des faveurs du ciel; on peut dire
 qu'il n'y a rien à craindre dans ce que les
 voyes interieures ont de plus fingulier
 & autant qu'on doit témoigner de zèle
 pour reprimer ces faux fpirituels, qui
 parlant que d'états furnaturels & d'opé-
 rations celestes, font fur ce qui
 touche d'une delicatelle inconuë à ce
 qui paroiffent agir davantage felon le
 prit du monde: autant eft-on obligé
 prendre contre les prétendus efprits
 forts, les interêts de ce petit nombre
 veritables myftiques, qui font la gloire

de l'Eglise, & l'une des plus précieuses portions du troupeau de Jesus-Christ. Or il n'y eut peut-être jamais personne de qui il fut plus aisé de juger de quel esprit elle étoit animée, que nôtre vertueuse veuve. Exposée tous les jours aux importunités d'une multitude de domestiques & d'ouvriers, on la vit toujours conserver une égalité d'ame, qui ne convient point à la foiblesse d'un esprit trompé de bonne-foi, ni à la vanité de celui que la présomption auroit entraîné dans l'illusion. On l'a même vûe conserver toute sa tranquillité dans des conjonctures, où il s'agissoit de toute sa réputation. Je ne croi pas au reste qu'on trouve à redire que je rappelle de tems en tems ces sortes de considerations. Comme tous ne sont pas en état de reconnoître les veritables operations de Dieu en elles-mêmes: il faut donner des regles pour les connoître par les effets. Il est vrai qu'il s'en trouve quelquefois un caractère si singulier, & qui sont bien marquées, qu'elles emportent conviction, & desarment toute la sagesse humaine; & je croi pouvoir dire que tel est ce qui suit.

» La divine Majesté me poursuivant
» sans cesse par la communication de ses
» graces & de ses lumieres; & voulant
» me faire quelque don extraordinaire,
» me donnoit une disposition de pureté
» toute particuliere, qui me portoit à
» l'aneantissement de moi-même. Un
» matin, c'étoit la seconde fête de la
» Pentecôte, comme j'entendois la sain-
» te Messe, ayant les yeux élevez vers le
» ciel, en un moment ils furent fermez,
» & mon esprit élevé & absorbé dans la
» vûe de la très-sainte & très-auguste
» Trinité, toutes les puissances de mon
» ame étoient arrêtées, & souffroient
» l'impression qui leur étoit donnée de ce
» sacré mystère; & cette impression étoit
» sans forme ni figure, mais plus claire
» que toute lumiere. D'abord elle me fit
» connoître que mon ame étoit dans la
» verité; & cette verité me fit voir en un
» moment l'admirable commerce qu'ont
» ensemble les trois divines Personnes
» l'amour du Pere, qui se contempla
» soi-même engendre son Fils, lequel
» est de toute éternité. Mon ame étoit
» informée de cette verité d'une façon
» ineffable. Elle étoit véritablement

abîmée dans cette lumière. Ensuite elle voyoit l'amour mutuel du Pere & du Fils qui produisent le Saint Esprit ; ce qui se fait par un reciproque plongement d'amour, sans mélange & sans confusion. Je recevois l'impression de cette production, entendant ce que c'est que spiration & production ; spiration active & spiration passive. Mais la pureté de cette spiration & de cette production est si sublime & si haute, que je n'ai point de termes pour l'exprimer. Voyant les distinctions, je connoissois l'unité d'essence entre les trois divines Personnes ; & quoiqu'il me faille plusieurs mots pour le dire : en un moment, sans intervalle de tems, je connoissois l'unité, les distinctions, les operations dans elles-mêmes & hors d'elles-mêmes. Neanmoins en une certaine maniere spirituelle j'étois éclairée par degrez, selon les operations des trois divines Personnes hors d'elles-mêmes.

Dans le même attrait & dans la même impression, la très-sainte Trinité détruisoit mon ame de ce qu'elle operoit elle-même par communication

» en la suprême Hierarchie des Anges,
» à sçavoir des Cherubins, des Seraphins
» & des Thrônes, lui signifiant ses sain-
» tes volontez, sans interposition d'au-
» cun esprit créé : & je connoissois dif-
» tinctement les operations & les rap-
» ports de chacune des divines person-
» nes dans chacun des chœurs de cette
» suprême Hierarchie. Que le Pere
» Eternel habite dans les Thrônes, par
» où m'étoient signifiées la pureté & la so-
» lidité de ses pensées éternelles. Que le
» Verbe par la splendeur de ses lumie-
» res se communique aux Cherubins,
» que le Saint-Esprit se répand dans les
» Seraphins, & les remplit de ses ar-
» deurs. Qu'enfin toute la très-sainte
» Trinité, en l'unité de sa divine essen-
» ce se communique à cette suprême
» Hierarchie, qui manifeste les volontez
» divines aux autres esprits celestes, se-
» lon les ordres qu'elle en reçoit. Mon
» ame étoit toute perduë dans ces gran-
» deurs. Il sembloit que la divine Ma-
» jesté se plût à l'illuminer de plus en
» plus en des choses qui passent infini-
» ment la foiblesse de la creature. Il
» me fut encore montré que quoique la

Divinité ait mis de la subordination « dans les Anges, pour recevoir l'illu- « mination les uns des autres par degrez : « toutefois lors qu'il lui plaît, elle les « illumine par elle-même, ce qu'elle fait « aussi en ce monde à quelques ames « choisies. J'entendois & experimentois « aussi de quelle maniere mon ame étoit « créée à l'image de Dieu ; que la me- « moire avoit rapport au Pere Eternel, l'en- « tendement au Fils, & la volonté au S. « Esprit ; & que par une espece de res- « semblance avec la sainte Trinité, l'ame « est trine en ses puissances, & une en « sa substance.

Il seroit assez difficile de comprendre comment, sans aucune operation particulière de Dieu, une jeune femme ignorante a pû avoir des lumieres si pures, & trouver des expressions si justes & si élevées sur ce qu'il y a de plus incomprehensible dans nôtre sainte Religion. On voit dans ses autres écrits, plusieurs particularitez de ce ravissement, que je ne croi pas devoir omettre. Elle dit dans un endroit, que par intervalle elle revenoit à elle ; mais qu'aussi-tôt l'Esprit ravissoit de nouveau, & l'absorboit

toute en lui. Que l'impression qu'elle souffrit alors de la sainte Trinité, étoit sans forme ni figure sensible : que le terme de lumiere, ni celui même d'impression, ne lui paroissent pas propres parce qu'ils tombent sous les sens, & qu'elle n'en trouve point pour exprimer ce qui se passa en elle. Que son ame se trouvoit dans la verité, & entendoit en un moment l'ineffable commerce de personnes divines entre-elles. Lorsqu'elle dit, ajoute-t-elle, que Dieu me fit voir, je ne veux point dire que ce fut un acte ; parce que cet acte est en core dans la diction, & paroît matériel, mais c'est une chose divine. En un mot, l'ame étoit abîmée dans ce grand océan, où elle voyoit & entendoit des choses inexplicables. Quoiqu'elle ne pût pour en parler il faille du tems, elle me néanmoins voyoit en un instant le mystère de la generation éternelle du Fils, engendré par le Pere, & de la production du Saint-Esprit, qui procède de du Pere & du Fils ; le tout sans mélange ni confusion. L'ame quoi qu'elle fût abîmée dans ce tout, ne pouvoit produire aucun acte ; parce que cette

immense lumiere qui l'absorboit, la
rendoit impuissante à lui parler ; &
quoiqu'ainsi anéantie dans cet abîme
de lumieres comme le neant dans le
tout ; cette suradorable Majesté l'introduisoit par son immense & paternelle
bonté, lui communiquoit de grands
secrets de ce divin commerce du Pere
au Fils, & du Pere & du Fils au Saint-
Esprit par leur embrassement recipro-
que & leur amour mutuel. Cette gran-
de operation me fit changer d'état : je
fus un long espace de tems que je ne
pouvois sortir de l'application aux trois
Personnes divines ; ce qui me causa
une très-grande apprehension d'être
trompée, & que ce ne fût quelque piè-
ge du diable pour m'amuser & retarder en la vie spirituelle & dans la pratique des vertus.

Je demurai ainsi toute craintive,
jusqu'à ce qu'étant une fois en oraison,
plus peinée qu'à l'ordinaire, une voix
interieure me dit : Demeure-là comme
la colombe dans son nid. En ce mo-
ment, je fus assurée & en paix. Je de-
murai en ce mystère comme dans une
couche divine, où je prenois mon re-

» pos & mon repas : car les paroles de
» Dieu sont des œuvres & une manne
» celeste. O Ciel ! qu'est-ce que demeu-
» rer en Dieu ? cela ne se peut dire.

» Et il est à remarquer qu'il n'en est
» pas des lumieres qui viennent de Dieu
» par une forte impression , comme de
» celles qui se puisent dans les livres , &
» qui viennent de l'instruction des hom-
» mes. Celles-cy s'oublent facilement ;
» mais celles-là font une telle impression
» en l'ame , qu'on s'en souvient toujours,
» & qu'on y demeure fortement établi.
» Lorsqu'on lit , ou qu'on entend parler
» des mystères de la foi après ces visions
» celestes ; on voit que l'on a connu tout
» cela , & que l'on voudroit mourir pour
» ces veritez ; ce qui est d'une très-gran-
» de consolation à l'ame , qui ayant eu
» crainte d'être trompée , & connoissant
» ensuite que ce qui s'est passé en elle
» est conforme à la foi de l'Eglise , dont
» elle tient à souverain bonheur d'être
» fille ; elle reste dans une parfaite &
» solide paix. Après ce recit , la servan-
te de Dieu établit plusieurs principes
touchant les illustrations divines , qui
font bien voir qu'elle avoit été à l'école
d'un grand maître.

Dans un autre memoire, où elle donne le nom de *tendance* à la disposition dans laquelle elle étoit pour lors ; elle en parle ainsi. La *tendance* est le premier état de l'ame blessée du saint Amour, & qui ayant encore le dard sacré dans la playe, souffre pour s'unir à son vainqueur ; parce qu'elle ne le peut atteindre, n'étant pas encore dans la pureté requise à cette union. Il lui faut passer par divers feux & par divers maux, avant que d'y posséder son bien-aimé. C'est pourquoy elle soupire jour & nuit & par des élans continuels, elle ouvre ses bras, ou, pour mieux dire, elle étend ses aîles, qui sont dans un mouvement continuel. Ce que je couche ici par écrit, continuë-t-elle, n'est qu'un leger crayon de ce qui se passoit. Enfin l'esprit qui agissoit en mon ame, la remplissoit de lumieres, auxquelles elle ne répondoit que par son amoureuse activité ; ce qui faisoit un entretien continuel, comme entre deux amis. La langue ne le sçauroit dire : car cette comparaison, quoique forte, est encore trop terrestre pour l'exprimer. La langueur étoit causée par de

» nouveaux écoulemens & par des tour-
 » ches divines. Je croi que c'est ce que
 » le Saint-Esprit fait dire à l'Epouse des
 » Cantiques : *Soutenez-moy avec des fleurs,*
 » *appuyez-moi avec des pommes, car je*
 » *languis d'amour.* (Cant. 2. 5.) Mon
 » ame voyoit les beautez ravissantes de
 » l'Epoux : elle voyoit qu'on la preparoit
 » à s'unir à lui, mais ce délai la faisoit
 » mourir. Tout ce qu'elle pouvoit, c'é-
 » toit de repeter sans cesse : Ah ! mon
 » amour, ah ! mon bien-aimé.

On peut juger de la sublimité de l'é-
 tat où Dieu vouloit élever sa servante,
 par l'excellence des moyens qu'il em-
 ployoit pour s'y disposer. Sous ent la seu-
 le vûe de la Majesté divine lui faisoit
 connoître sa bassesse d'une maniere infi-
 niment sensible, & l'abbatoit de telle
 forte, qu'on l'a vû tomber en défaillan-
 ce. D'autres fois Dieu la réveilloit par
 des touches intimes ; & comme si il eût
 dit ; *me voici*, il commençoit à se faire
 voir, & elle, croyant que le moment
 désiré étoit venu, se presentoit pour
 l'embrasser ; mais il se deroboit aussi-tôt,
 & la laissoit dans un desir plus ardent
 qu'auparavant. Il se presentoit de nou-

veau ; puis se retiroit encore : & ainsi par ses approches & ses retraites , il prenoit plaisir à faire croître son amour.

Après cela il prenoit une voie contraire, & la purifioit en la rejetant, en l'éloignant de sa présence : mais ce n'étoit que pour l'attirer plus efficacement. Un jour il lui fit voir son ame dans l'état de pureté où il la vouloit. Le fruit de ce ravissement, fut qu'elle conçut que Dieu lui faisoit justice, en different la grace qu'il avoit dessein de lui faire , & que depuis toutes les creatures ne lui furent plus rien. Enfin elle fut encore remise aux tristes épreuves des peines intérieures. Tout ce qui lui étoit arrivé jusques-là lui parut frivole. Les paroles de son directeur, bien-loin de la soutenir, redoublaient ses frayeurs, & la continuelle presence d'un Dieu , qu'elle croyoit ne pas aimer , lui étoit un supplice intolérable. Elle fut plusieurs mois dans cet état. Enfin un jour qu'elle tâchoit de faire oraison, ces paroles lui furent dites dans l'interieur : *C'est dans la foi que je t'épouserai.* (Osée 2. 19.) Ce n'étoit pas , comme la premiere fois qu'elle avoit entendu ces paroles, une

promesse, mais un avertissement de ne
 chercher point d'autre voye pour arri-
 ver à cet état sublime, que la foy, &
 d'en faire son unique soutien. Ses pei-
 nes ne lui furent point ôtées, mais elles
 lui devinrent cheres & aimables. De-
 » puis cette nouvelle lumiere, dit-elle,
 » il me fut plus aisé de m'entretenir avec
 » Dieu par la foy, sans aucun autre sou-
 » tien. Cela me nourrissoit & me tenoit
 » contente & paisible. Je me regardois
 » toujours comme un objet vil & mépri-
 » sable, indigne des misericordes de mon
 » Dieu. La partie superieure s'étoit ren-
 » duë la maîtresse, & sembloit même
 » avoir de la joye de voir souffrir ses en-
 » nemis, à sçavoir l'imagination & les
 » appetits, sans qu'ils pussent lui nuire.
 » Peu à peu mes peines diminueoient, &
 » de moment en moment mon esprit se
 » reveilloit, pour arrêter celui qui étoit
 » mon amour; mais cet esprit étoit se-
 » vere, & exact à ne laisser prendre au-
 » cune consolation à la partie inferieure,
 » parce qu'il vouloit aller à Dieu par une
 » très-grande pureté, & sans aucun sen-
 » timent. Etant ainsi abandonnée à ce
 » lui qui me nourrissoit de foy, je m'esti-

mois plus riche en ma pauvreté spiri-
tuelle, que si j'eusse eu tous les trésors
imaginables. Mon plaisir étoit de re-
garder Dieu dans la foi : & si l'on m'eût
demandé qu'elle étoit mon occupation
interieure, j'eusse répondu, je me con-
tente en celui qui est tout & qui rem-
plit tout.

Tant de courage & un si genereux
abandon de soi-même, engagea Dieu à
se remontrer à son humble servante.
Elle se sentit tout à coup dans une pri-
vauté, qu'elle n'avoit pas eüe depuis
long-tems. L'Epoux paroïsoit vouloir
encore s'éloigner, mais elle étoit portée
à le rappeler par ces paroles du Canti-
que : *Venez, mon bien-aimé, venez en
mon jardin.* (Cant. 5. 1.) Aussi-tôt elle
reconnoissoit qu'il étoit proche ; elle en-
tendoit sa voix, qui n'étoit autre chose,
dit-elle, qu'une manifestation de lui-
même, faite à la derobée, qui étoit sui-
vie d'un tressaillement, & qui lui faisoit
rire dans ses élans amoureux : *J'entends
la voix de mon bien-aimé. Voilà qu'il re-
garde ; il est derriere la muraille. Il me re-
garde au travers des treillis.* (Cant.
5.)

» Ensuite Nôtre-Seigneur donna à mon
» ame une nouvelle impression de ses di-
» vines perfections, qui étoit tout en-
» semble amour & lumiere : mais il sem-
» ble que l'amour engendroit la lumie-
» re. Lorsque mon ame, dans son im-
» pression, contemploit Dieu comme vie,
» ses soupirs ne pouvoient rien dire, si-
» non, *ô vie ! ô amour !* elle portoit un
» amour substancial & *fancier*, qui lui
» faisoit souhaiter que sa vie fût perdue
» dans cette divine source de vie. Elle
» concevoit les hautès veritez du pre-
» mier chapitre de l'Evangile de saint
» Jean, où le Verbe est représenté com-
» me lumiere & comme vie, où il est
» parlé de la plenitude de cette vie di-
» vine qui nous a rendu participans de
» son abondance, du bonheur infini des
» ames qui sont nées en Dieu, & non
» point de la chair & du sang ; de la
» communication ineffable de cette vie
» par la grace & par l'amour, & de l'in-
» fluence du Verbe, comme chef des
» chrétiens, & sur tout des ames saintes.
» Ah ! qui pourroit dire l'excellence
» de cette communication. Je ne parle
» le pas seulement de celle qui se fait

mon par la grace , mais de cette commu-
s di- nication expérimentale. Il n'y a lan-
en- gue humaine qui la puisse exprimer.
em- Néanmoins de ce que j'ai dit , il est fa-
nie- cile de concevoir que ces impressions
im- sont à l'ame une nourriture divine.
vie, Je croi que je passai plus d'une année
, si- dans cette impression des divins attri-
e un- buts : mais c'étoit avec tant de netteté ,
si lui- & de simplicité ; qu'il me sembloit que
due- je ne voyois la distinction des attributs
Elle- que comme unité ; au lieu que lorsque
pre- la connoissance de la très-sainte Trini-
aint- té me fut donnée , je voyois & distinc-
om- tion , & unité.

est- Pour expliquer la maniere dont la
di- connoissance des divins attributs me
s de- fut donnée ; voici ce que j'en puis dire.
des- Pendant une Semaine sainte , mon es-
non- prit se trouva appliqué à l'unité de
e la- Dieu ; & dans cette unité , je vis cette
vie- grandeur immense , cette infinité ado-
l'in- ble , l'éternité sans commencement
des- sans fin. J'étois hors de moi-même ,
sain- je m'écriois , O bonté ! ô immensité !
len- éternité ! Tout ce qu'on peut dire
par- comparaison de cette vûë , n'est
sain- n. Il faut s'abîmer jusqu'aux enfers

» pour adorer ce grand Dieu. J'y con-
 » noissois plus qu'on ne sçauroit dire ou
 » écrire. Toutes ces perfections qu'on
 » nomme, ce n'est point tout cela. Il
 » faut laisser les mots & les noms, & se
 » contenter de dire DIEU. O Ciel! en
 » quel état étoit mon ame? cela me rem-
 » plissoit & me transformoit entierement.
 » Je voyois que toutes choses appartien-
 » nent à ce Dieu, duquel derive tout ce
 » qui est bon & tout ce qui est beau: &
 » dans cette vûë, je m'écriois, Ah! vous
 » êtes Dieu, & grand Dieu. Ce mot,
 » Dieu, demeura gravé en mon ame
 » en sorte qu'elle ne sçavoit plus que
 » cela.
 » Après ce grand attrait, mon esprit
 » fut occupé en chacune des perfections
 » divines, où il se consummoit en acte
 » d'adoration, d'admiration, d'anéan-
 » tissement, & d'abandon. Il voyoit
 » me semble assez clairement, que tout
 » ce qui est en Dieu, est Dieu-même
 » & il étoit bien éloigné de faire des re-
 » cherches curieuses pour en sçavoir d'au-
 » vantage. Pour le respect, j'étois com-
 » me un moucheron devant cette haute
 » Majesté. Cela n'empêchoit point

amour ; mais il étoit tout autre qu'au-
paravant, c'est-à-dire, fort & vigou-
reux, & non plus dans la tendresse &
larmes. Je ressentois une espece de
complaisance de ce que mon Dieu étoit
si beau, si bon, si plein de Majesté.
Étois ravie de n'être rien, & de ce que
Dieu étoit tout ; parce que si j'eusse
été quelque chose par moi-même, il
n'eût pas été tout. Quelquefois mon
âme se voyant comme absorbée dans la
Majesté de Dieu, s'écrioit, O largeur !
O longueur ! ô profondeur infinie,
O immense, incomprehensible, ineffa-
ble, adorable ! Vous êtes, ô mon Dieu !
& tout ce qui est, n'est qu'autant qu'il
subsiste en vous & par vous. O éter-
nité ! ô beauté ! ô bonté ! ô pureté ! ô
amour !

Enfin après tant de purifications & de
reparations de la part de Dieu, l'hum-
ble veuve reçut dans sa vingt-septième
année, ce qui étoit depuis si long-tems
objet de ses vœux, & ce qui peut être
regardé comme une des plus sublimes
aveurs où puisse être élevée sur la ter-
re, une âme mortelle. Rien n'est plus
mirable que le recit qu'elle en fait.
Voici.

» Un matin que j'étois en oraison,
» Dieu absorba mon esprit en lui par un
» attrait extraordinairement puissant.
» Je ne sçai en quelle posture demeura
» mon corps. La vûë de la très-Sainte
» Trinité me fut encore communiquée;
» & ses operations manifestées, mais
» d'une façon plus élevée & plus dis-
» tincte. L'impression que j'en avois eüe
» la premiere fois, avoit operé son prin-
» cipal effet dans l'entendement : & il
» me semble que la divine Majesté n'a-
» voit eu d'autre dessein que de m'inf-
» truire. Mais ici, quoique l'entende-
» ment fût autant, & peut-être plus
» éclairé; la volonté eut le dessus, par-
» ce que la grace presente étoit toute
» pour l'amour, & par l'amour. Je
» voyois les communications internes des
» trois Personnes, comme je les avois
» vûës la premiere fois; mais je fus bien
» plus amplement instruite de la gene-
» ration éternelle du Verbe. O que ce
» la est ineffable ! que le Pere se con-
» templant, engendre un autre lui-mê-
» me, qui est son image & son Verbe
» que cette generation ne cesse point, &
» que le Pere & le Verbe, par leur

amour mutuel, produisent cet esprit
d'amour, qui leur est égal en tout.
Cette vûë à quelque chose de la vraie
beatitude; parce que, non-seulement
on connoît Dieu, mais encore on en
jouit par une fruition amoureuse.

Etant donc toute abîmée en la con-
templation de cette suradorable Ma-
jesté, je reconnoissois ma bassesse, je
la confessois devant Dieu, que j'ado-
rois profondément. Tout d'un coup
j'oubliai la personne du Pere & celle
du Saint-Esprit, & me trouvai toute
absorbée en celle du Verbe divin, qui
caressoit mon ame, & lui donnoit à
entendre qu'il étoit l'époux de toutes
celles qui lui sont fidèles. J'entendois
cette verité, & j'en avois une très-
grande certitude; & cette connoissance
étoit une preparation prochaine à voir
cette verité effectuée en moi. En ce mo-
ment, cette suradorable Personne
s'empara de mon ame, l'embrassa avec
un amour inexplicable; l'unit à soi, &
la prit pour son épouse. L'embrasse-
ment se fit par des touches divines, &
des penetrations du Verbe en moi, &
de moi en lui: enforte que n'étant plus

„ à moi, je demeurai à lui par *intimité*
„ d'amour & d'union. Mon ame se
„ voyant si riche par la jouissance de
„ son bien infini, vouloit pourtant, par
„ un doux acquiescement, être sa cap-
„ tive. Elle vouloit tout pour lui, & rien
„ pour elle; n'aimant rien que d'être
„ dénuée de tout, & contente de pou-
„ voir le posséder lui seul. O que cet-
„ te jouissance est douce! c'est un labi-
„ rinthe d'amour, où l'on est enyvré,
„ & saintement enchanté. On ne sçait
„ ce qu'on est, ni si l'on est; parce que
„ l'on est perdu dans cet ocean d'amour.
„ Par petits momens je me connoissois,
„ & un rayon de lumiere me donnoit la
„ vûë du Pere & du Saint-Esprit. Aussi
„ tôt je faisois des actes d'adoration, de
„ soumission & d'amour: puis, sans que
„ je m'en apperçusse, je retournois dans
„ les embrassemens du Verbe, où j'étois
„ perduë comme auparavant; & alors
„ je me voyois comme impuissante à ren-
„ dre mes hommages au Pere & au Saint-
„ Esprit; parce que le Verbe captivoit
„ mon ame, & toutes ses puissances, &
„ me vouloit toute pour lui. Dans l'ex-
„ cès de son amour & de ses embrasse-

mens ; quand il me permettoit de por-
ter mes regards sur le Pere & sur le S.
Esprit, c'étoit afin que ces regards ren-
dissent témoignage de ma dépendance.
D'ailleurs il me sembloit que je ne sor-
tois point de l'unité de l'essence : c'est-
là que je crus connoître & experimen-
ter que le Verbe est véritablement l'é-
poux de l'ame. Cependant il ne se pas-
soit rien d'imaginaire en moi. Il fau-
droit que j'eusse la sainteté des Sera-
phins, pour pouvoir dire ce qui se passa
dans cette extase & ces ravissemens
d'amour. L'ame n'y fait que pâtir, &
il ne lui seroit pas possible de s'en dis-
traire, ni d'y mettre du plus ou du
moins ; car elle a été prévenueë, & s'est
plûtôt vûë dans la possession, qu'elle
n'a connu qu'elle y devoit entrer. Elle
experimente sans cesse ce moteur gra-
cieux, qui dans l'accomplissement de
ce mariage mystique, la consume d'un
feu sacré infiniment doux & agréable,
& lui fait chanter un épithalame con-
tinuel. Les livres ni l'étude, ne peu-
vent en apprendre les façons de parler
qui sont toutes célestes. Aussi vien-
nent-elles du doux air des embrasse-

„ mens mutuels de ce Verbe suradora-
 „ ble, & de l'ame, que par les baisers
 „ de sa divine bouche, il remplit de son
 „ esprit & de sa vie. Je ne sçauois pen-
 „ ser à tout cela, sans une nouvelle émo-
 „ tion de cœur, & le sentiment en est
 „ toujors demeuré en mon ame. Ce
 „ mot, *Verbe éternel*, m'est une nourri-
 „ ture qui me remplit sans cesse, & un
 „ parfum, dont mon ame est continuel-
 „ lement embaumée.

5. Cependant *la tendance* ayant cessé
 „ par la jouissance; ce sont des carres-
 „ les, ce sont des amours qui consu-
 „ ment l'épouse, qui la font expirer en-
 „ tre les bras de l'époux... Je m'arrête à
 „ penser si je pourrois trouver quelque
 „ comparaison qui puisse servir à faire
 „ connoître ma pensée sur les embrasse-
 „ mens du Verbe & de l'ame; mais je
 „ n'en trouve point. L'ame paroît sen-
 „ tir que le Verbe est Dieu, consub-
 „ stantiel & égal à son Pere, immense,
 „ éternel, infini: que toutes choses ont
 „ été faites, & subsistent par lui. Toute-
 „ fois elle lui parle avec une familiarité
 „ inconcevable; & se regardant com-
 „ me son épouse, elle lui dit: Vous êtes

à moi, & je suis à vous. Allons, mon
époux, allons vaquer aux affaires que
vous m'avez commises. Ainsi en tout
elle recherche sa gloire, selon les con-
noissances qu'il lui en donne; & n'a
plus d'autre passion, que de le faire
regner comme maître absolu sur tous
les cœurs, quoi qu'il lui en doive
coûter.

Tandis que ces choses se passaient
dans l'intérieur de la jeune veuve; à
l'extérieur, elle ne paroissoit occupée
que des soins domestiques, dont on ne
pouvoit comprendre comment elle n'é-
toit pas accablée. En faisant les affaires
de sa sœur, elle songeoit à assurer le sa-
lut du grand nombre de serviteurs, &
de gens de travail qui avoient rapport à
elle. Elle ne trouvoit rien d'impossible,
rien au-dessous d'elle, lorsqu'il s'agissoit
de les retirer des occasions d'offenser
Dieu, ou de les porter à quelque action
sainte: & elle étoit si bien entrée dans
leur esprit, qu'avec une simplicité char-
mante, ils lui rendoient compte de tou-
tes leurs actions, s'entr'accusant même
charitablement de leurs fautes. Quel-
quefois profitant de leurs bonnes dispo-

sitions, elle les assembloit pour leur faire des instructions sur leurs devoirs. Elle les reprenoit avec bonté & avec zèle, quand ils s'en étoient écartez tant soit peu; & ces bonnes gens lui étoient soumis comme des enfans à leur mere; jusques-là, qu'elle les faisoit lever quand ils s'étoient couchez sans avoir prié Dieu. Elle étoit leur refuge dans tous leurs besoins, & leur mediatrice auprès de son frere quand ils avoient encouru sa disgrâce. Souvent ils tomboient malades par troupe; & elle se faisoit tout à la fois leur garde, leur medecin, & leur servante. Au milieu de tout cela, elle dit qu'elle étoit contrainte de ceder aux touches interieures de celui qui possédoit son cœur; qu'elle se prosternoit à terre, pour le caresser en s'humiliant, & lui protestoit qu'il l'obligeoit infiniment de lui donner les moyens de lui rendre quelque petit service par ces actions basses, dans lesquelles elle trouvoit un trésor; qu'il continuoit & redoubloit ses caresses, & que pour lors elle étoit contrainte de s'enfermer, de peur d'être apperçue. Car son ame bruloit d'un feu qui lui ôtoit la liberté de respirer,

& l'obligeoit à lui parler tout haut pour exhaler ce feu. *O mon amour! s'écrioit-elle, je n'en puis plus: ou laissez-moi un peu respirer, ou ôtez-moi la vie, car vos amours me font souffrir ce qu'une ame enfermée dans la prison d'un corps ne peut supporter.*

Quelquefois elle se sentoit remplie d'un amour vehement, qui ne lui laissoit pas le pouvoir de faire aucun acte exterieur pour se soulager. Cela duroit deux ou trois jours; pendant lesquels il lui sembloit que son cœur dût éclater: & elle en ressentoit dans le corps une douleur si grande, que si ces accès eussent duré davantage, elle assure qu'elle en seroit morte. La dissipation des affaires ne pouvoit même la distraire, & ne laissoit pourtant pas de la soulager un peu à l'exterieur. Enfin son cœur, comme une fournaise embrasée à laquelle on donne du jour, se dilatoit avec des paroles si ardentes, qu'il sembloit, dit-elle, que ce fussent autant de flammes lancées par une vengeance d'amour vers celui qui l'avoit tant fait souffrir. Semblable à ces animaux mystérieux, dont parle Ezechiel, qui alloient & revenoient sans

cesse sur leurs pas selon que l'esprit les determinoit : elle disoit à son divin époux tout ce que l'amour lui inspiroit ; mais le plus souvent , elle se plaignoit à lui de ce qu'il ne la faisoit pas mourir d'amour.

» Je ne faisois , dit-elle , autre chose ni
» nuit ni jour ; & il m'étoit comme im-
» possible d'arrêter cette impetuosité ,
» n'ayant , pour ainsi dire , aucun pouvoir
» sur moy. Cela , continuë-t-elle , se peut
» vraiment appeller un martyre , mais
» il est très-aimable , parce qu'il vient
» du bien-aimé. Le corps cependant
» souffroit , parce que je me voyois en
» un vuide de tout , & que la nature ne
» recevoit point de soulagement de l'in-
» terieur ; au contraire elle en recevoit
» de la peine , jusque-là , qu'il sembloit
» que la poitrine dût s'ouvrir. On ne le
» croiroit pas , mais il s'en faut bien que
» je dise tout ce qui en est. J'ai été plus
» long-tems en cet état qu'en aucun au-
» tre , & je m'en étonnois à cause des
» occupations que j'avois , & qui ne pa-
» roissoient guere compatibles avec une
» telle disposition. D'un autre côté ,
» mon directeur craignant que ces vio-
» lents assauts du divin amour ne m'af-

foiblissent trop, jugea à propos de morder mes penitences, & j'obéis.

Dans ces transports, elle parloit quelquefois à Dieu avec une privauté, dont ceux qui n'ont pas assez de connoissance des voyes sublimes par où l'Esprit Saint fait marcher certaines ames choisies, seroient un peu surpris. Ceux qui ont fait quelque progrès dans l'étude de la Theologie mystique, en jugeront autrement. D'ailleurs la sainte veuve n'épar- gnoit rien pour se tenir dans le respect qui est dû à la majesté divine, mais elle n'étoit pas la maîtresse de ces impressions. Toutes les grandeurs de Dieu, dit-elle, dont j'avois continuellement la vüe, excitoient un si grand amour dans mon ame; qu'elle oublioit la majesté sans l'oublier pourtant; mais c'est que je ne la voyois plus qu'amour. Attirée par ce regard; j'étois comme captive, ou plutôt comme une folle qui dit sans raison tout ce qu'elle dit. Il n'y a point de paroles plus charmantes, que celles que fournissoit à mon cœur la véhémence de l'amour. Hors de l'oraison actuelle, ce n'étoit que transports, & qu'éclans. Allant à l'oraison, je tref-

„ faillois en moi-même, & disois : Allons
„ dans la solitude, mon cher amour ;
„ afin que je vous embrasse à mon aise,
„ & que respirant mon ame en vous, elle
„ ne soit plus que vous-même par union
„ d'amour. Enfin, dès que j'étois à l'o-
„ raison, je me sentoais faisie par l'amour,
„ & il me tenoit collée à lui, en sorte que
„ je n'étois plus à moi. Ces divins em-
„ brassemens étoient interrompus par le
„ sommeil, qui étoit une espece de mar-
„ tyre à mon ame, & qui me faisoit écrier,
„ Ah ! mon bien-aimé, quand serai-je
„ delivrée de cette misere ? Souvent cou-
„ chée sur mon cilice, & reveillée par
„ l'amour, je chantois en l'honneur de
„ mon bien-aimé, un Cantique que son
„ esprit me faisoit produire. Puis mon
„ corps étant brisé de fatigues, j'étois
„ contrainte de dire : Mon divin amour,
„ je vous prie de me laisser prendre un
„ peu de repos afin que je puisse mieux
„ vous servir, puisque vous voulez que
„ je vive. La même chose arrivoit lors-
„ qu'au fort de mes occupations ce bien-
„ aimé m'occupoit trop ; car je le priois
„ de me laisser agir ; lui promettant de me
„ laisser après cela consumer dans ses

chastes & divins embrassemens. Je pre-
nois quelquefois un livre; mais les efforts
que je me faisois, pour m'appliquer à
ce que je lisois, n'aboutissoient qu'à
me causer de violents maux de tête :
& il en étoit à peu près de même des
prieres vocales que j'étois obligée de
partager, pour ne les pas manquer ;
sinon lorsque j'étois à la campagne à
l'écart, où je chantois ; car alors le
chant me soulageoit. De tems en tems
aussi je jettois, pour me distraire, les
yeux sur les campagnes ; mais mon épi-
thalamé continuoit toujours, & j'étois
occupée de toute autre chose, que de
ce que je regardois. Aussi ce que j'en
faisois n'étoit que pour amuser la par-
tie inferieure, afin qu'elle ne pût nuire
à l'esprit.

J'ai déjà dit que son union avec Dieu,
quoique très-intime, ne lui ôtoit point
la liberté de vaquer à ses affaires : mais
il n'en étoit pas de même des conversa-
tions où elle se trouvoit engagée, il ne
lui étoit pas possible d'en suivre aucu-
ne. Ceux avec qui elle étoit plus sou-
vent, s'en apercevoient ; & son beau-
frere prenoit quelquefois plaisir à lui

faire des questions sur ce qu'on avoit dit. Alors le rouge lui monta t au visage, & de peur de lui faire de la peine, on changeoit de discours. Cette abstraction alla si loin, qu'elle ne reconnoissoit pas même les personnes avec qui elle avoit souvent traité d'affaires; & qu'elle fût obligée de faire de grands efforts, pour qu'on ne s'apperçût pas de ce qui se passoit entre elle & le sacré Verbe incarné, dont elle continuë à parler d'une maniere toujours nouvelle & toujours inspirée.

» C'étoit, dit-elle, un continuel re-
 » nouvellement d'alliance entre mon
 » ame & son bien-aimé. Si sortant de
 » l'union, il m'en eût fallu parler; cela
 » m'eût fait voler, pour m'élaner en-
 » core en lui. Je m'y suis trouvée sur-
 » prise en parlant à mon confesseur; car
 » je me sentois ravir la parole, & il me
 » falloit asseoir promptement, & *pâtir*
 » en mon ame un plaisir indicible. L'u-
 » nion se fortifie de plus en plus; & il
 » faut que ce Dieu d'amour soit le posses-
 » seur de tout. On ne peut plus lire ni
 » écrire, ni reciter aucune priere. Ce
 » sont des retours redoublez, où l'ame

se consoime. Elle languit, elle meurt
sans cesse; & néanmoins cette lan-
gueur est sa force, & cette mort est sa
vie. L'Esprit la mene où il veut; sans
qu'elle lui resiste; & lors que, je ne sçai
par quelle inclination secrete, ou par
inadvertance, quelque objet veut ar-
rêter sa volonté; l'époux la ravit à soi,
& par sa divine motion lui donne une
activité amoureuse, qui lui fait chanter
ses amours. Ce sont des mouvemens
divins que la langue humaine ne sçau-
roit exprimer, une privauté, des har-
diesses, des retours d'amours inexpli-
cables. Lorsque j'étois obligée d'aller
à la campagne, mon esprit étoit bien
à l'aise de se voir libre du grand tra-
vail; & alors le divin Epoux me faisoit
experimenter dans le silence un nou-
veau mariage, me tenant plusieurs
jours de suite, sans me permettre un
souffrir, ni aucun retour. Je portois l'es-
prit de ce que dit saint Paul, que la pa-
role de Dieu est efficace, qu'elle separe l'a-
me d'avec l'esprit; & qu'elle est plus pe-
netrante qu'une épée à deux tranchans.
(Hebr. 4. 12.) En cette souffrance,
j'étois une plénitude plus dure à

» supporter que toutes les douleurs d'un
 » ne mort cruelle. Je prenois ma course
 » pour me distraire ; où plutôt le corps,
 » sans la participation de l'esprit, cher-
 » choit de la distraction. J'allois comme
 » une insensée dans les allées des bois
 » & des vignes. Puis l'esprit revenant à
 » soi, abbattoit le corps qui se laissoit
 » tomber où il se trouvoit. Alors il n'y
 » avoit rien autre chose à faire que de
 » souffrir la domination de la sacrée Per-
 » sonne du Verbe. L'ame en souffrant
 » aime d'un amour fixe, qui lui est in-
 » fus : elle voit néanmoins qu'elle aura
 » son retour par la privauté dont el-
 » le a été ennoblie : mais elle veut la
 » souffrance ; parce qu'elle ne peut vou-
 » loir que ce que le bien-aimé veut &
 » fait en elle par son amoureuse loi.

C'est apparemment sur de pareilles ex-
 periences que quelques mystiques ont
 soutenu que la volonté pouvoit aimer
 sans le secours de l'entendement. Quoi-
 qu'il en soit, la servante de Dieu dit
 encore qu'il y avoit des tems où l'enten-
 dement & la volonté gardoient égale-
 ment le silence, & qu'alors le seul fond
 de l'ame chantoit son Cantique d'amour

te qu'il ne faut pas prendre dans l'exacte rigueur des termes, puisque l'ame ne peut agir que par les puissances. Mais alors le Cantique sembloit tellement imprimé dans la substance de l'ame; que sans parler, ses respirs formoient l'harmonieuse melodie qui ravissoit son ame dans la pensée de ces paroles, *mon Dieu! mon Dieu!* dont la signification avoit pour elle une étendue infinie. Souvent à demi endormie, elle les entendoit au fond de son ame; & quelque fois même elle en étoit éveillée.

Son fils l'ayant prié, lorsqu'elle étoit en Canada, de dissiper certains doutes qu'il avoit sur quelques expressions de ses écrits, qui lui paroissoient dures. Elle répondit que tout cela ne se faisoit point par methode, mais par l'abondance de l'esprit de grace; en quoi l'ame éprouve ce que dit saint Paul, que le *Saint-Esprit prie pour nous avec des gemissemens inexplicables.* (Rom. v. 26.) Qui pourroit, ajouta-t-elle, nombrer « les jeux sacrez, & les saintes inventions « du divin amour? il n'y a que l'Esprit « divin, qui meut ainsi ses enfans; qui « puisse écrire. On feroit un gros vo-

» l'une de chacun de ces états, lorsqu'on
» en experimente l'acte formel ; & cela
» delasseroit la nature qui souffre.

Quelquefois dans ces violens accès, il
lui prenoit un nouveau desir de mourir,
qui la consumoit de sorte, qu'elle des-
séchoit à vuë d'œil. Elle s'en plaignoit
à celui qui étoit l'auteur de sa peine.

» O amour ! lui disoit-elle, quand vous
» embrasserai-je ? N'avez-vous point pi-
» tié de moi dans le tourment que je
» souffre ? hélas ! hélas ! mon amour,
» ma beauté, ma vie ! au lieu de me
» guerir, vous vous plaisez à mes maux.
» Votre amour le peut-il souffrir ? ve-
» nez-donc, que je vous embrasse, &
» que je mette entre vos bras sacrez !

Dans un autre transport, elle s'écrioit,
» Amour ! suradorable amour ! le suprê-
» me ami de mon cœur, que fais-je ici
» bas sur la terre parmi les souilleures
» du monde ? Ne sçavez-vous pas, ô
» mon bien-aimé ! qu'aux ames qui vous
» aiment, c'est une chose insupportable
» que d'être séparées de vous, & de
» vous voir offenser par de si misérables
» sujets ? Un jour, souffrant les assauts
de l'amour, & tout ensemble la vuë de

les fautes, ces deux peines qui la pres-
soient également, la firent s'écrier, O
pureté! ô netteté! de quelle importan-
ce est la moindre faute! Retranchez-
donc en moi ce qui s'oppose au pur
amour. Mon doux amour! mes deli-
ces adorables! ne sçavez-vous pas que
mon desir est veritable? ouy, vous le
sçavez, car mon mon cœur est nud
en vôtre presence. Que je sois donc
toute vôtre, comme vous êtes tout
mien: possédez-moi, & que je vous
possede par un mélange d'amour. Au-
tel sacré, que ce sacrifice se fasse sur
vous! Brasier adorable, faites brûler
celle, qui ne veut vivre que dans vos
flâmes! Mais, ô secret impenetrable!
je vis & je meurs tout ensemble. Je
vis, parce qu'on ne peut être uni à
vous, sans vivre de vôtre vie; & je
meurs, parce que cette union est une
mort, qui fait fuir tout ce qui n'est pas
vous. Ainsi vivante & mourante, je
ne suis pas à moi, mais à vous.

Il n'est pas étonnant que cette ame,
ainsi livrée aux saintes saillies & aux
plus extrêmes ardeurs de l'amour, tirât
la force de la communion; mais que des

austeritez, dont le recit fait fremir, furent pour son corps, déjà abbatu par ces operations divines, une source de force, sans quoi elle auroit succombé: c'est un de ces mystères de la vie mystique, que ne comprennent pas même ceux qui en font l'experience.

Le martyre d'amour qui faisoit alors la disposition habituelle de la vertueuse veuve, consiste particulièrement à ne pouvoir aimer Dieu autant qu'on le voudroit aimer, & autant qu'on le connoît aimable. Car plus on aime & plus l'on veut aimer: l'amour par ses accroissemens continuels devient insatiable; & cette *insatiabilité*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, échauffe & dilate tellement le cœur, qu'elle cause quelquefois la mort.

Le desir ardent qu'elle avoit de voir Dieu aimé, la portoit quelquefois à de saintes folies. Ayant rencontré dans la rue un Religieux de sa connoissance, elle l'aborda, & d'un air d'enthousiasme, « mon Pere, lui dit-elle, aimez-vous Dieu? car si vous ne l'aimez pas, » je ne puis vous parler. Une autre fois, étant en oraison, elle entendit au fond

de son ame ces paroles du Cantique, *Vulnerasti cor meum, Soror mea sponsa i vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum*; (Cant. 4. 9.) & aussitôt elle répondit : Si je vous ai blessé, ce n'est qu'en vous renvoyant les traits que vous lanciez sur mon cœur. Ce qui fuit dans son Journal, mérite encore d'être rapporté; il renferme de grands secrets de cet amour qui faisoit tout à la fois sa joye & son tourment.

D'autres fois, disoit-elle, je sentoie que mon esprit vouloit suivre l'Esprit du divin Sauveur, qui sembloit aussi le vouloir attirer à lui. Le corps souffroit & ressentoit vivement cette division : mais la douceur de l'union de la sacrée personne du Verbe avec l'Esprit répandoit dans la partie inferieure une serenité, qui la tiroit de la langue, & me faisoit concevoir par experience ce que dit l'épouse au Cantique : *Mon ame est toute fondue d'amour, lorsque mon bien-aimé a parlé.* (Cant. 5. 6.) Puis je retournois dans un autre état d'union, qui causoit l'activité amoureuse, & les douces privautés avec le divin Epoux. La nature n'y

» participoit point par sentiment , mais
» elle y étoit soutenuë par une voye fort
« secrette. Il n'est pas possible de dire
» combien il y a de ressorts dans ces voyes
» de l'Esprit , sur tout quand on conti-
» nuë dans un amour actuel où l'Esprit
» de Dieu se plaît à découvrir à l'ame
» son épouse , ses richesses & ses magni-
» ficences divines.

C'est ainsi que le Verbe incarné fai-
soit souffrir à son épouse tout ce que
l'agonie a de plus douloureux. Sou-
vent pour exhaler son feu , elle étoit
obligée d'aller à l'écart se plaindre tout
haut à celui qui la faisoit souffrir. D'au-
tres fois la violence de ces assauts , l'o-
bligeoit à se jeter par terre. Quand elle
étoit devant le monde & qu'elle n'étoit
pas en liberté de sortir , il lui falloit s'ap-
puyer , ou tenir ses mains attachées à sa
ceinture ; encore avoit-elle bien de la
peine à empêcher qu'on ne s'aperçût
de quelque chose. De tems en tems elle
perdoit tout sentiment ; ce qui se faisoit
avec beaucoup de douceur. Souvent
elle sentoit dans le cœur comme si on le
lui eût percé à grands coups redoublez.
Enfin elle est convenuë depuis , qu'en-

core qu'elle soupirât après la solitude, jamais elle n'eût pu résister à la violence de l'amour, si elle n'eût été occupée autant qu'elle l'étoit dans ses affaires extérieures.

Un jour elle tomba malade. Les médecins appelles la trouverent fort souffrante, mais ne comprirent rien ni dans son mal, ni dans la maniere dont elle le declaroit. Entre autres choses elle disoit qu'elle sentoit au cœur une douleur comme si elle y eût été blessée avec un fer émoussé. On ne laissa pas de lui faire bien des remèdes, qui tous furent parfaitement inutiles. A la fin les medecins la quitterent, en disant que celui-là seul pouvoit guerir la playe de son cœur qui la lui avoit faite.

Ce fut ainsi que Madame Martin vécut jusqu'à l'âge de vingt-huit à vingt-neuf ans, regardant tous ces transports, ces langueurs & ce martyre habituel, comme les épreuves du noviciat de la vie intérieure qu'elle esperoit de mener, & qu'elle mena en effet jusqu'à sa mort, dans une plus grande paix. Voici comme elle s'exprime sur ce changement. Enfin, dit-elle, N. S. m'ôta ces grands

» transports ; & ces accès violens qui
» m'avoient tant fait souffrir ; & depuis
» ce tems-là mon ame est demeurée dans
» son centre , qui est Dieu. Ce centre
» est en elle-même , & elle y est au-des-
» sus de tout sentiment. C'est une cho-
» se si simple & si delicate que je ne la
» puis exprimer. On peut parler de tout,
» on peut lire , écrire , travailler , &
» faire tout ce que l'on veut , sans se dis-
» traire de cette occupation , & sans
» cesser d'être uni à Dieu. Au bout de
» quelque tems , je craignis de tomber
» dans l'illusion ; & je m'adressai à
» Dieu , pour le conjurer qu'il ne le per-
» mît pas. Il me répondit interieure-
» ment : Demeure - là ; je veux que tu
» fasses ici ce que les Bien-heureux font
» dans le ciel. Je compris par ces paro-
» les que cet état est d'une grande pure-
» té , & que qui sçait s'appliquer à Dieu,
» benir sa bonté , & demeurer collé à
» lui par union d'amour dans le fond de
» son ame , où tout est calme , & déga-
» gé des sens ; jouit , autant qu'il le peut
» ici bas , des biens & de la felicité des
» Saints. Les orages des tentations n'ar-
» rivent point là , & rien ne peut tirer

l'ame de cet heureux séjour, que son " infidélité. "

Quoique la parole de Dieu l'eût ras- surée sur son état, elle ne laissa pas d'en parler à son confesseur & à un autre lere Eeuillant, nommé Dom Eustache de Saint Paul, fort habile homme dans la science des Saints. L'un & l'autre approuva sa voye, & l'exhorta à la fideli- té envers un Dieu, qui se monroit si li- beral à son égard. Ce qu'elle dit, que les tentations ne vont point jusqu'au sé- jour de l'ame dans la disposition qu'elle vient de décrire, elle l'explique ailleurs en ajoutant que dans cet état, les ten- tations n'entrent point jusqu'au fond de l'ame, qui est le cabinet de Dieu, & où l'épouse jouit de l'époux dans la paix. Tandis que les sens sont dans le trou- ble.

Cependant son fils, dont l'éducation seule l'avoit jusques-là retenuë dans le siècle, étant en âge de se passer de ses soins, elle songea tout de bon à suivre la voix du Seigneur qui l'appelloit à la Religion. A mesure que le divin Sau- veur la remplissoit de son esprit, le mon- de lui devenoit insupportable; & bien-

tôt la necessité où elle se trouvoit d'y demeurer encore, quoiqu'elle Dieu lui don-
 nat des assurances que cela ne dureroit
 pas long-tems; fût pour elle un vrai
 » martyr. Est-il possible, lui dit-elle un
 jour, dans un transport, où cette pei-
 » ne l'avoit jettée; est-il possible, mon
 » chaste amour, que vous ne soyiez point
 » touché de mes plaintes & de mes ge-
 » missemens? vous me faites voir & gou-
 » ter les biens qui sont cachez dans vos
 » trésors évangéliques; vous char-
 » mez mon ame par leur beauté; vous
 » me consumez dans ma langueur: quel
 » plaisir prenez-vous de me faire ainsi
 » souffrir? Ah! il faut pourtant que vous
 » m'éloigniez de ce monde, puisque son
 » esprit est si contraire au vôtre. Ac-
 » cordez-moi donc cette grace, ou ôtez-
 » moi la vie.

Jusques-là elle n'avoit point encore
 fait choix d'aucune Religion. La lectu-
 re des œuvres de sainte Theresse la fai-
 soit pancher du côté des Carmelites:
 mais le Général des Feuillans étant venu
 sur ces entrefaites à Tours, lui offrit
 une place aux Feuillantines, & lui ajou-
 ta que si elle vouloit prendre ce parti;

l'Ordre se chargeroit de l'éducation de son fils. Cette proposition n'étoit pas, ce semble, à rejeter, d'autant plus qu'elle levoit en un moment tous les obstacles qui retenoient la servante de Dieu dans le siècle. D'ailleurs les Feuillantines faisant profession d'une grande solitude; & leur règle étant très-austère, il y avoit dequoi la dedommager de ce qui l'attiroit aux Carmelites. Mais Dieu avoit d'autres desseins, & cette ame fidèle ne pouvoit se déterminer qu'à ce qu'elle connoissoit être de sa volonté. Elle ne fit donc point de réponse positive au Général des Feuillans, & continua de consulter Dieu. Sur ces entre-faites les Ursulines s'établirent à Tours. Madame Martin avoit entendu parler de ces Religieuses; & avant même qu'elle sçût rien de leur Institut, elle s'étoit sentie fortement attirée à se ranger parmi elles. La connoissance qu'elle eut de leurs fonctions, fortifia cet attrait, & elle n'espera point de trouver ailleurs dequoi contenter le desir extrême qu'elle avoit de travailler au salut du prochain. Mais comme elle n'avoit point de bien, elle ne voyoit pas grande apparence

qu'elle pût être reçue dans une maison qui n'étoit pas encore bien fondée ; & elle croyoit que la prudence ne lui permettoit pas de refuser les offres du Général des Feuillans. Après que sa raison eut ainsi long-tems combattu contre ses desirs ; un jour ces mêmes desirs furent changez en une inspiration si forte, qu'il lui sembloit que tout ce qu'il y avoit au monde la menaçoit de ruine (ce sont ses termes) si elle ne se sauvoit promptement aux Ursulines. La première chose qu'elle fit alors , fut d'exposer à son confesseur tout ce qui se passoit dans son ame ; & ce Religieux, quelque envie qu'il eût de donner une Sainte à son Ordre, ne balança pas sur son exposé, à lui dire que , non-seulement Dieu la vouloit aux Ursulines , mais que pour ne se pas rendre coupable d'infidélité, il falloit qu'elle usât de diligence, & ne différât pas d'un moment l'exécution d'un ordre qui lui étoit intimé d'une manière si sensible.

Ce n'étoit pas seulement aux Feuillantines qu'on l'avoit voulu engager. Dans le tems de sa plus grande incertitude sur le choix d'une Religion, l'Evê-

que de Dol passant par Tours; & surpris de ce qu'on lui disoit de l'excellent esprit, & de l'éminente vertu de la jeune veuve, la voulut voir. Il fut charmé de l'entretien qu'il eut avec elle, & n'omit rien pour l'engager à le suivre dans son Diocèse, où il pretendoit commencer par elle, l'établissement d'un Monastère de la Visitation, qu'il vouloit y fonder. Elle le pria de lui donner le tems de consulter Dieu; & au bout de quelques jours, elle lui répondit qu'elle étoit bien mortifiée de ne pouvoir profiter de l'honneur qu'il lui faisoit; mais qu'elle croyoit que Dieu ne la vouloit pas chez les filles de Sainte Marie.

Cependant la difficulté qui l'avoit empêchée d'abord de songer aux Ursulines, subsistoit encore toute entiere; lorsqu'elle apprit que la Mere Françoisse de saint Bernard, qui étoit fort de ses amies; venoit d'être éluë Superieure de la nouvelle maison de Tours. Cette election lui fit concevoir quelque esperance; mais il y eut plus. La Superieure, que Dieu conduisoit par des voyes assez semblables à celles de Madame Martin; ne se vit pas plutôt chargée de sa Commu-

nauté ; qu'elle fut fortement inspirée d'y attirer son amie : & dès le jour même qu'elle fut éluë ; elle la fit appeller pour lui communiquer son dessein. La servante de Dieu reçut avec toute la reconnoissance possible la proposition que lui faisoit la Superieure : mais ce n'étoit pas la coutume de rien conclure , sans en avoir traité avec Dieu & avec son Pere spirituel. Ainsi elle pria la Mere de saint Bernard de trouver bon qu'elle prît du tems avant que de rien résoudre. Etant retournée chez elle , & voulant examiner devant le Seigneur l'offre qu'on venoit de lui faire , elle tomba tout à coup dans ses premieres irresolutions ; mais d'une maniere d'autant plus violente , que ce n'étoit plus qu'une pure tentation. L'artifice qu'employa particulièrement le Tentateur pour la porter à resister aux volontez de Dieu , fut de lui remettre devant les yeux , le peu de soia qu'elle avoit des interêts de son fils & des siens , & de lui faire croire qu'elle étoit dans l'obligation de rester dans le siècle , pour reparer les fautes qu'elle avoit faites en cette matiere. Cette attaque fut assez longue ; mais en-

fin Dieu vint au secours de sa fervante. Il lui fit connoître qu'elle n'avoit rien fait que par son ordre ; & il lui inspira une ferme confiance que sa divine providence auroit soin d'un fils , pour qui elle n'avoit voulu amasser d'autre trésor que ceux du ciel. Dès que les tenebres de son esprit furent dissipées , & qu'il n'y eût plus qu'à s'élever au-dessus des tendresses de la nature , en se separant de son fils , elle se resolut à faire le sacrifice ; & les Ursulines ayant consenti de la recevoir sans dot : le jour fut pris pour son entrée.

La vertueuse veuve croyoit toucher le port , lorsqu'un orage imprevû l'en écarta. Son fils disparut tout-à-coup ; ce qui la mit dans une grande inquietude , & donna à penser à bien du monde. On ne manqua pas de dire qu'il falloit qu'une femme fût bien imprudente & bien dénaturée , d'abandonner son fils à l'âge où il avoit le plus besoin de sa vigilance ; & cela , après qu'elle ne s'étoit nullement mise en peine de lui amasser de quoi vivre honnêtement , & le couvrir selon son état. L'esprit de tenebres se mit de la partie , & transformé ,

à son ordinaire, en Ange de lumière, lui livra les plus rudes affauts. La pauvre mere, dans cette situation, crut devoir aller chercher de la consolation auprès de la Supérieure des Ursulines. A peine étoit-elle au parloir, que son directeur y entra. Il ne sçavoit rien encore de ce qui faisoit le sujet de la douleur dont sa penitente étoit accablée; elle le lui apprit, & s'attendit bien que ce Religieux, qui avoit pour elle une tendresse vraiment paternelle, prendroit part à sa peine: mais elle se trouva bien loin de compte, lorsque le pere, prenant un ton extrêmement severe, lui dit, ou qu'elle n'avoit guere de foi, si elle ne croyoit pas que cet accident fût arrivé par un ordre secret de la providence; ou, si elle le croyoit, qu'elle n'étoit guere soumise aux ordres de Dieu. Qu'elle faisoit assez voir que ses vertus étoient superficielles, & qu'elle devoit bien craindre que ce ne fussent plutôt des ruses du demon de l'hypocrisie, que le fruit d'une véritable pieté.

Il y a beaucoup moins à craindre pour les grandes ames, d'une conduite austere de la part des directeurs, que de

cette lâche complaisance où tombent la plupart, faute de sçavoir de quelle importance il est de ne pas laisser entrevoir aux personnes qu'ils dirigent, l'idée qu'ils ont de leur vertu. Dom Raymond de saint Bernard étoit un grand maître dans cet art ; & il sçavoit d'autant mieux la route par laquelle il falloit mener les ames à la plus haute perfection ; qu'il y marchoit lui-même, & qu'il y avoit fait de grands progrès. Tandis qu'il parloit, sa penitente étoit à ses pieds, s'humiliant encore plus qu'on ne l'humilioit. Cependant son cœur, abîmé dans la tristesse, jetta un soupir : le directeur en prit occasion de lui faire de sanglans reproches sur sa sensibilité. Il ajouta à cela les choses les plus dures & les plus méprisantes ; après quoi il lui commanda de se lever, & de sortir, en lui disant que la maison de Dieu n'étoit pas faite pour des ames aussi imparfaites qu'elle étoit. L'humble veuve obéit, fit une profonde reverence, & se retira. Dès qu'elle fut sortie, le Pere & la Superieure demeurèrent quelque tems comme immobiles dans l'admiration d'une vertu si rare,

& la compassion succedant à l'admiration, ils ne purent se défendre de verser bien des larmes.

Mais quelque affligée que fût Madame Martin, le fond de son ame étoit dans sa paix ordinaire. Deux choses sur tout la fortifioient dans cette disgrâce. La premiere étoit la circonstance du tems auquel elle avoit perdu son fils, qui étoit celui auquel on lit dans l'Evangile, que le Fils de Dieu entra dans Jerusalem à l'insçu de ses parens, & qu'il fut trois jours perdu pour eux. La seconde étoit la prédiction que lui avoit fait quelque tems auparavant, un saint Religieux, qu'elle recevroit bientôt une grande faveur du ciel; mais que pour s'y disposer, il lui faudroit porter une grande croix. Elle ne douta point que cette croix ne fût la fuite de son fils, & que par cette épreuve Dieu ne la préparât à son entrée en Religion. Elle ne se trompa point. Comme elle avoit mis de tous côtez des gens en campagne; son fils ne pût aller bien loin, & fut trouvé sur le pont de Blois, d'où on le ramena à Tours, le troisiéme jour de son départ. On a sçû depuis que son

dessein étoit d'aller à Paris, chez le correspondant de son oncle; & que ce qui lui avoit fait prendre cette résolution, étoit un certain air sombre & froid avec lequel son oncle & sa tante, dont jusque-là il n'avoit reçu que des caresses, le regardoient, depuis qu'ils sçavoient la résolution de sa mere, que lui-même ne sçavoit pas encore.

Le retour de cet enfant ne fit point cesser les murmures que sa fuite avoit excitez. Cependant une voix interieure qui suivoit par tout la vertueuse mere, lui faisoit comprendre qu'il étoit tems de quitter le monde. Son confesseur la pressoit de son côté, & elle se resolut à obéir sans délai. Cette résolution ne fut pas plutôt prise, que tous ses doutes & ses scrupules s'évanouirent. Son union avec N. S. fut accompagnée d'une impression si forte, qu'elle en perdoit le repos de la nuit. Le fruit de cette operation, fut un abandon general d'elle-même & des intérêts de son fils; une grandeur d'ame qui l'éleva au-dessus des sentimens de la nature; une paix inébranlable & une admirable allegresse, qui la fit voler à l'exécution des or-

dres du ciel. Une ame si flexible aux moindres mouvemens de la grace, & si bien disposée à faire tout ce qu'elle connoitra être la volonté de Dieu, peut s'assurer qu'elle n'agit guère que par l'impression que lui donne l'Esprit Saint, & que c'est lui qui régle toutes ses démarches par son souffle divin. Madame Martin prit donc jour pour entrer au Noviciat des Ursulines; & ce jour venu, elle appella son fils, & lui parla en ces termes.

» Mon fils, je ne puis plus differer à
» vous faire part d'une chose que j'ai
» crû vous devoir tenir cachée jusqu'à
» present. Dès le moment que je perdis
» vôtre pere, avec qui je n'ai vécu que
» deux ans; Dieu m'inspira le dessein de
» quitter le monde, & d'embrasser la
» vie Religieuse. Il ne m'en demandoit
» pas alors l'execution, parce que je vous
» étois necessaire; mais aujourd'hui cer-
» te raison ne subsiste plus. Il faut donc,
» mon cher fils, que j'obéisse. Quel
» honneur pour moi, que Dieu m'ait
» ainsi choisie pour le servir dans sa
» maison! & quel avantage pour vous
» d'avoir une mere qui ne sera plus oc-

cupée qu'à offrir au Seigneur des vœux « pour votre salut ! vous jugez bien que « je n'ai pas besoin de votre consente- « ment, puisque le grand Maître a par- « lé : je veux cependant bien vous le de- « mander, & je m'assure que vous ne « me le refuserez pas. » A ces mots, elle regarda son fils sans rien dire, & d'un air sérieux mêlé de tendresse, qui le desconcerta ; aussi fut-il assez long-tems interdit, & dans son étonnement il ne pût faire que cette réponse d'enfant. Je ne vous verrai donc plus, ma chere « mere ? Il ne s'enfuit pas, reprit la courageuse mere ; vous me verrez, mon « cher fils, tant qu'il vous plaira. Puis- que cela est, repartit l'enfant encore « tout ému, je le veux bien. Alors la « servante de Dieu continua ainsi : J'au- « rois eu bien de la peine, mon cher fils, « à me separer de vous, si vous vous y « étiez opposé ; mais puisque vous y con- « sentez, je me retire, & vous laisse en- « tre les mains de Dieu. Vous n'avez « point de biens ; mais celui que j'ai choi- « si pour mon heritage, sera aussi le vô- « tre, & si vous avez sa crainte, vous « possederez le plus précieux trésor de la «

» terre. Vous n'aurez plus de mere ici
» bas ; mais dans le ciel vous en avez ,
» une , qui vous dedommagera bien de
» la perte que vous allez faire. Soyez-
» lui fidéie ; ayez en elle une entiere con-
» fiance , & elle ne vous manquera ja-
» mais au besoin. Je vous ai recomman-
» dé à ma sœur , qui m'a promis d'avoir
» soin de vous. Avez pour elle le même
» amour & le même respect que vous
» avez eu jusqu'ici pour moi. Elle finit,
en donnant à ce cher fils de très-salutai-
res avis ; elle l'embrassa & se disposa à
partir.

C'étoit un matin 23. de Janvier. Elle
étoit allée de bonne heure recevoir la
benediction de son Archevêque , qui la
voulut voir : un assez grand nombre de
ses amis & de ses parens lui firent corte-
ge , & son fils étoit à ses côtez. La plû-
part de ceux qui l'accompagnoient , &
presque tous ceux qui se trouverent sur
son passage , voyant cet enfant fondre
en pleurs , ne purent retenir leurs lar-
mes. Elle n'y fut pas insensible , & elle
a depuis avoué que son fils lui avoit alors
fait tant de compassion , qu'il sembloit
qu'on lui arrachât l'ame : mais rien ne

parut de cette sensibilité. A la porte du monastère, elle trouva son confesseur, & se jeta à ses pieds. Le Pere lui donna sa benediction. Elle se prosterna ensuite devant la Superieure, qui la reçut avec de grandes marques de joye. Elle ne s'attendoit, n'ayant point apporté de dot, qu'à être sœur convertie : mais elle avoit à faire à une fille bien éloignée de ces manieres interessées, qu'on ne voit que trop souvent parmi les personnes qui devoient être les plus degagées des biens de la terre. Elle fut reçue pour être Religieuse de Chœur, & commença dès le jour même, les exercices du Noviciat.



LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

A son entrée en Religion on lui fait quitter toutes ses penitences. La maniere dont elle se comporte avec les autres Novices, & à l'égard de ses Superieures. Son fils lui cause de grandes inquietudes. Dieu lui promet qu'il aura soin de son fils, & cette promesse commence d'abord à s'executer. Elle s'offre à souffrir pour lui tout ce qu'il plaira au Seigneur, & son offre est acceptée. Ses peines cessent, & elle jouit d'une grande paix. Elle est pour la troisième fois éclairée dans un ravissement sur le mystere de la sainte Trinité. Elle prend l'habit de Religion, & reçoit l'intelligence de la sainte écriture. Effets de cette faveur. Elle entre dans de grandes peines. Elle perd son directeur. & demeure sans soutien de la part des hommes. Un confesseur la fait beaucoup souffrir. Elle est delivrée pour quelque tems de ses peines, & fait ses vœux. Elle retombe dans ses peines. Elle est fort pressée interieurement de se mettre dans la conduite des PP. Jesuites. On lui ordonne de s'ouvrir au Pere de la Haye, qui lui fait mettre par écrit tout ce qui lui est arrivé jusques-là, & la console beaucoup. Le fruit qu'elle tire de ses peines. On la charge de l'instruction des Novices. Les commencemens de sa vocation pour le Canada dans un songe mystereux. Son exactitude à s'acquitter de son emploi & la grace qu'elle avoit reçue pour cela. Elle compose son Catechisme sous le titre d'Ecole Chrétienne. Quelques-unes des maximes qu'elle inspireroit à ses Novices, & les faveurs qu'elles produisoient. Nouveau ravissement où le Canada lui est montré. On forme en ce pays-là le dessein d'y établir des Ursulines. Madame de la Peltrie est fortement inspirée de con-

sacrer sa personne & son bien au service des Sauvages. Elle en reçoit l'ordre dans un ravissement. Elle s'y engage par vœu dans une maladie, & sur le champ elle est guérie. La Mere de l'Incarnation reçoit de nouvelles grâces de Dieu qui la disposent à la vie Apostolique. Sentiment de Monsieur de Bernieres sur ce qui se passe entre Dieu & elle dans un ravissement. Sa vocation au Canada est approuvée de quelques-uns, & combattue de plusieurs. Les obstacles qu'elle y rencontre. La manière dont on l'approuve, & sa conduite au milieu de tout cela.

Tout ce que la Religion a de plus pénible, étant beaucoup au-dessous de ce que pratiquoit déjà la nouvelle Novice depuis bien des années; on peut juger combien le joug du Seigneur lui parut doux, & quels charmes elle trouva dans la vie tranquille & retirée qu'elle commença de mener dans le cloître. La première épreuve à laquelle on mit son obéissance, fut de lui faire quitter toutes ses austeritez pour la reduire au train de la vie commune; & sa prompte soumission à cet ordre fit bien voir que c'étoit l'Esprit de Dieu qui l'avoit portée à exercer de si excessives austeritez sur elle-même. Elle ne ressentit pas même le moindre mouvement contraire à ce que l'on souhaita d'elle.

Une autre chose donna encore une

grande idée de sa sainteté ; ce fut la maniere simple dont elle se comporta avec les autres Novices. On s'attendoit qu'étant dans un âge mûr , & ayant des connoissances & une experience, qui devoient naturellement lui rendre assez insipide la conversation de ces jeunes filles ; ce seroit beaucoup gagner sur elle que de n'en rien témoigner à l'exterieur : mais on fut bien surpris de la voir s'accommoder avec un air fort aisé à toutes leurs manieres, entrer même, autant qu'il étoit possible, dans leurs petits amusemens ; & leur cacher si adroitement tous les dons de la nature & de la grace que le Seigneur avoit mis en elle, qu'on l'eut prise pour la plus ignorante de toutes, & la moins versée dans les affaires du monde & dans les voyes de Dieu. Il arriva de là, que toute cette jeunesse charmée de cette simplicité & de ces manieres franches qu'elle voyoit en elle, & saisie au même tems de je ne sçai quel sentiment interieur de veneration que leur inspiroit un certain air de sainteté que respiroient ses actions les plus communes ; conçurent pour elle cet amour tendre & respectueux, qu'on ne porte

qu'aux saints. Sa conduite à l'égard de la maîtresse des Novices n'étoit pas moins édifiante. Cette bonne Religieuse, qui ne pouvoit s'empêcher de la respecter, ne se laissoit point d'admirer jusqu'ou alloit sa soumission & son exactitude dans l'observance des moindres règles & des plus legeres pratiques. De cette sorte la Maîtresse & la Novice se causoient mutuellement bien de la confusion ; l'une par les marques de considération qu'elle se voyoit forcée de donner à son élève ; & celle-ci, par l'humble dependance, & le respect profond qu'elle témoignoit en toute rencontre à celle qu'elle regardoit comme l'Ange du Seigneur qui la devoit conduire dans la terre de promesse. Au reste, ce qui la fit si aisément descendre aux menuës observances de la Religion ; c'est qu'elle comprit que la volonté de Dieu ne s'y trouvoit pas moins que dans les plus grandes choses ; & qu'elle n'oublia jamais que c'est uniquement de la conformité de nôtre volonté à celle de Dieu que les plus grandes actions tirent leur prix. Avec ces principes tout lui devint précieux ; & on s'apperçut bien-tôt qu'on n'avoit rien à

craindre pour elle des dons qu'elle avoit reçus du ciel.

Cependant la joye que goûtoit la servante de Dieu dans sa chere solitude, ne fut pas long-tems bien pure. Il sus son fils avoit été facile à lui accorder le consentement, qu'elle avoit bien voulu lui demander; plus dans la suite fit-il d'efforts pour le retracter, & pour rendre cette retractation efficace. Ce changement ne vint pourtant pas de lui. Une des choses qui y contribuerent le plus, ce fut qu'il entendit de tous côtez blâmer la conduite de sa mere; mais ce qui le mit en feu, c'est que ses compagnons d'étude commencerent à lui faire une cruelle guerre, sur ce qu'il avoit souffert que sa mere l'eut abandonné sans biens, pour s'aller enfermer dans un cloître. Quelques-uns même lui firent remarquer qu'étant sans ressource, il ne pouvoit manquer de tomber dans le mépris, & il ne s'apperçut que trop qu'il en étoit déjà quelque chose. Cela joint aux tristes reflexions qu'il avoit déjà faites, lui firent prendre sans peine les impressions qu'on voulut lui donner; & un jour que ses compagnons le trouverent

plus ému qu'à l'ordinaire, ils l'aborderent en fort grand nombre; & prenant sur le champ leur résolution: Allons, « qui dirent-ils, tous ensemble, allons « faire tant de bruit à la porte des Reli- « gieuses, que nous les obligions à te ren- « dre ta mere. « Il les crut, & les suivit; & en un moment, ils mirent en alarme tout le quartier.

La grace ne détruit point la nature: & la servante de Dieu avouë dans ses memoires, que cette épreuve lui fut extrêmement sensible. Entendant les cris étranges de cette jeunesse mutinée, elle distingua bien-tôt la voix de son fils qui d'un ton capable de toucher les cœurs les plus durs, crioit de toute sa force qu'on lui rendît sa mere. C'étoit chaque fois autant de coups de poignard qui lui déchiroient le sein, & ce qui redoubla sa peine, ce fut la crainte qu'elle eut que la Communauté, lassée de tant d'importunités, & effrayée de tous ces tumultes; ne la renvoyât. J'en traîtois, dit-elle, humblement & « amoureusement avec Nôtre-Seigneur, « pour l'amour duquel j'avois abandon- « né mon fils; & par ce moyen mon ame «

» demeuroid en paix. Nos Meres pleu-
 » roient de compassion, entendant les cris
 » & les pleurs de cet enfant. Il venoit à
 » l'Eglise lorsqu'on disoit la Messe, &
 » passant la tête par la fenestre de la grille
 » de la communion : Hé ! disoit-il, les
 » larmes aux yeux, & d'une voix entre-
 » coupée de sanglots, rendez - moi ma
 » mere. Il alloit au parloir, & pressoit
 » la Touriere de dire qu'on me rendit,
 » ou qu'on le fit entrer avec moy. On
 » m'envoyoit le voir : je le consolais, je
 » l'apaisois par quelque petit present, que
 » me fournissoient les Religieuses ; & je
 » remarquois qu'en s'en allant, il mar-
 » choit à reculons pour me voir par les
 » fenêtres du dortoir, & qu'il n'en dé-
 » tournoit point les yeux, qu'il n'eût
 » perdu de vüe le Monastere.

Cette bourrasque dura long-tems, &
 c'étoit presque tous les jours à recom-
 mencer. D'ailleurs on parloit plus mal
 que jamais du dessein de la vertueuse
 mere, & elle n'ignoroit rien de tout ce
 qu'on en disoit. Car il se trouve tou-
 jours de ces esprits mal faits, officieux à
 causer du chagrin, & qui prenant les
 choses par le plus mauvais endroit, veu-

lent encore qu'on leur ait obligation des mauvais quarts d'heure que leurs rapports indiscrets ont fait passer. Marie de l'Incarnation (c'est le nom que Madame Martin prit en entrant en Religion, & que nous lui donnerons désormais) soutint tous ces assauts avec une fermeté qui étournoit les uns, choquoient les autres, & ravissoit en admiration tous ceux qui se connoissoient en vertu, & en grandeur d'ame. J'avois, dit-elle, « devant les yeux tout ce qui pouvoit arriver, & j'en portois amoureusement « la croix pour l'amour de mon cher Je- « sus, lequel un jour, comme je mon- « trois les degrez de l'appartement des « Novices, m'assura par paroles inte- « rieures, & avec un grand amour, qu'il « auroit soin de mon fils. »

L'effet suivit d'assez près la promesse. Le Pere Recteur des Jesuites de Rennes vint à Tours vers ce même tems; l'Archevêque de cette Ville & Dom Raymond de saint Bernard, l'engagèrent à se charger de faire étudier l'enfant dans son College. Il étoit remis de procurer une semblable éducation : ce qui causa un grand chagrin qu'il avoit conçu de la perte

de sa mere, l'avoit tellement dérangé de ses exercices de pieté & de ses études, qu'on eut tout sujet de craindre qu'il ne se débauchât tout-à-fait. Ce devoit être une chose bien sensible à une mere qui n'avoit jamais souhaité à son fils que l'innocence & la pieté, & qui pour lui procurer ces deux précieux trésors, avoit differé de douze ans son entrée en Religion. Aussi l'ennemi de son salut s'en étoit-il servi pour lui persuader de retourner dans le siècle. Mon
 » entendement, dit-elle, fut tellement
 » obscurci, que je commençai à regarder comme des imaginations toutes
 » les certitudes que j'avois cru avoir
 » touchant ma vocation. Pour tout cela
 » néanmoins je ne sortois pas de la familiarité avec Notre Seigneur. Un jour
 » il m'inspira la pensée de lui demander
 » de souffrir encore davantage pour moi
 » fils : & aussi-tôt je lui dis avec beaucoup
 » d'ardeur : O mon amour ! faites
 » moi souffrir toutes les croix qu'il vous
 » plaira pourvu que cet enfant ne vous
 » offense point ; car j'aurois mille
 » fois le voir mourir que de le voir
 » tombé dans un seul péché. Ouy,

consens d'être martyrisée en toutes manières, pourvu que vous en preniez le soin. A peine avois-je dit cela que je me sentis exaucée. Nous verrons dans la suite le besoin qu'avoit le jeune enfant de ce saint pacte que fit la mere avec la divine Majesté, & les effets qu'eurent les souffrances de la mere à l'égard du fils.

Cependant à peine la servante de Dieu respiroit-elle après cette seconde attaque, qu'il lui en fallut soutenir une troisième qui eut encore quelque chose de bien rude. Quoique depuis son mariage elle n'eût presque point vécu avec son pere, si ce n'est la premiere année de son veuvage; cependant ce bon homme fut si touché de la voir entrer en Religion, que quand elle alla lui dire adieu, l'assura qu'il en mourroit. Effectivement il mourut au bout de six mois. On prit encore occasion de cet accident pour eclamer contre sa retraite; mais Dieu ne permet point qu'on soit éprouvé au-dessus de ses forces, la soutint dans toutes ces occasions d'une maniere si sensible, que jamais elle ne goûta plus de douleurs, & ne jouit d'une plus grande

Enfin tous les orages cesserent, & le monde tout corrompu qu'il est, commença de rendre justice à son courage, & avoua qu'il falloit qu'une sageffe toute celeste fut l'ame & la regle de sa conduite. On en jugea ainsi par la maniere tout-à-fait admirable dont elle se comportoit parmi tant de sujets de s'affliger & de se troubler. " Mais si l'on avoit vu, " dit-elle, ce que Dieu operoit dans mon " ame, assurément on m'eut aidé à chan- " ter ses misericordes. L'état d'union où " j'étois pour lors, ajoute-t-elle, tenoit " l'ame même en silence; & j'étois com- " me une personne à qui sortant du com- " bat, on donneroit un lit de fleurs odor- " ferantes pour se reposer. Mon ame en " ce tems étoit adhérente aux douce " impressions de l'esprit du sacré Verbe " incarné qui la disposoit à de grandes " choses dont il ne lui découvroit pas en- " core le secret. Mais elle n'en desiroit " pas sçavoir davantage; car elle " vouloit qu'aimer. Cette curiosité qu' " Marie de l'Incarnation dit ici qu'elle " avoit soin d'éviter dans les voyes spiri- " tuelles; elle l'a toujours regardée comme " une des choses des plus capables de fa-

faire de faux pas dans le chemin de la perfection. Cette demangeaison de sçavoir, a cependant, ajoute-t-elle, quelque chose d'assez specieux, puisqu'il s'agit de connoître des choses saintes & divines ; mais elle renverse & trouble les puissances ; en sorte qu'à peine peut-on distinguer l'esprit de grâce d'avec l'esprit de nature, ce qui fait tomber l'ame en de lourdes fautes, & la tient continuellement errante dans la voye de l'esprit. Si j'étois capable, continuë-t-elle, de donner conseil aux ames que Dieu appelle à la contemplation ; je seroit de rendre aux directeurs de leur conscience un compte fidèle de tout ce qui s'y passe ; car la candeur mouffe la pointe de la curiosité, & rend l'ame simple & capable des grâces de Dieu. La fervente Novice pourroit bien mieux que beaucoup d'autres, donner des leçons de simplicité & de diffusion aux personnes qui aspirent à s'unir de plus en plus avec Dieu ; elle a vu Dieu se communicuoit sans reserve & sans mesure que ces vertus croissoient en elle. c'est ce qui paroît par ce qui lui arriva au tems dont je parle. Je croi que

l'on verra avec plaisir le recit qu'elle en
fait elle-même. » Le jour de la Fête de
» l'Ange Gardien, étant dans ma cellu-
» le, il me vint une pensée que les cellu-
» les sont comme des cieux, ainsi que dit
» saint Bernard, & que les Anges y ha-
» bitent Sur cela je me sentis fortement
» élevée en esprit par le maître des An-
» ges, qui m'unissoit à lui, mais avec
» une très-grande souffrance. Cela se
» faisoit sans que j'eusse aucune vûe par-
» ticuliere; seulement j'étois comme une
» matiere que l'on prepare à quelque
» chose de fort rare. L'exterieur même
» s'en ressentoit, & j'y souffrois de la dou-
» leur. Je fus trois ou quatre heures dans
» cet état violent jusqu'à ce qu'il fallut
» aller au chœur pour l'oraison. Dès que
» je fus devant le saint Sacrement, cette
» grande violence cessa, & avec une
» douceur que je ne puis dire, je me
» sentis toute changée dans l'interieur.
» Il me fallut asseoir, parce que mes sens
» se retirerent peu à peu. En un mo-
» ment mon entendement fut illustré de
» la vûe de la très-sainte Trinité, avec
» l'impression de ces paroles du surado-
» rable Verbe incarné; *Si quelqu'un*

me aime, mon Pere l'aimera : nous vien-
drons à lui, & nous ferons nôtre demeu-
re en lui. (Joan. 24.) Cette impres-
sion portoit l'effet de la promesse faite
dans ces paroles ; & les operations des
trois divines Personnes en moi, furent
plus éminentes qu'elles n'avoient enco-
re été. Elles me les donnoient à connoi-
tre & à experimenter par une penetra-
tion d'elles en moi & la très-sainte Tri-
nité en son unité s'emparoit de mon
amé, comme d'une chose qui lui étoit
propre, & qu'elle avoit renduë capa-
ble de sa divine impression. Il me fut
déclaré que la premiere fois que j'a-
vois reçu une semblable faveur, c'é-
toit pour instruire mon amé dit plus
auguste & du plus incomprehensible
de nos mystères : la seconde, afin que
le Verbe me prit pour son épouse ; mais
qu'à cette troisième fois, le Pere, le
Fils & le Saint-Esprit, se donnoient &
communiquoient à moi, pour posse-
der entierement mon amé. Alors l'es-
prit s'en ensuivit ; & comme les trois di-
vines Personnes me possedoient, je les
possedois aussi dans la participation des
lumières du ciel. Le Pere Eternel étoit

» mon pere ; le suradorable Verbe mon
» époux ; & le Saint-Esprit , celui qui par
» son operation dispofoit mon ame , &
» lui faifoit recevoir ses impressions di-
» vines. J'avois la vuë très-vive de mon
» néant ; & je ne parlois que de cela
» dans les momens où je pouvois m'é-
» crier. Je me voyois perduë dans le tout ;
» & dans cette perte , je jouiffois d'un
» plaisir indicible. Je croi que cette
» jouiffance à quelque chose de sembla-
» ble à celle des bienheureux. La Ma-
» jesté divine , dans laquelle j'étois abî-
» mée , agiffoit , demeurant dans mon
» ame pour la caresser , & sembloit lui
» rendre tout permis. Aussi les actes
» qu'elle faifoit , n'étoient pas d'elle-
» même ; mais elle sentoit qu'ils étoient
» produits par celui dans lequel elle
» étoit. Ah ! qui pourroit dire avec que
» honneur Dieu traite l'ame lorsqu'il
» l'éleve à ses divins embrassemens ! je croi
» qu'elle rentreroit dans le néant , sans
» la douceur dont il a la bonté de tem-
» perer son operation. Ce raviffement
» dura une demi-heure , au bout de la-
» quelle je me trouvai appuyée sur ma
» chaire. J'eus assez la liberté pour dire

Complies, malgré les reites des écou-
lemens divins dont mon âme avoit été
inondée, & dont elle étoit encore toute
liquéfiée; semblable à un vaisseau,
qui demeure humecté, après même
qu'on en a tiré la liqueur dont il étoit
rempli. Je m'apperçus au sortir de l'E-
glise, que j'étois comme une personne
yvre, & qui ne peut comprendre les
choses qui se présentent à ses sens; &
je demurai long-tems renfermée en
moi-même, sans pouvoir être attenti-
ve à rien.

Tout ceci se passoit avant que la ser-
vante de Dieu fut revêtuë du saint ha-
bit de la Religion. On lui donna enfin
le voile, & pendant la ceremonie, il
parut en elle quelque chose de celeste,
dont toute l'assemblée fut extrêmement
surprise. Ce fut environ dans le même
tems qu'elle reçut dans un degré fort
éminent, l'intelligence de l'Ecriture; en
sorte que sans le secours, ni des versions
françoises, qu'on ne connoissoit guere
encore parmi les catholiques en France,
ni des explications des interprètes; elle
pouvoit lire, sans être arrêtée, tous les
livres saints. A la faveur de la lumiere

qui répandit dans son ame une clarté si divine, bien des secrets cachez dans l'un & l'autre Testament, lui furent découverts. J'y voi, dit-elle, toutes sorte de viandes pour la nourriture des ames, & les différentes manieres de s'en repaître; les uns tournant tout en corruption, & les autres en recevant une vie de grace & d'amour. J'y découvre aussi une grande quantité de fautes qui se commettent, même par des personnes fort spirituelles; les pertes qu'elles font, pour ne pas suivre les conseils qui nous y sont donnez; & les grands biens qui y reçoivent les ames fideles, je dis vraiment fideles; car Dieu veut une exacte pureté en toute chose, à proportion des graces qu'il départ. De tems en tems je me lance en lui pour lui parler de tout cela; puis je recois de son infinie liberalité, de nouvelles connoissances. Enfin tout se termine à l'amour. L'esprit se sent libre, & fortement uni à Dieu par un nouvel embrassement qui se fait à la faveur de toutes ces decouvertes, lesquelles bien qu'elles ne soient pas aussi presentes & aussi distinctes hors de

l'oraïson, qu'elles le font à l'oraïson : «
ne laissent pas de revenir à propos, dans «
les occasions, selon le besoin où je me «
trouve. «

Dans un autre endroit, elle dit que
lorsqu'elle étoit au chœur, l'intelligen-
ce d'un passage de l'Écriture, qui lui
étoit donnée pendant l'Office, lui enle-
voit l'esprit avec tant de violence, que
si le chant ne l'eût soulagée ; elle eut
été contrainte d'éclatter. Mes sens, dit-
elle encore, étoient tellement tou-
chez, que j'avois de puissans mouve-
mens de battre des mains, & de provo-
quer tout le monde à chanter les louan-
ges d'un Dieu si grand & si digne que
tout se consume pour son amour &
pour son service. Je me sentois portée,
comme l'épouse des Cantiques, à me
réjouir, & à sauter d'aise, dans le sou-
venir des mammelles de l'Époux, (Cant. «
3.) que souvent je suçois par l'es-
prit de ses divines paroles. Je voyois «
dans les Pseaumes, ses justices, ses ju-
gemens, ses grandeurs, ses amours, «
son équité, ses beautés, ses magnifi-
cences, ses liberalitez ; enfin, qu'il «
voit au sens de l'Eglise son épouse, «

» des mains d'or faites au tour, pleines
 » d'hyacinthes, (Cant. 5. 14.) & pro-
 » pres pour faire découler leur plenu-
 » de sur les ames ses amantes. Je con-
 » noissois que la bonté de ce divin époux
 » avoit mis mon ame dans un pâturage
 » gras & fertile, ou elle s'entretenoit
 » dans un admirable embonpoint, & ou
 » elle avoit des biens à regorger.

Quelque attention qu'eût la fœur de
 l'Incarnation à ne rien laisser apperce-
 voir des graces extraordinaires qu'elle
 recevoit du ciel, elle ne pût cacher cel-
 le-ci. Dès qu'on l'eût remarqué, pres-
 que tous les entretiens que la règle per-
 met, ne roulerent plus que sur l'Ecrite-
 ture sainte, & cette divine parole que
 ces Religieuses écoutoient dans un esprit
 de simplicité pour s'édifier, & non par
 vanité pour paroître scavantes, produi-
 sit de merveilleux effets dans tous les
 cœurs. Un jour une Novice ayant prié
 la servante de Dieu de lui dire le sens de
 ces paroles, par où commence le sacré
 Cantique, *qu'il me baise d'un baiser de sa
 bouche* : la maîtresse des Novices qui se
 trouva presente, lui fit apporter une
 chaire, & lui ordonna de dire tout ce

qui lui viendroit à l'esprit sur ce passage. Elle obéit, & dès le premier mot, n'étant plus à elle, elle parla long-tems, selon que l'amoureuse activité la possédoit, & mit aussi toutes les assistantes hors d'elles-mêmes. A la fin elle perdit la parole, & fut quelque tems dans une espèce d'extase: la même chose lui arrivoit assez souvent au chœur, & elle dit elle-même que jour & nuit, quoiqu'elle fût, elle étoit dans un continuel transport. Le 18^e. Pseaume sur tout avoit pour moi des attrait qui me ravissoient le cœur, & emportoient mon esprit. « Ouy, ouy, m'écriois-je, mon amour, vos témoignages sont véritables; ils se justifient d'eux-mêmes. Ils rendent fâges ceux qui ont moins de lumière. Envoyez-moi par tout le monde, afin de les enseigner à ceux qui les méprisent. « A ce trait, il en succédoit un autre: « c'étoit une suite qui ne finissoit point: « & une fois, dans le transport que me causoit la psalmodie, comme on eut entonné le Pseaume *Laudate Dominum de caelis*, je dis du François, pour du Latin, louant la sacrée personne du Verbe, par laquelle toutes choses ont

» été faites. En marchant, je ne me fen-
 » tois point toucher la terre. Tout cela
 » au reste n'étoit point une impression
 » qui s'épanchât dans les sens : tout ce
 » que je voyois dans la Religion me pa-
 » roissoit grand. Je ne trouvois que de
 » la douceur dans l'obéissance. Je me
 » sentoie une ouverture de cœur parfait-
 » te pour mes Supérieures ; & j'étois ve-
 » ritablement mortifiée, lorsqu'elles n'a-
 » gissoient pas sur moy avec la même au-
 » torité que sur les autres Novices. Une
 » des choses qui me contentoient le plus,
 » c'est que les Novices ne se mêlent de
 » rien. O que c'est un grand repos à une
 » ame Religieuse !

Enfin ce torrent de graces sensibles
 & de delices spirituelles, commença de
 s'arrêter ; & Dieu voulut faire compren-
 dre à sa servante qu'il étoit tems de com-
 muniqner à ses vertus cette force & ce
 courage, qui s'acquiert dans l'infirmité,
 comme il le dit lui-même à saint Paul.
 Marie de l'Incarnation s'étoit toujours
 bien attenduë qu'elle ne seroit pas
 exempte des rigueurs & des épreuves,
 par lesquelles tous les Saints ont passé,
 & auxquelles ceux qui ont été les plus

chers de Dieu, ont toujours eu la meilleure part : & elle s'y disposa par une soumission parfaite à tout ce qu'il plairoit à son époux ordonner d'elle. Elle concevoit bien que si à l'égard des pecheurs qu'il veut gagner, sa bonté lui fait temperer les rigueurs d'une penitence necessaire, par tous les adoucissements que peut permettre sa justice irritée : il est de sa sagesse de mêler parmi les benedictions de sa douceur, & les tendres caresses dont il prévient les ames fideles, une salutaire amertume, qui les purge de leurs plus petites souillures, & donnent une grande solidité à leur vertu. Il n'y avoit donc à peine deux mois qu'elle avoit quitté le monde, lorsqu'elle ressentit les premieres approches de l'ennemi; mais cela se dissipa bientôt, & ce ne fut que quelques jours après avoir été revêtuë de l'habit de Religion qu'elle se trouva tout de bon aux prises avec toutes les puissances de l'enfer auxquelles Dieu sembloit l'avoir abandonnée. Je ne rapporterai pas ici tout ce qu'elle a écrit de ses combats. Ceux qui ont quelque experience dans la vie spirituelle, savent ce qui se passe dans une ame

qui est reduite en cet état, les autres n'ont pas besoin, & peu même sont capables de ce recit.

Il funit de dire que la sainte Noyce, attaquée par les plus violentes tentations de blasphème, d'impureté, de desespoir, d'orgueil, & d'infidélité; en apparence sans aucun secours du ciel, qui sembloit être de fer pour elle; sans aucune consolation de la part de son confesseur, pour qui elle ne se sentoît plus de confiance, & dont les paroles ne la touchoient plus; livrée aux agitations d'une imagination troublée, & féconde en expediens pour la tourmenter; persuadée que tout le passé n'étoit qu'illusion; & que trompée la première, mais par sa faute, elle avoit ensuite trompé son directeur: sans goût pour les choses du ciel; ne pouvant plus souffrir l'oraison ni aucun exercice de piété; s'imaginant à tous momens consentir aux plus extravagantes, & aux plus impies suggestions de l'ennemi: en un mot, n'ayant plus que tenebres dans l'esprit, qu'erreur dans l'imagination, que revolte dans la volonté, que frayeurs dans les sens: vivoit, presque sans milieu, transporté

des plus tendres embrassemens de l'époux, dans une espece d'enfer. Dieu ne fait passer par cet état, que les plus grandes ames, & c'est une des plus infaillibles marques pour les distinguer. Une main invisible les soutient au bord de tant de précipices. Certains rayons du Soleil de justice percent de tems en tems les nuages épais qui les enveloppent; les éclairent, & les raniment; mais cela ne dure pas, & il n'en reste aucune trace. On y pratique dans le degré le plus sublime toutes les vertus, & tout la soumission aux ordres de Dieu, & le desir de souffrir pour lui. On y amasse des trésors inépuisables de vertus, & rien ne contribuë davantage à élever à une éminente sainteté. Mais il n'est pas possible d'exprimer ce qu'il coûte. Marie de l'Incarnation ne fut point épargnée par son celeste époux, & l'amour réfugié au fond de son ame, se faisoit en même tems par un mélange, une alternative incroyable à ceux qui ne l'ont point éprouvé; sa force, son courage, sa paix, son esperance, & son sang sensible martyre. Pour comble de affliction elle perdit son directeur qui

fut appellé à Feuillans pour y être Supérieur. Quoique dans cette sorte d'épreuves il semble qu'on ne tire aucun secours de son pere spirituel ; pour qu'on même d'ordinaire on se sent une grande haine, & qu'on évite autant qu'il est possible ; on le trouve néanmoins fort à dire quand on le perd. Aussi n'y a-t-il point de situation où l'on ait plus besoin d'un guide ; mais il seroit presque au danger d'en avoir qui ne fussent pas également fermes, éclairés, prudents, compatissans, attentifs à distinguer ce qui vient de Dieu, ou de l'operation du démon, & ce qui ne doit être attribué qu'à l'humeur & au temperament ; qu'on d'en manquer tout-à-fait. Effectivement sans cela les ames ne profitent point, & quelquefois perissent par cela même qui dans les desseins de la providence devoit les établir dans une éminente sainteté.

Dom Raymond de saint Bernard avoit toutes les qualitez que je viens de dire, & celui qui lui succeda n'en avoit aucune. D'ailleurs le nouveau directeur ne connoissoit point sa penitente, & selon toutes les apparences, il ne sca-

pas douter dans une matiere où les plus clairvoyans ne marchent qu'à tâtons, & ne jugeoit pas à propos de consulter. Ainsi on ne peut juger combien la servante de Dieu eut à souffrir sous une telle conduite ; mais sa vertu étoit au-dessus de ces fâcheux contre-tems, & son experience dans les choses de Dieu, ou plutôt la direction interieure de l'Esprit Saint, suppléoit à ce qui manquoit à son confesseur. Tout son recours étoit à Dieu ; & comme elle sçavoit que cet état étoit dangereux, si elle n'en profitoit pour devenir parfaitement humble, presque toute son occupation interieure étoit de s'anéantir devant la majesté de Dieu. Elle ne laissoit pas néanmoins de se relever par une grande confiance. Quelquefois Dieu lui laissoit entrevoir qu'elle n'avoit rien perdu de ses bonnes graces ; le plus souvent elle le trouvoit insensible à tout ce qu'elle pouvoit faire pour le toucher : mais de quelque maniere qu'il en ufât, elle confessoit qu'il agissoit par amour, & elle acquiesçoit à tout par un retour amoureux, qui l'affermissoit de plus en plus dans une resignation parfaite aux volontez de son époux.

Son confesseur ne lui parla de ses premières dispositions, que comme de très-dangereuses illusions, pendant lesquelles on l'avoit mal conduite. Il ne croyoit apparemment qu'une partie de ce qu'il disoit, mais il hazardoit beaucoup; & dans une épreuve où la tentation de desespoir est presque continuelle; s'il n'eût eu à faire à une femme forte, il en seroit peut-être arrivé quelque accident funeste. Avec cela il abandonnoit trop sa penitente à elle-même, jusques-là qu'il fut une fois plusieurs mois sans la voir. Pour surcroit d'affliction, on apprit de Rennes que le jeune Martin, après y avoir été pendant quelque tems l'exemple du College, commençoit à se déranger, & qu'il y avoit à craindre qu'il ne se perdît entièrement. Il n'en falloit pas tant pour jetter cette mere desolée dans un abîme de douleurs. Elle n'y succomba pour tant pas. Elle pensa d'abord que le démon faisoit jouer ce nouveau ressort pour mettre obstacle à sa profession dont le tems approchoit. Aussi-tôt elle se soumit à tout ce que le ciel en ordonnoit. Il sembloit que Dieu n'attendoit que ce sacrifice de son humble servante

pour mettre fin à l'inquietude que lui
causoit la conduite de cet enfant. Il la
consola interieurement, & l'assura qu'il
auroit soin de son fils. Peu de tems après
l'enfant revint à Tours, une de ses tan-
tes le prit chez elle, & il commença à
mener une vie plus réglée. Sa sainte
mere délivrée de ce souci, fut enfin
avertie de se preparer à faire ses vœux.
L'accablement de peines où elle étoit tou-
jours, ne lui permit pas de goûter d'a-
bord la joye que devoit lui causer une si
heureuse nouvelle : mais le sacré Verbe
ne voulut pas qu'une épouse si fidèle &
si chaste, éprouvât des rigueurs, dans
le tems même qu'elle s'unissoit à lui par
des liens indissolubles. La veille de sa
profession elle sentit en un moment tou-
tes ses peines cesser, & se trouva dans
une disposition interieure, qu'elle seule
peut nous bien faire connoître.

Il sembloit, dit-elle, que toutes les
« impressions de mes souffrances fussent
« changées en des sentimens d'un amour
« plus tendre que j'eusse encore res-
« senti. Je disois, ô mon cher amour !
« quoique jusqu'à present j'aye été vo-
« lée épouse par les vœux que je vous

21 faisois ; je vais l'être encore d'une tou-
22 te autre maniere. Toutes les puissan-
23 ces de mon ame étoient tellement plongées dans un ocean d'amour , qu'elle
24 n'en sortoit point , non plus qu'une
25 personne qui seroit abîmée dans le fond
26 de la mer. Je suppliois ce divin époux
27 que cela ne parut point au-dehors , &
28 qu'il me laissât libre pour l'action que
29 j'allois faire. Il me l'accorda : toute-
30 fois pendant la ceremonie j'eus beau-
31 coup de peine à conserver toute l'atten-
32 tion necessaire pour ne rien omettre ,
33 & ce ne fut pas sans de grandes diffi-
34 cultez que je vins à bout de lire & de
35 proferer la formule de mes vœux.
36 Après l'action j'experimentai en mon
37 ame des choses , dont j'ai encore la
38 memoire bien recente , mais dont je
39 ne puis rien exprimer. Dès que je fus
40 retirée dans ma chambre , les assauts
41 du divin Amour furent si pressans ,
42 qu'il fallut me prosterner , ne sçachant
43 en quelle posture tenir mon corps.
44 J'étois si transportée , qu'en marchant
45 par la maison , il me sembloit que tout
46 fût mort pour moi. Je ne pouvois en-
47 tendre ni comprendre que mon époux

Toutes mes puissances étoient retirées au fond de l'ame, ou elles étoient avec Dieu comme dans leur centre, de sorte que l'exterieur demuroit aussi sans sentiment. Plusieurs jours après je restois encore dans le corps, la douleur que m'avoit causée cet attrait.

Le lendemain de ma profession étant prosternée devant mon oratoire, je sentis mon cœur s'élargir dans un entretien avec mon divin Epoux, sur la grande miséricorde qu'il m'avoit faite. Ce fut alors qu'il me donna à entendre avec une très-grande clarté qu'il vouloit que désormais je volasse continuellement à lui, à l'imitation de ces esprits suprêmes qui sont les plus proches de lui, qui le connoissent, qui l'aiment, & qui sont comme l'habitation de sa divine Majesté. Ces paroles m'animerent de nouveau; & je voyois le chemin de l'amour si aplani & généralement toutes choses si faciles, que je m'offrois & m'abandonnois sans cesse au bien aimé, pour faire & souffrir tout ce qui lui seroit le plus agréable. Je passai ainsi huit jours; après quoi me voilà réplongée dans l'abîme

» de mes croix. Il ne me sembloit pas
» qu'il dût jamais y avoir de consolation
» pour moi. J'offrois tout cela à Nôtre-
» Seigneur, & je lui sacrifiois de grand
» cœur l'inclination que je sentoits à
» chercher du secours hors de lui. Je
» croyois que toutes les creatures m'a-
» voient en horreur, & je pensois que c'é-
» toit avec justice. Plus je me voyois
» basse, plus je sentois un instinct inte-
» rieur, qui me disoit : Cherche encore
» à t'avilir davantage. Que les peines
» qu'on ressent en cet état sont grandes!
» c'est une division des deux parties, qui
» fait connoître combien leurs préten-
» sions sont opposées. L'esprit plus éclairé
» & plus délicat que jamais, ne veut
» aucun mélange de la partie inferieure,
» qui se voyant ainsi privée de tous les
» biens dont l'esprit jouit, cherche ail-
» leurs du soulagement : mais elle n'en
» trouve pas, & souffre une peine qui
» tient de l'agonie. Quand je découvrois
» mes souffrances à ma Superieure, elles
» diminuoient un peu : mais je fus inte-
» rieurement portée à me priver de ce
» petit soulagement, le seul que je re-
» çusse.

On n'est jamais plus près de recevoir la consolation du ciel, que quand on renonce à celle de la terre : mais parmi les personnes, même spirituelles, peu savent faire un sage discernement entre le secours qui vient de l'homme, & que la nature recherche, & celui qui vient de Dieu, & que l'esprit de grace fait desirer & poursuivre. On ne sauroit prendre plus de précautions qu'en prit la nouvelle Professe, pour ne pas faire de fausses demarches dans une occasion si delicate, où pour peu qu'on s'écarte, on s'égaré à l'infini. Dès le moment qu'elle eut perdu Dom Raymond, elle se sentit fortement inspirée d'avoir recours aux Peres de la Compagnie de Jesus, qui n'étoient point encore établis à Tours : cependant comme elle esperoit que Dom Raymond de saint Bernard reviendrait; elle se persuada qu'en attendant son retour, elle ne devoit point quitter le confesseur qu'elle avoit alors : mais enfin, en recevant absolument aucun secours, ses premiers mouvemens revenoient sans cesse, & ce combat la fit assez long-tems souffrir. Elle ne se seroit eue - être même jamais déterminée à

parler à aucun Jesuite, si sa Superieure ne l'y eût obligée.

Il y avoit alors à Tours un de ces Peres nommé le Pere George de la Haye, qui y avoit prêché l'Avent, & qui y devoit prêcher le Carême. Il venoit de tems en tems faire des exhortations aux Ursulines, & il avoit rempli toutes ces filles d'une très-grande estime pour sa vertu & pour sa capacité. La Mere de l'incarnation avoit été touchée plus que personne de ses discours, & la seule crainte de tomber dans l'inconstance & la legereté, si ordinaire & si pernicieuse aux personnes devotes, l'empêchoit de lui ouvrir son cœur. Sa Superieure, qui sçavoit la maniere dont son confesseur se comportoit avec elle, & qui étoit convaincuë qu'elle ne feroit jamais d'elle-même aucune démarche pour s'adresser à un autre, lui ordonna de découvrir son cœur au Pere de la Haye, qu'elle pria de venir la voir, & lui recommanda de ne rien cacher à un homme qui meritoit toute sa confiance. Le Pere de la Haye n'eut pas été un quart d'heure avec la servante de Dieu, qu'il reconnut les grands trésors de graces

dont Dieu l'avoit remplie. Elle de son côté fut entièrement surprise, qu'en deux paroles il eût remis le calme dans son cœur, & l'eût delivrée de quantité de mauvaises craintes, qui lui faisoient un tort considerable, & persuadée par cette experience, que c'étoit là le guide qu'elle devoit désormais suivre, elle s'abandonna sans reserve & sans qu'elle pût s'en défendre, à sa conduite. Le Pere cependant ne se contenta pas de la declaration verbale qu'elle lui avoit faite de ses tentations, de ses peines intérieures & des faveurs celestes dont Dieu l'avoit prévenue, il voulut en avoir un écrit suivi & exact. Elle connut en même tems que Dieu approuvoit ce commandement, & elle se sentit une ferme confiance qu'il l'aideroit dans l'exécution. Elle assure qu'elle étoit charmée qu'il lui fût permis de dire tous ses pechez, & de faire voir le mauvais usage qu'elle avoit fait des graces dont elle avoit été favorisée; & qu'en un moment toute sa vie lui fut remise devant les yeux; de sorte que son écrit ne lui couvrit rien à faire.

Le Pere de la Haye n'eut pas plutôt

lû ce memoire, & pris tout le tems de s'instruire, & de consulter le Seigneur sur une affaire qui lui paroïsoit delicate; qu'il dit à la Mere de l'Incarnation, qu'il reconnoïsoit l'esprit de Dieu dans tout ce qui s'étoit passé en elle, & qu'elle seroit bien coupable, si jamais elle aimoit quelque autre chose qu'un bienfaiteur si magnifique. A ces paroles toutes ses peines se dissipèrent, & son époux redoublant ses caresses, lui fit sentir que ce changement étoit le fruit de son obéissance. Elle passa ainsi tout le tems pascal jusqu'à l'Ascension; puis tout d'un coup elle se trouva replongée dans ses plus grandes peines. Mais il paroît que cela ne dura pas, & n'eut aucune suite. Voici de quelle maniere elle dit que tout cela prit fin. » Un soir comme je me » promenois par obéissance dans une allée du jardin, fortement unie à Dieu, » à qui je faisois de nouvelles protestations de vigilance sur moi-même; j'eus » un instinct très-puissant de m'arrêter, » de demander pardon du plus profond » de mon cœur au celeste époux, & de » lui promettre une éternelle fidélité. » A peine eu-je obéi, qu'à l'instant tou-

tes mes tentations & toutes mes croix «
s'évanouïrent. Il me sembla que je «
n'avois jamais souffert, & je demeurai «
remplie d'une paix très profonde. »

Elle raporte ensuite les grands avan-
tages qu'elle tira de ses peines, la neces-
sité qu'il y avoit pour elle de passer par
ces épreuves pour parvenir à la parfaite
pureté de cœur & à la perfection de
l'humilité chrétienne; le desir que cet
état de souffrances interieures lui laissa
dans le cœur de souffrir encore davan-
tage. Elle ajoute qu'elle préféreroit ces
croix & ces tentations aux douceurs &
aux consolations spirituelles, à cause
des biens inestimables qu'en retirent
ceux qui les prennent de la main de
Dieu, & qui en font un usage conforme
aux adorables desseins de sa providence.

J'y ai connu, dit-elle, le grand amour «
que Dieu me portoit, & ce qui étoit «
en moi de contraire à cet amour. J'y ai «
appris à mourir à mes sentimens, & à «
me défaire, quoi qu'il m'en doive cou- «
ter, de tout ce qui peut me retarder «
dans ma course. Quand je réfléchis «
sur mes sentimens mortifiés, & privez «
de leurs desirs; mon esprit se satisfait : «

» je prie Nôtre-Seigneur de n'en avoir
» point pitié ; mais de me rendre digne
» de n'avoir ni desirs , ni sentimens , que
» pour lui : car dans mon ame je vois
» clairement & j'experimente combien
» cela est necessaire , & combien l'es-
» prit tend toujours à cette grande pu-
» reté. Or il est impossible d'avoir ces
» connoissances par d'autres voyes , que
» par celle de la croix. Dans l'abondan-
» ce des plaisirs sensibles on porte joyeu-
» sement tout ce qui arrive , & quelque
» fois l'imperfection se cache dans cette
» joye & n'est pas connue : mais lorsque
» tout est retiré au fond de l'ame , & que
» la partie inferieure est privée de tout
» secours ; on connoît tout ce qui a en-
» core vie & sentiment ; on est bien de-
» sabusé de l'opinion qu'on avoit de sa
» vertu ; & on voit avec évidence qu'on
» n'a pas encore commencé à se mortifi-
» fier parfaitement. C'est ce qui fait met-
» tre tout d'abord la main à l'œuvre , &
» on n'attend point à étouffer les senti-
» mens de cette partie imparfaite ; qu'ils
» commencent à se vouloir soulever.

Cependant la Superieure la voyant
tout-à-fait rendue à elle-même , songea

à tirer d'un si excellent sujet tous les secours dont Dieu l'avoit rendu capable. Elle la fit d'abord sous-maîtresse des Novices ; puis elle la chargea absolument des instructions qu'on a accoutumé de faire à ces jeune filles ; & ce fut alors que Dieu commença à lui faire sentir les premiers mouvemens de sa vocation pour le Canada. Voici comme elle en parle. Une nuit après avoir entrete-
nu très-familierement mon divin Epoux, je m'endormis ; & pendant mon sommeil, il me sembla que j'étois seule avec une Dame, que j'avois recontrée par je ne sçai quel hazard. Je la pris par la main, & je l'emmenai avec moi, marchant à grands pas & avec bien de la fatigue ; parce que nous avions bien des obstacles à surmonter pour arriver où nous aspirions. D'ailleurs j'ignorois la route qu'il falloit suivre. Je ne laissois pas d'avancer toujours, tirant avec moi cette bonne Dame. Enfin nous arrivâmes à une belle place, à l'entrée de laquelle il y avoit un homme vêtu de blanc, tel qu'on dépeint ordinairement les Apôtres. Il étoit le gardien de ce lieu-là : & par

» un signe de main, il nous fit connoître
» le chemin qu'il falloit prendre pour y
» entrer. Ce lieu étoit ravissant ; le pavé
» étoit comme de marbre blanc ou d'al-
» bâtre par carreaux, & les liaisons d'un
» beau rouge. Il y regnoit un grand si-
» lence, qui inspiroit je ne sçai quel
» charme. J'avançai, & de loin j'ap-
» perçus à main gauche une petite Egli-
» se de marbre blanc, d'une très-belle
» architecture antique ; & sur cette
» Eglise la sainte Vierge étoit assise, te-
» nant le petit Jesus entre ses bras. Au
» bas de ce lieu, qui étoit très-éminent,
» il y avoit un grand & vaste pays plein
» de montagnes & de vallées, & tout
» couvert de brouillards épais, excepté
» une petite maison qui servoit d'Eglise
» à tout le pays. La Mere de Dieu re-
» gardoit ces vastes contrées, qui cau-
» soient autant de pitié que d'effroi, &
» où l'on ne pouvoit descendre que par
» un chemin rude & étroit. D'abord la
» sacrée Vierge me parut aussi inflexi-
» ble que le marbre sur lequel elle étoit
» assise. Je ne laissai pas de m'avancer
» vers elle. Dès que je fus proche, je
» lâchai la main de ma compagne ; &
par

par un tressaillement d'amour, je courus vers cette divine Mere, étendant les bras, enforte qu'ils pouvoient atteindre aux deux bouts de la petite Eglise. J'attendois qu'elle me fit quelque grace; mais comme elle regardoit ce pauvre pays, je ne la pouvois voir que par derriere. Peu de tems après, je la vis tout à coup devenir flexible, & jetter les yeux sur son divin Fils, auquel elle faisoit entendre quelque chose d'important: & il me sembloit qu'elle lui parloit de ce pays & de moi. Cependant les bras toujours étendus je soupairois après elle. Alors avec une grace ravissante, elle se tourna vers moi en souriant amoureusement & elle me baïsa sans me dire mot. Puis elle retourna vers son Fils, & continua de lui parler, ayant toujours, ainsi qu'il me paroïsoit, quelque dessein sur moi. Elle se tourna une seconde fois & me baïsa derechef. Elle parla encore à son très-adorable Fils & me baïsa pour la troisième fois. Mon ame remplie d'une onction toute celeste, je me la beauté de cette divine Mere me fut ravissante; mais ma compagne

» ne la vit point, parce qu'elle s'étoit ar-
 » rêtée pour descendre dans ce grand
 » pays dont j'ai parlé. Je me reveillai la-
 » dessus, portant en mon cœur une paix
 » & une douceur qui ne peut venir que
 » du ciel. Cela me dura plusieurs jours,
 » & m'unir très-intimement avec la Me-
 » re & le Fils.

Dans quelques autres écrits, où la servante de Dieu parle de ce songe mystérieux, on trouve quelques circonstances dont elle ne parle point ici, & qui ne doivent point être oubliées; il y en a même qui seroient juger qu'elle en avoit eu un second assez peu différent du premier. Elle dit qu'elle & sa compagne marchèrent dans l'impetuosité de l'esprit vers la mer, du côté où l'on faisoit les embarquemens; que cette grande place où on la fit entrer, étoit environnée de grands édifices, qui paroissent des monastères: que de ce lieu, qui étoit fort élevé, il y avoit un petit degré pour descendre dans un pays immense & ténébreux: qu'on n'y pouvoit passer sans un peril éminent; parce qu'il étoit fort étroit & embarrassé de précipices dont la vûë seule faisoit frayeur: qu'elle

franchirent néanmoins ce pas, & qu'elles allerent jusqu'à un lieu nommé la Tannerie : que tandis que la sainte Vierge s'entretenoit d'elle avec son Fils, son cœur s'enflâmoit de plus en plus, & son ame ressentoit je ne sçai quoi de divin : que jusques-là, & dès sa plus tendre enfance, elle avoit eu un grand zèle du salut des ames : mais qu'après les caresses de la sainte Vierge, & l'onction que ses sacrez baisers laisserent dans son ame ; son esprit fut en un moment tout hors de lui, & commença de voler par tout le monde, pour chercher des ames rachetées du sang de Jesus-Christ, qu'il accompagnoit par tout les ouvriers de l'Evangile ; qu'il se joignoit à eux dans leur ministère pour aider ces ames abandonnées, & qu'il parloit avec une sainte hardiesse au Pere Eternel en leur faveur.

La Mere de l'Incarnation n'étoit pas de ces personnes, qui uniquement occupées des projets d'une sainteté peu commune, à laquelle elles se flattent aisément qu'elles sont appellées, mais qu'elles envisagent toujours dans un avenir éloigné, negligent absolument

la pratique des vertus propres de leur état present, & sur tout celle de l'humilité du cœur, & de l'exactitude à remplir tous leurs devoirs. Elle ne perdoit point de vûe les desseins que Dieu avoit sur elle, & qui se developpoient insensiblement avec une très-grande évidence; mais l'attention qu'elle y apportoit, ne faisoit que donner de la vivacité à son application aux emplois qui lui étoient confiez. Son office étoit, comme je l'ai dit, d'enseigner aux Novices & aux jeunes Professes, les principes de la morale & de la doctrine Evangelique, & de leur faire prendre l'esprit de l'Institut qu'elles avoient embrassé; il ne se peut rien ajouter au soin qu'elle se donnoit pour cultiver ces jeunes plantes, Dieu lui avoit donné beaucoup de facilité à s'énoncer sur les mystères de la foi. Elle avoit sur cela des lumieres, qui ne lui pouvoient venir que d'en haut, & l'Esprit Saint l'avoit rempli d'une grace de sagesse qui la faisoit parler d'une maniere inspirée. Quelquefois pendant ses instructions certains passages de l'Écriture lui venant à la bouche, il falloit qu'elle s'arrêtât pour souffrir en silen-

ce, ce sont ses termes, tout ce que son esprit concevoit, après quoi ayant recouvré la liberté de parler, elle répandoit abondamment de sa plénitude sur ses élèves.

Elle ne se bornoit pas aux instructions verbales qu'elle faisoit aux jeunes filles dont elle avoit la direction. Elle composa pour leur usage un Catéchisme qui est peut-être le meilleur que nous ayons en nôtre langue; on l'a donné au public sous le nom de l'Ecole Chrétienne, & on peut assurer au moins qu'il n'en est point où les choses soient expliquées avec plus d'ordre, de précision, & de netteté, & que le choix & l'application des passages de l'Ecriture, font bien voir que la Mere de l'Incarnation a été une des personnes de son siècle qui ont le mieux possédé les livres saints. Ceux qui ne cherchent dans la lecture de ces sortes d'ouvrages, qu'à s'instruire de leur Religion, n'en sçauroient trouver qui la leur apprenne mieux que celui-ci; & tout y respire cette merveilleuse simplicité laquelle fait éviter une sorte de curiosité qui ne manque guere de produire l'orgueil & le li-

bertinage de l'esprit & l'insensibilité du cœur. On a aussi trouvé parmi les papiers de la servante de Dieu plusieurs Sentences qu'elle remettoit souvent devant les yeux de ses Novices, & qui ne font qu'une très-petite partie de ce qu'elle en avoit recueilli. Je crois qu'on verra ici avec plaisir ces précieux restes qui ont échappé à deux incendies, & à la modestie de l'humble Instruërice. Rien n'est plus capable de faire connoître son véritable esprit.

I. Une ame que Dieu appelle à la vie continuelle de l'esprit, doit s'attendre à passer par beaucoup de morts avant que d'arriver au terme. Il faut l'avoir éprouvée pour concevoir jusqu'où cela va, & dans quel abandonnement doit être l'ame, pour se laisser conduire où Dieu la veut mener.

II. Plusieurs s'efforcent d'avoir le don d'oraison, & ne se mettent nullement en peine d'avoir l'humilité & la vraie abnegation d'eux-mêmes; sans quoi néanmoins il n'y a point de vraie oraison, & dont le défaut doit rendre toutes nos dévotions suspectes.

III. Le grand parleur n'a pas le don

d'oraison ; il n'a pas même celui de la devotion. Il n'est pas possible d'avoir le cœur & la bouche ouverts en même tems , à Dieu & aux hommes.

IV. La pureté de l'ame est une disposition essentielle pour s'unir à Dieu. Car comme la mer ne peut rien souffrir d'impur ; ainsi Dieu qui est un Ocean infini de perfections , rejette les ames qui ne lui sont pas semblables en pureté.

V. Il n'y a rien qui soit plus capable de perdre l'ame , que la curiosité dans l'oraison , & le desir de sçavoir plus que Dieu ne veut apprendre. Il n'y a que dans le desir d'aimer qu'on ne puisse pas excéder.

VI. On dit que la contemplation est oisive , & cela est vrai en un sens : mais son oisiveté est active & accompagnée de grands travaux que la nature ressent au-delà de ce qui se peut dire , pour soumis que soit l'esprit. La vie la plus sublime consiste dans ces deux points ; dans la pratique extérieure des vertus de l'Évangile , & dans la familiarité intérieure avec Dieu. Je ne l'aurois jamais crû , si je n'en avois été assurée par une voye que je ne puis mettre sur le papier.

Ouy, nous obligeons Dieu, s'il est permis de parler ainsi, quand nous nous jettons entre ses bras pour les caresser.

VII. Le Pere Eternel a fait voir à une personne, que ce qu'on lui demande par le cœur de son Fils, il est toujours disposé à l'accorder.

VIII. Dès qu'un cœur est navré, il aime par tout; pourvû qu'il entretienne les playes de l'amour, & qu'il ne les referme point par de miserables medemens; c'est-à-dire, par les fausses raisons de l'amour propre.

IX. Il faut tous les jours commencer à aimer Dieu; & croire aujourd'hui, qu'hier on ne l'aimoit pas véritablement. Les degrez de ce saint commerce, sont de voir defectueux tout ce qu'il est derrière soi.

X. Je ne puis comprendre comment une ame s'amuse à s'entretenir avec les creatures, ayant toujours en soi le Createur.

XI. Si une ame, qui a Dieu pour Pere, n'est pas contente: c'est qu'elle reflechit trop sur elle-même.

XII. Plus l'ame s'approche de Dieu; plus elle connoît son néant: & quoi-

qu'elle soit dans un très-haut degré d'amour ; elle s'en humilie davantage en sa présence. Cela me fait comprendre le sens de cette parole de Nôtre-Seigneur : *Celui qui s'humilie sera exalté* : (Luc 18. 14.) & de cette autre , *Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur ; & vous trouverez le repos de vos âmes.* (Matth. 11. 29.)

XIII. L'obéissance , quand on a l'intention droite , supplée à tout. Comment une âme religieuse pourroit-elle vouloir aimer Dieu , & être aimée de lui ; ayant de la peine à se soumettre ?

XIV. Point de chemin plus court pour parvenir à la perfection de la vie intérieure , que le retranchement universel de reflexions ; non-seulement sur tout ce qui peut donner de la peine ; mais même sur tout ce qui ne porte point à Dieu & à la pratique de la vertu.

XV. L'empressement que l'on a d'achever une chose pour en commencer une autre ; fait que toutes les deux sont imparfaites.

XVI. Il n'est pas possible de mener long-tems la vie de l'esprit , sans passer par de grandes épreuves.

XVII. Avoir de la resignation dans les souffrances, c'est une marque certaine qu'on est proche de Dieu & de ses misericordes. Dans les infirmités que Dieu nous envoie, nous ne devons rien desirer, sinon qu'elles ne nous empêchent point de le servir. Quant aux souffrances qui y sont attachées, c'est un present qu'il nous fait, & que nous devons cherir.

XVIII. Prier & souffrir; c'est tout ce que nous pouvons faire de mieux pour obliger les Eglises triomphante, militante, & souffrante; & pour nous-mêmes.

Voilà le lait dont la sainte Mere nourrissoit ses filles. Il ne faut pas s'étonner si une si excellente nourriture dans des sujets parfaitement disposez, produisit ces fruits de benediction, qui ont donné tant de saintes à la Congregation des Ursulines; on en a fait connoître quelques-unes au public. Mais on sera peut-être bien-aïse d'apprendre que parmi ces Religieuses, qui sous la direction de la Mere de l'Incarnation se sont élevées à la plus sublime vertu; une des plus distinguées fut Angelique de la Vallée.

re, dite la Mere de la Conception ; qui après avoir illustré son Ordre par la pratique des plus heroïques vertus ; finit une vie si sainte par une mort encore plus précieuse ; s'étant fait une victime souffrante & mourante , pour obtenir du ciel la conversion de son illustre nièce, & a ainsi procuré à l'Eglise dans un siècle corrompu , un des plus rares exemples de la penitence chrétienne.

Je ne dis rien ici de la Mere Marie de saint Joseph , qui fut encore une élève de la Mere Marie de l'Incarnation ; parce que j'aurai plus d'une fois occasion d'en parler dans la suite de cette Histoire. Au reste , rien n'étoit plus selon le cœur de nôtre sainte Instructrice , que l'emploi dont l'obéissance l'avoit chargée. Effectivement , & par l'interêt que la qualité d'épouse lui faisoit prendre à ce qui regardoit la gloire du sacré Verbe ; & par la vûe des desseins qu'il paroïssoit avoir sur elle : il ne lui étoit pas possible de s'occuper d'autre chose , que des moyens de le faire connoître & aimer : & l'unique desir que formoit son cœur étoit que Jesus-Christ fût adoré dans toutes les parties du monde. Dès «

» mon entrée aux Ursulines, dit-elle,
» un certain instinct me dit que la divi-
» ne bonté me mettoit dans cette sainte
» maison, comme en dépôt, jusqu'à ce
» qu'elle disposât de moi selon ses des-
» seins. Je repoussois toujours ce senti-
» ment, dans la crainte que ce ne fût
» un piège du diable; mais il revenoit
» sans cesse. Je ne raisonnois point, je
» n'examinois point: seulement je m'a-
» bandonnois entre les mains de Dieu.
» Enfin à l'âge de trente-quatre à trente-
» cinq ans, j'entrai dans l'état qui m'a-
» voit été montré. Je fus saisie d'un es-
» prit Apostolique, par le mouvement
» duquel je me promenois dans la vaste
» étendue des Indes, de la Chine & du
» Japon, & j'y accompagnois les ou-
» vriers de l'Évangile, auxquels je me
» sentoient étroitement unie; parce qu'ils
» se consumoient pour les intérêts de
» mon celeste époux. Je perçois jusques
» dans les Régions les plus inaccessibles,
» où il y avoit des ames raisonnables,
» que je connoissois appartenir toutes à
» Jesus-Christ. Je voyois le démon en
» triompher & les ravir au domaine de
» mon divin Maître, qui les avoit ache-

rées de son sang. Ces vûes me faisoient «
entrer dans des langueurs extrêmes. «
J'embrassois ces pauvres ames, & mon «
cœur ne cessoit point de presser le Pere «
Eternel, par une activité amoureuse, «
d'avoir pitié de leur égarement. L'Es- «
prit de grace m'emportoit en une si «
grande hardiesse, qu'il me paroisoit «
que je n'étois pas libre de faire autre- «
ment. O Pere ! lui disois-je, que tar- «
dez-vous, puisqu'il y a si long-tems «
que mon bien-aimé a répandu son sang ? «
C'est pour les interêts de mon époux «
que je prie, & vous lui avez promis «
à toutes les nations. Par une lumiere qui «
me venoit infuse en mon ame, je voyois «
clairement & comme en plein jour, le «
sens des passages de l'Ecriture sainte «
où il est parlé du souverain pouvoir «
que le Pere a donné au Verbe incarné «
sur tous les hommes ; & ce que le Saint- «
Esprit dit de lui. Ce grand jour, qui «
me découvroit tant de merveilles ; em- «
brassoit mon ame d'un amour qui me «
consumoit. Il est juste, m'écriois-je, «
il est juste, Pere Eternel, que mon «
époux soit le maître. Donnez-moi «
une voix assez puissante, pour être en- «

» tendue des extremités de la terre ;
 » & pour publier par tout que mon di-
 » vin époux est digne de regner dans
 » tous les cœurs. Mès gemissemens ,
 » comme autant de fleches embrasées ,
 » alloient percer les cieux. Portée en
 » esprit parmi les ames qui ne connois-
 » sent pas Jesus-Christ, je lui rendois
 » pour elles les hommages qu'elles lui
 » doivent : je les embrassois, & les vou-
 » lois concentrer dans le sang précieux
 » de cet adorable Seigneur.

Il n'étoit pas possible qu'un feu si de-
 vorant se contînt dans l'interieur : aussi
 fit-il de si grandes impressions sur les sens,
 que la Mere de l'Incarnation parut tou-
 te changée, & qu'on apprehenda pour
 sa vie. On lui ordonna donc de se dis-
 traire autant qu'il lui seroit possible.
 Elle fit tout ce qu'elle pût pour obéir,
 mais ses efforts furent inutiles, & il fal-
 lut s'abandonner à celui qui mortifie,
 & qui vivifie. Son directeur étoit alors
 le Pere Jacques Dinet, Recteur du
 nouveau College de Tours, & qui fut
 peu de tems après appelé à la Cour
 pour y être confesseur du Roi Louïs XIII.
 Un jour que la Mere de l'Incarnation

lui rendoit compte de ses sentimens par rapport au salut des ames, & qu'elle lui parloit du songe mystérieux que nous avons rapporté : elle fut bien surprise d'entendre dire au Pere qu'il n'y avoit rien là, qui ne pût arriver, & qu'apparemment le Canada étoit le pays qui lui avoit été montré. Jamais elle n'avoit entendu parler du Canada, & il ne lui étoit point encore venu à l'esprit qu'elle dût contribuer à la conversion des Infidèles autrement que par ses prieres & par celles des autres, qu'elle avoit un fort grand soin de procurer à ces ames infortunées. Il est pourtant vrai que je ne sçai quoi d'extraordinaire qui paroît en elle, faisoit dire à ses Sœurs, qu'assurément Dieu avoit de grands desseins sur elle, & qu'elle ne mourroit pas dans leur monastère.

Cependant à mesure que son zèle venoit de nouveaux accroissemens, l'amour qui allumoit ce feu dans son cœur, sembloit prendre plaisir à lui faire ressentir de tems en tems de ces peines que produit la persuasion qu'on gemit en vain, & que l'on pousse des soupirs qui ne sont pas écoulez. Après qu'elle eut

porté quelque tems cette souffrance ; elle commença à respirer. » Je croyois, « dit-elle , que le Pere Eternel avoit » pour agreables mes poursuites , mais » qu'il me manquoit quelque chose pour » être exaucée. Je me consumois à ses » pieds ; je m'abîmois au centre de ma » bassesse & de mon néant , afin qu'il » plût à sa divine bonté de mettre en » moi ce qu'il y trouvoit de manque. » Alors j'experimentalai un écoulement , » & un rayon divin en mon ame , qui » m'unit encore plus étroitement au » cœur de Jesus ; enforte que je ne par- » lois & ne respirois que par lui.

On peut voir dans les lettres qu'elle écrivit dans ce tems-là , & qui ont été données au public , les choses admirables que lui faisoit produire cette union intime avec le sacré Verbe. Enfin Dieu commença à lui developper ce qu'il ne lui avoit montré jusque-là , que d'une maniere fort énigmatique. Un jour qu'elle étoit au Chœur en oraison , elle fut en un moment ravie hors d'elle-même. La vision qu'elle avoit eüe en songe , lui fut représentée avec toutes les mêmes circonstances , & il lui fut di-

que ce pays étoit le Canada, & qu'il falloit qu'elle y allât faire une maison. Ces paroles, dit-elle, qui portoient esprit & vie, reduisirent mon ame dans le plus profond anéantissement. J'eus néanmoins assez de force pour dire: ô grand Dieu! vous pouvez tout; & moi je ne puis rien. S'il vous plaît de m'aider, me voilà prête. Ma volonté fut unie à celle de Dieu, sans qu'aucune reflexion eût précédé. Le seul commandement de Dieu fit cette union, d'où s'ensuivit une extase amoureuse, dans laquelle cette infinie bonté me fit des caresses, qu'une langue humaine ne sauroit exprimer. Je ne voyois plus d'autre pays pour moi que le Canada, & mes courses ordinaires étoient parmi les Hurons, où je me joignois aux Missionnaires. J'y étois unie d'esprit au Pere Eternel, sous les auspices du sacré Cœur de Jesus pour lui gagner les ames. Ces courses & ces occupations me causoient une abstraction presque continuelle, qui faisoit beaucoup souffrir mon corps.

Vers le même tems la servante de Dieu reçut une lettre du Pere Joseph

Poncet de la Riviere Jesuite, qu'elle ne connoissoit point, & qui n'avoit pû être instruit par aucune voye humaine de ses dispositions, par rapport au zèle du salut des ames. Ce grand Religieux qui a été une des plus vives lumieres de la Compagnie, & dont la memoire est en benediction dans les Colonies Françoises de l'Amerique, qu'il a presque toutes arrosées de ses sueurs, & quelques-unes même de son sang, lui faisoit part de sa vocation à la Mission de Canada, & avoit joint à sa lettre une Relation de ce qui se passoit dans ce pays, avec un petit bourdon, comme pour l'inviter par ce symbole à entreprendre le voyage avec lui. La Mere de l'Incarnation quoique fort charmée d'une telle invitation, n'y répondit néanmoins que par une civilité. Elle n'étoit presque plus la maîtresse de son zèle, qui s'enflammoit de jour en jour : mais la chose lui paroissoit tellement au-dessus de ses forces & de sa condition, qu'elle ne pouvoit pas se résoudre à en parler même aux directeurs de sa conscience. Elle n'avoit plus le Pere Dinet. Le Pere de la Haye & Dom Raymond de saint Be-

ard étoient absens, & elle étoit entré
les mains du Pere Salin Jesuite, qui ne
la dedommageoit pas des pertes qu'elle
avoit faites. Mais tandis qu'elle ne son-
geoit qu'à bien connoître la volonté de
Dieu, & à se mettre en état de l'execu-
ter: la providence ménageoit sans qu'elle
en sçût rien, les moyens de faire réus-
sir les desseins qu'elle avoit sur elle.

Les Jesuites du Canada, & sur tout
ceux qui étoient avec les Hurôns, sou-
haitoient depuis long-tems l'établisse-
ment des Ursulines à Quebec, & le Pere
Paul le Jeune Superieur de toute la Mis-
sissipi, faisant cette année là, selon ce qui
se pratiquoit alors, la Relation de ce qui
étoit passé d'édifiant dans cette nouvelle
église; s'y exprima en ces termes sur ce
dessein: Ne se trouvera-t-il point quel-
que ame sainte, qui veuille ramasser
le sang du Fils de Dieu, pour le salut
des pauvres Sauvages?

Il y avoit alors à Alençon une jeune
ame de condition, fort riche, nommée
Magdeleine de Chauvigny, fille de M.
El Vaubougon, & veuve de M. de la
Brie, de la maison de Tounoys. Elle
Bebit apporté en naissant des inclina-

tions si nobles & si heureuses, & elle avoit reçu de ses parens une si belle éducation, qu'elle s'étoit rendue dès l'âge le plus tendre, l'admiration de la ville, & les délices de sa famille. Dès qu'elle fut capable de faire des reflexions, elle crut que Dieu vouloit seul posséder son cœur, & commença de prendre des mesures pour entrer dans quelque Religion: mais Dieu avoit d'autres vûes, & comme il la destinoit au même dessein que Marie de l'Incarnation, il ne permit pas que ces deux femmes, par qui il vouloit faire de grandes choses, prissent d'abord un parti, qui auroit privé l'une des biens, & l'autre de la connoissance des affaires & de l'expérience qui leur étoient nécessaires pour executer l'œuvre importante qu'il leur devoit confier.

Mademoiselle de Chauvigny se laissa donc engager par obéissance dans l'état du mariage, mais sa liberté lui fut bien tôt rendue: M. de la Feltrie qu'elle avoit épousé, la laissa veuve fort jeune & sans enfans; n'ayant eu qu'une fille, qui vint au monde que pour augmenter le nombre des prédestinez. La première pensée qu'eut Madame de la Feltrie d'é-

qu'elle se vit maîtresse de disposer d'elle-même, fut de reprendre son ancien projet d'entrer en Religion; mais elle ne s'y arrêta pas long-tems. Elle étoit née avec une extrême tendresse pour les malheureux, & elle se persuada que Dieu ne l'avoit mise en l'état où elle étoit, que pour la rendre la mere des pauvres. Peu de tems après son zèle changea d'objet, & elle se sentoît emportée en esprit dans les pays étrangers pour y contribuer au salut des ames: elle en étoit là lorsque la Relation dont j'ai parlé, lui tomba entre les mains. Cette lecture fit sur son esprit une si forte impression, qu'elle conçut dès-lors le dessein de se confier avec tout son bien, au salut des Indes sauvages. Cependant une telle entreprise, jusques-là sans exemple, ne devoit pas être entièrement resoluë avant que d'avoir bien consulté le Seigneur: c'est ce que fit la jeune veuve, & le ciel ne tarda pas à l'éclairer. Un jour de la Visitation de la Vierge, comme elle étoit en oraison, Jesus-Christ se fit entendre à son cœur, & lui dit que sa volonté étoit qu'elle allât en Canada pour y executer le dessein qu'elle avoit formé, & l'assura

qu'elle recevroit de très-grandes graces dans ce pays barbare. Hé ! quoy, Seigneur, reprit-elle, est-ce à une vile creature & à une pecheresse comme moi, qu'il faut faire de semblables faveurs ? Votre bassesse, lui repartit le Sauveur, ne fera que relever l'éclat de ma misericorde. Je veux me servir de vous en ce pays-là : & malgré les obstacles qui s'opposeront à l'exécution de mes ordres ; vous irez en Canada, & vous y mourrez.

Ces paroles remplirent la Servante de Dieu d'une douce confiance, & mirent la paix dans son ame : mais pour avoir reçu sa Mission immédiatement de Dieu-même ; elle ne s'en crut pas moins obligée à prendre toutes les précautions que la prudence demande en de pareilles occasions. Elle consulta plusieurs personnes fort éclairées dans les voyes de Dieu, qui toutes l'assurèrent qu'elle étoit appelée en Canada. Mais à peine avoit-elle commencé de prendre des mesures pour suivre sa vocation, qu'elle tomba malade, & fut à l'extrémité. On n'attendoit plus que le moment de la voir expirer, & la recommandation de l'ame étoit faite, lorsqu'elle fut inspirée de

faire vœu d'aller en Canada pour y bâtir une Eglise en l'honneur de saint Joseph, & pour y employer sa vie & ses biens au service des filles sauvages, sous les auspices de ce grand Saint. Elle obéit à l'inspiration, & s'étant aussitôt assoupie; elle se trouva à son réveil sans douleur & sans fièvre. Les Medecins qui l'avoient desespérée, apprirent cette nouvelle avec bien de la surprise. Ils voulurent s'instruire par eux-mêmes d'une chose qui ne leur paroissoit pas croyable. S'étant rendus chez elle, un d'eux lui prit le bras; & après lui avoir tâté le pouls: Où est donc vôtre fièvre, Madame? lui dit-il; seroit-elle allée en Canada? Ouy, répondit la Dame, elle y est allée. Mais ni le Medecin, ni aucun des assistans, n'avoit garde de comprendre ce qu'il y avoit de vrai dans cette réponse.

Pendant que les choses s'acheminoient si bien pour la réüffite des desseins que Dieu avoit sur la Mere de l'Incarnation; sa divine Majesté purifioit, & perfectionnoit de plus en plus cette grande ame; & je croi que ceux qui, de quel que maniere que ce soit, sont appelez à procurer

le salut du prochain, me sçauront quelque gré de n'avoir negligé aucun trait du modèle que je leur présente d'un cœur vraiment Apostolique, & qui, pour être dans la personne d'une femme; n'en est que plus capable de les animer & de les confondre. Ecoutons-la parler.

« La divine Majesté voulant me dé-
 » pouiller absolument de mon propre
 » vouloir dans les choses mêmes qu'elle
 » m'avoit commandées; afin que tout fût
 » d'elle, & qu'il n'y eût rien de la crea-
 » ture; me fit connoître un jour pendant
 » mon oraison, qu'il alloit me réduire à
 » ce denuément total & parfait. Je trai-
 » tois alors avec elle du salut des ames,
 » dans l'accès ordinaire qu'il lui plaisoit
 » de me donner. En un moment elle m'ô-
 » ta tout pouvoir de continuer ce com-
 » merce, & ravit mon ame en une exta-
 » se qui la mit dans son souverain & uni-
 » que bien. Là, parmi ses caresses ordi-
 » naires, elle me découvrit le grand
 » avantage qu'il y a à lui gagner des
 » ames, & m'incita à lui demander cette
 » grace: Alors mon ame prenant vive-
 » ment les interêts de son époux, vou-

quel-
trait
d'un
qui,
fem-
s ani-
ns-la

e dé-
propre
u'elle
ut fut
crea-
dant
uire à
e trai-
mes,
aisoit
m'ô-
com-
exta-
uni-
ordi-
grand
r des
cette
vive-
vou-

loit par une amoureuse impatience que
son Royaume s'étendît, & s'offroit pour
cet effet en sacrifice, fallût-il donner
mille vies. Je conjurois le Pere Eternel
de me mettre en état d'exécuter les
commandemens qu'il m'avoit fait de
lui bâtir en Canada une maison où il
fut glorifié avec Jesus & Marie. Je le
prieois d'y joindre le grand saint Joseph;
parce que j'avois de fortes impressions
que c'étoit lui que j'avois vû être le
gardien de ce pays. J'avois une certi-
tude qu'il agréoit mes instances, que
je ne faisois que par le mouvement de
son esprit. Cette majesté suprême jet-
toit ses regards sur moi, & me faisoit
entendre que par un amoureux effort,
j'avois voulu ravir sa volonté; mais que
par son amour, elle vouloit triompher
de la mienne. Il se fit alors une opera-
tion en mon ame, qui la reduisit à une
delicieuse agonie. Je me vis en un mo-
ment absorbée en Dieu, qui par un
amour de complaisance, me vouloit
surmonter, en m'ôtant ma volonté au
regard de mes poursuites pour l'ampli-
fication du Royaume de son Fils. En
effet il me martyrisoit; car à peine me

» permettoit-il de jeter un soupîr pour
 » prendre du relâche dans un tourment
 » qui m'ôtoit la vie, & me charmoit tout
 » ensemble. Alors je m'apperçus que je
 » n'avois plus de volonté, & que Dieu
 » vouloit pour moi. J'acquiesçai & me
 » confessai vaincuë. Je chantai le triom-
 » phe de mon vainqueur, & reconnus
 » la justice de son divin vouloir. Dès
 » ce moment je fus délivrée des lan-
 » gueurs que me causoient mes pour-
 » suites. C'étoit un repos, une paix, un
 » non vouloir, une demeure dans la vo-
 » lonté de Dieu, avec lequel je traitois
 » des interêts du sacré Verbe incarné ;
 » & cela me dura une année entiere.

Monsieur de Bernieres Louvigny,
 auteur du Chrétien interieur, & qui au
 milieu de la corruption du siècle, est
 parvenu à ce qu'il y a de plus sublime
 dans la vie mytique, s'étend bien au
 long dans ses memoires sur l'insigne fa-
 veur dont je viens de parler, & qu'ap-
 paremment la servante de Dieu lui avoit
 particularisée plus qu'elle ne fait ici.
 Voici ce qu'il en dit. » Je me souviens
 » que cette grande Religieuse parloit fort
 « bien de l'excellence de la vie Apostoli-

que, & qu'elle en avoit des sentimens
admirables. Mais elle souffrit un jour
une operation bien extraordinaire.
Comme elle s'efforçoit de prendre la
volonté divine, pour ne la quitter ja-
mais, & la flêchir à l'établissement du
Royaume de son Fils sur toutes les na-
tions : Nôtre-Seigneur prit la sienne ;
& depuis elle n'a point eu de volonté
propre ; mais la seule voionté de Dieu
a été sa volonté. C'est une grande ame,
solidement vertueuse, qui a une pro-
fonde humilité, une charité éminente,
& qui ne perd point l'union actuelle
avec Dieu. Elle dit donc que Dieu la
dépouilla de son propre vouloir, ou,
pour me servir des paroles dont Dieu
usa en son endroit ; il triompha de sa
volonté ; non qu'il lui ôtât cette puis-
sance, qui est le principe des actions
spirituelles, ou qu'il la privât de sa li-
berté : mais la volonté divine s'empara
tellement de la sienne ; qu'elle ne pou-
voit plus vouloir que ce que Dieu vou-
loit. Ainsi, on eût pû lui donner ce
nom admirable que Dieu avoit pro-
mis à une nation qui devoit être toute
à lui ; *on vous appellera, ma volonté est*

» en elle. (Isaye 62. 4.) Cette faveur
 » merveilleuse commença par une espe-
 » ce d'agonie, pendant laquelle il lui
 » resta quelque aspiration, pour con-
 » sentir à la perte de sa volonté. Cette
 » agonie fut très-delicieuse: car comme
 » il n'est rien de plus affligeant, que de
 » suivre les desirs de la propre volonté:
 » il n'est rien au contraire de plus doux,
 » que de ne vivre que de la volonté de
 » Dieu.

La Mere de l'Incarnation fut toute
 une année dans cette disposition de paix
 & de delices. Au bout de ce tems-là,
 elle se sentit fortement poussée de s'ou-
 vrir sur sa vocation au Canada. Elle
 avoit encore pour directeur le Pere Sa-
 lin. Ce Religieux étoit de ceux qui ne
 connoissent dans les voyes de Dieu qu'un
 ne forte d'illusion; & qui croient qu'on
 ne peut jamais y faire de mauvais pas,
 en rejetant tout ce qui est tant soit peu
 extraordinaire. Aussi dès que sa peni-
 tente lui eut ouvert la bouche sur son
 dessein; il la lui referma bien-tôt, en
 lui disant que c'étoit là de pures fantai-
 sies, auxquelles elle faisoit fort mal de
 s'amuser. L'humble Religieuse, à ces

paroles, s'aneantit aux pieds de la divine Majesté. Mais quelque connoissance qu'elle eût, & quelque aveu qu'elle fit de sa bassesse; elle ne laissa pas de protester à Dieu que rien au monde ne l'empêcheroit de lui obéir. Elle fut bien surprise dans le même tems, de voir que son dessein, qu'elle avoit tout-à-fait caché, étoit divulgué, qu'on lui en parloit souvent, & qu'on lui en écrivoit même de plusieurs endroits. Elle ne crut pourtant pas devoir pour cela s'ouvrir davantage; & fit aux lettres qu'elle reçut, & aux discours qu'on lui tint sur ce sujet, des réponses fort vagues; & qui ne faisoient concevoir rien autre chose, sinon que son cœur étoit épris d'un fort grand zèle pour le salut des infidèles. Effectivement il alloit au-delà de tout ce qu'on en peut dire; & elle l'avoit tellement communiqué à toutes ses Sœurs; que dans la Communauté on faisoit continuellement des prières, des penitences, & des communions à cette intention.

Cependant le mouvement qui l'avoit portée à s'ouvrir au Pere Salin sur sa vocation au Canada, la pouloit encore

plus fortement à en écrire au Pere de la Haye. Mais le Pere Salin l'avoit tellement intimidée, qu'elle n'osoit en parler davantage. Lorsqu'elle étoit en cette peine, le Pere de Lydel autre Jesuite, la vint visiter. Elle crut devoir s'ouvrir à lui, & ce Pere lui conseilla d'en écrire au Pere de la Haye qui la connoissoit mieux que personne. Elle le fit, & la réponse du Pere de la Haye, fut qu'elle devoit se disposer à ce que la divine providence ordonneroit d'elle, & qu'il esperoit que ses bons desirs s'excuteroient.

Quelque tems auparavant la servante de Dieu avoit appris que Dom Raymond de saint Bernard songeoit aussi à passer en Canada. Effectivement ce Religieux prenoit des mesures pour cela avec les Jesuites; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, & sa Congregation s'opposa à son pieux dessein. Dans le tems que la Mere de l'Incarnation lui écrivit, il regardoit son voyage en Canada, comme une affaire qui ne pouvoit manquer par aucun endroit. Il n'entra pourtant pas d'abord dans les vûes de sa penitente, & elle eut beau

lui écrire pour l'instruire de tout ce qui s'étoit passé en elle à ce sujet, il ne la voulut point écouter. Enfin elle le conjura d'examiner la chose devant Dieu. Il le fit, & se rendit. Il se rappella son caractère d'esprit, incapable de se gouverner par l'imagination; les faveurs qu'elle avoit reçues du ciel dès sa plus tendre enfance, & la fidélité qu'elle y avoit fait paroître. Il se ressouvint de ses premiers instincts, qui la portoit à s'unir aux prédicateurs de l'Évangile; de son zèle en mille occasions pour la gloire de Dieu; de ses desirs si ardens, & néanmoins si peu empressez. Il considéroit cette paix si inalterable, au milieu des plus violentes faillies de son amour; cette élévation d'âme jointe à la plus profonde humilité & à la plus parfaite soumission aux ordres du ciel. Mais ce qui le frappa le plus, ce fut que paroissant avoir une certitude que tout venoit du Seigneur, elle n'avoit cependant nulle attache à son sens. Il reconnut donc le doigt de Dieu dans le dessein qu'elle lui proposoit; & il lui manda qu'il ne pouvoit se dispenser de l'approuver. Il travailla ensuite à lui

procurer tous les secours qui pouvoient dépendre de lui pour l'exécution. Mais le ciel qui ne le vouloit pas lui-même en Canada, lui refusa aussi la consolation d'avoir contribué à y établir la servante de Dieu. Il vit rompre en assez peu de tems toutes les mesures qu'il avoit prises pour elle & pour lui. Dans le même tems la Mere de l'Incarnation se trouva en butte à toutes les contradictions imaginables. Plusieurs personnes, qui avoient paru favorables à son dessein, le desapprouverent ouvertement. Sa Supérieure même qui lui avoit applaudi plus qu'aucun autre, se déclara hautement contre elle, & alla jusqu'à lui dire que si Dieu lui accordoit ce qu'elle lui demandoit avec tant d'ardeur, ce ne seroit que pour punir sa temerité.

La courageuse Mere voyant ainsi tout le monde réuni contre elle, montra une fermeté d'ame qui a peu d'exemples. Elle écrivit à Dom Raymond pour le consoler & pour le fortifier; & rien n'est plus grand que les sentimens de confiance & de soumission aux ordres de la providence, dont ces lettres sont remplies. Elle en recevoit elle-même des Missionnaires

voient
Mais
me en
plation
ervan-
z peu
avoit
le mè-
e trou-
fiction
, qu'
effein
Sa Su-
plaud
haute-
ui dire
elle ha-
e ne se-
nfi tou-
ra un-
emples
our l'
en n'e-
onflan-
la pro-
mple
Mission
nair

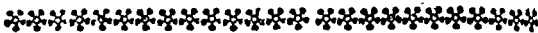
naires de Canada , qui servoient plus que toute autre chose à la soutenir au milieu de ses traverses. Ces Religieux connoissoient son zèle pour le salut de leurs chers Neophytes ; & ils ne manquoient point d'occasion de lui écrire , pour l'encourager à ne pas abandonner une si belle entreprise, Enfin ils crurent que c'étoit assez delibéré , & qu'il falloit se hâter de venir à l'exécution. Ils n'avoient encore rien d'assuré pour le tem- porel : mais des hommes remplis de toute la plenitude de l'esprit Apostolique ne sçavoient pas s'inquieter touchant les moyens , quand la chose étoit dans l'ordre de Dieu : & sûrs de la providence pour les ressources , ils ne songeoient qu'à choisir des sujets , dont la sainteté répondit à la grandeur du ministère qui leur devoit être confié.

Ce fut dans cette vûë que le Pere le Moine, Superieur de la Mission , pour assurer de la vertu de nôtre Mere par la voye qui ne pût être suspecte ; lui écrivit deux lettres consecutives , où , après lui avoir exageré avec beaucoup de force , les dangers & les difficultez de son projet : il ajoute qu'il n'y avoit

qu'une présomption intolérable, pour ne pas dire diabolique, qui pût la faire aspirer à des emplois si élevez au-dessus de son sexe & de ses forces. L'humble servante de Dieu reçut ces lettres avec la même joye, que si elles lui eussent annoncé l'ordre de partir. Elle ne se lassoit point de les lire, & un jour qu'elle en parloit à son directeur; « N'est-ce pas là un bon lere? lui dit elle, » je voi bien que si j'étois auprès de lui, » il me traiteroit en veritable ami. Peu de tems après, elle reçut un avis secret qu'on prenoit de bonnes mesures pour faire venir en Canada des Ursulines & qu'elle étoit la premiere sur laquelle on jettoit les yeux. Mais deux années s'écoulerent encore sans qu'on parlât de rien: ce qui lui donna occasion de faire paroître d'une maniere bien sensible sa parfaite dépendance de la volonté de Dieu, & la fermeté de sa confiance, que tant de délais & d'obstacles ne purent jamais ébranler. Enfin sur fin de la seconde année elle sent par un instinct, qui ne pouvoit avoir rien de naturel, que le tems de son départ approchoit: & elle ne se trompa point.

L'heure marquée par le Seigneur, pour l'accomplissement de ce grand dessein, étoit venuë ; & il s'executa de la maniere que nous allons voir.





LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Madame de la Peltrie prend des mesures pour fonder des Ursulines en Canada. Son pere la veut remarier, ce qu'elle fait pour parer ce coup. M. de Bernieres de concert avec elle, la demande en mariage. Ce mariage est rompu. Madame de la Peltrie est inquiettée par sa famille, & gagne un grand procès. Elle part pour Paris, ou M. de Bernieres la suit. Le P. Poncet les determine à demander la Mere de l'Incarnation pour commencer l'établissement de Quebec. Dieu fait connoître à sa servante que ses desseins sur elle vont s'accomplir. On propose de ne prendre que des Religieuses de Paris. Madame de la Peltrie s'y oppose, & part pour aller demander la Mere de l'Incarnation à M. l'Archevêque de Tours. Elle arrive à Tours & obtient ce qu'elle souhaite. Empressement de toutes les Religieuses pour la Mission de Canada. La Mere de saint Bernard est choisie pour être la compagne de la Mere de l'Incarnation, & prend le nom de saint Joseph. Ses parens touchés de Dieu lui donnent leur consentement comme malgré eux. Une bonne fille de Tours se donne à Madame de la Peltrie, à condition qu'elle sera Religieuse dans le monastere de Quebec. La famille de la Mere de l'Incarnation s'oppose à son voyage. Fermeté de la Mere, & ce qui la rassure. Ses dispositions interieures par rapport à son voyage. Les mesures que prend M. l'Archevêque de Tours pour assurer la fondation, & ce qui se passe entre lui, Madame de la Peltrie, & les Religieuses. Depart de Tours & entrevue de la Mere de l'Incarnation & de son fils à Orleans. Toute la troupe arrive à Paris où Monsieur de Bernieres tombe malade. Monsieur de Paris refuse à Madame

de la Peltrie, une Religieuse Ursuline du Fauxbourg saint Jacques. La Reine mere veut voir Madame de la Peltrie & les deux Religieuses, & l'accueil qu'elle leur fait. Le fils de la Mere de l'Incarnation demande à être reçu chez les Jesuites, & ne l'obtient pas. Arrivée de la troupe à Dieppe. La Mere de St. Joseph est sur le point d'être arrêtée en France par sa famille. Les Religieuses & Madame de la Peltrie s'embarquent avec le Superieur des Missions. Sentimens de la Mere de l'Incarnation au tems de l'embarquement. Elle court risque de faire naufrage. Les Religieuses vivent pendant toute la traversée comme si elles eussent été dans un monastère. Autres particularitez de leur voyage. Arrivée à Quebec, leur reception. Elles visitent les cabannes sauvages, & apprennent leur langue. La Mere de l'Incarnation souffre beaucoup dans cette étude. Elle reconnoît que le Canada est le pays qui lui avoit été montré en songe. Elle est éluë Superieure, & forme une nouvelle Congregation de celle de Paris & de celle de Bordeaux. On forme le dessein en France de réunir toutes les Ursulines dans une seule Congregation sur le plan qu'elle avoit dressé. Ferveur admirable des Religieuses sous son gouvernement.

M Adame de la Peltrie, tirée des portes de la mort, de la maniere merveilleuse que nous avons dit, se persuada, que n'ayant recouvré la vie qu'après la promesse qu'elle avoit faite de la consacrer avec tous ses biens au service des filles sauvages, elle n'étoit plus maîtresse d'elle-même, & ne pouvoit, sans se rendre coupable de la plus digne infidelité, manquer à son

voeu. Mais elle n'eut pas plutôt mis la main à l'œuvre, qu'elle rencontra des difficultez qui auroient rebuté un courage moins ferme que le sien ; & il faut convenir qu'elle se trouvoit dans une situation qui rendoit son entreprise moralement impossible. M. de Vaubougon son pere, s'étoit mis dans la tête de la remarier, & avoit pris tellement la chose à cœur, que s'appercevant de la repugnance qu'elle y avoit, il lui déclara qu'elle le feroit mourir, si elle refusoit de lui donner cette satisfaction. Cette declaration, que Madame de la Peltrie ne crut pas devoir prendre à la lettre ; ne fit pas sur son esprit toute l'impression que M. de Vaubougon en avoit esperé : ce qui l'obligea à la prendre du côté de la conscience. Il engagea donc quelques Religieux à la voir, & à lui représenter ce qu'elle devoit à son pere, à qui elle causeroit infailliblement la mort si elle s'opiniâtroit dans son refus. Ils lui exagererent ensuite les avantages qu'elle trouveroit dans un nouvel établissement pour satisfaire sa charité envers les pauvres. Mais ces batteries furent encore sans effet, &

ver
tes
n'av
elle
un l
blig
mon
& p
afflic
ligie
& le
sans
elle p
relev
grin
ment
un pe
répon
d'acc
moye
Louv
riage
du bi
de Va
bon v
d'un a
M. de
Ange

vertueuse veuve fit paroître parmi toutes ces sollicitations, une fermeté qu'on n'avoit pas attenduë d'elle. Cependant elle souffroit tout ce que peut ressentir un bon cœur, qui se trouve dans l'obligation de mécontenter la personne du monde, pour qui il a une plus véritable & plus legitime tendresse. Dans cette affliction d'esprit, elle s'adressa à un Religieux dont elle connoissoit la prudence, & le pria de lui dire par quelle voye, sans manquer à ce qu'elle devoit à Dieu, elle pouvoit se delivrer des poursuites, relever les inquietudes, & dissiper le chagrin d'un pere, qui lui étoit véritablement cher. Le Religieux, après avoir un peu pensé à ce qu'on lui proposoit; répondit qu'il ne voyoit qu'un moyen d'accommoder toutes choses: que ce moyen étoit de faire en sorte que M. de Louvigni Bernieres la demandât en mariage: que ce Gentilhomme, qui avoit du bien & qui étoit fort connu de M. de Vaubougon, seroit le gendre que le bon vieillard agréeroit le plus: & que d'un autre côté, il étoit bien sûr que M. de Bernieres, qui vivoit comme un Ange, & qui s'étoit engagé par vœu, à

vivre dans le celibat ; seroit aisement disposé à ne se rendre le maître de sa liberté, que pour lui aider à conserver son cœur à celui, à qui elle l'avoit consacré.

L'extrême embarras où se trouvoit la jeune Dame, lui fit goûter cet expedient, & l'empêcha de voir ce qu'il avoit de singulier. Elle écrivit sur le champ à M. de Bernieres ; elle lui découvrit l'extrémité où la reduisoit son pere, & le moyen qu'on lui avoit suggeré de s'en tirer : & elle le conjuroit au nom du maître qu'ils s'étoient également engagez de servir seul le reste de leur vie, de ne se pas rendre difficile dans une occasion où il s'agissoit de son salut. M. de Bernieres n'entra pas dans ce projet aussi aisément qu'avoit fait Madame de la Peltrie. Il étoit bien assuré de la vertu de cette Dame ; mais comme il ne s'étoit point trop caché de son vœu, il voyoit bien qu'il ne pouvoit consentir à ce qu'on demandoit de lui, sans donner une Scene au public, qui ne pouvoit pas être instruit des conditions auxquelles il s'engageroit. D'un autre côté, le grand bien qui pouvoit revenir de ce mariage, ba-

lançoit les raisons qui le portoient à en rejeter la proposition. Dans cętte perplexité, il redoubla ses prieres, & conclut à remettre la chose entre les mains de son directeur & de quelques personnes de pieté qui avoient part à sa confiance. Tous lui dirent nettement que la gloire de Dieu demandoit qu'il fit ce qu'on souhaitoit de lui, & qu'ils n'y voyoient aucun inconvenient qui pût balancer ce qu'ils y trouvoient d'avantageux pour les interęts de la nouvelle Eglise du Canada. M. de Bernieres n'étoit point de ces gens de bien qui abondent dans leur sens; mais la singularité de l'affaire dont il s'agissoit, l'empęcha encore pendant quelques jours de se résoudre. Enfin il se rendit, & écrivit à un Gentilhomme de ses amis, nommé M. de la Bourbonniere, qu'il le prioit d'aller trouver de sa part M. de Vaubougon; & de demander pour lui Madame sa fille en mariage.

Jamais demande de cette nature ne fut plus agreablement reçue. M. de Vaubougon ne se possedant pas de joye, ne pût répondre à M. de la Bourbonniere; & tout ce qu'il pût faire, fut de

le mener chez Madame de la Peltrie. Le consentement de la jeune Dame ne fut pas difficile à obtenir ; mais la joye ne fut pas de longue durée, ni pour le pere, ni pour la fille. M. de Bernieres retomba bientôt dans ses irresolutions, & prit le parti de temporiser. Ce retardement n'accommoda pas M. de Vaubougon, qui ne pouvoit avoir l'esprit en repos, qu'il ne vît sa fille mariée. Il entra en quelque soupçon que les avances que l'on avoit faites pour ce mariage, ne fussent un jeu pour l'amuser. Un jour qu'il étoit de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire, il alla trouver sa fille, & lui dit qu'elle choisît sur le champ, ou de signer un papier qu'il lui presentoit, & qui lui devoit faire perdre la meilleure partie de son bien, ou de faire parler M. de Bernieres d'une maniere positive. Madame de la Peltrie répondit qu'on s'allarmoît sans sujet ; que M. de Bernieres lui avoit mandé, il n'y avoit pas long-tems, que sans une affaire de consequence qui le retenoit à Caën, il seroit déjà à Alençon ; qu'il apporterait pour la terminer ; toute la diligence possible ; mais qu'il craignoit

fort quē ce ne fut pas encore aussi-tôt qu'il le souhaiteroit, & qu'elle pouvoit s'assurer qu'il ne perdrait pas un moment pour se rendre chez M. son pere. Elle fut assez heureuse pour se tirer par cette réponse du mauvais pas où elle se trouvoit : mais comme elle prévit que l'on ne manqueroit pas de revenir à la charge ; elle fit prier M. de Bernieres de faire un voyage à Alençon, parce qu'il étoit de la dernière consequence qu'ils conferassent ensemble au plûtôt.

M. de Bernieres quitta tout pour faire ce que desiroit Madame de la Peltrie. Ils se virent en presence des amis communs, mais sans que M. de Vaubougon en scût rien. On commença par examiner si le mariage proposé étoit expedient, & l'on convint que non, parce qu'il devoit nuire aux affaires de M. de Bernieres, dont les heritiers eussent pû être inquietez avec le tems, par ceux de Madame de la Peltrie. Sur quoi on conclut qu'ils ne se marieroient point ; mais que pendant quelque tems ils feindroient de l'être. La mort de M. de Vaubougon, qui arriva peu de jours après que M. de Bernieres fut retourné

à Caën, facilita la feinte ; mais la Dame pensa être prevenüe par sa famille. Quelques-uns de ses proches, qui ne voyoient qu'avec chagrin les grandes liberalitez qu'elle faisoit aux pauvres & aux Eglises ; prirent le dessein de la faire enlever, & declarer incapable de gouverner son bien à cause de la dissipation qu'elle en faisoit. Effectivement le Prefidial de Caën leur donna une Sentence favorable : mais M. de Bernieres ayant conseillé à Madame de la Peltrie, d'en appeller au Parlement de Normandie ; elle le fit & se transporta à Rouen, où M. de Bernieres la suivit. Son affaire fut bientôt en état d'être jugée, & son Procureur lui dit qu'elle gagneroit infailliblement sa cause, si elle vouloit faire serment d'une chose très-juste. Elle le refusa par une delicateffe de conscience fort mal entendüe, & pensa tout gâter. Mais les saints ont des ressources que les autres hommes n'ont pas. La vertueuse veuve s'adressa à saint Joseph, renouvela son vœu touchant le Canada : & contre toutes les apparences gagna son procès. Ses parties en furent si surpris, qu'elles ne douterent point qu'il n'y eût

en cela une conduite toute particuliere de la providence, & se reconcilierent de bonne foi avec elle. Sur ces entre-faites le bruit se répandit qu'elle étoit mariée avec M. de Bernieres, & elle eut bien des railleries à soutenir de la part du monde, qui l'avoit vûë engagée plus que personne, dans tous les exercices de la plus haute devotion. Sa vertu & sa douceur calmerent bientôt ce petit orage; & tout étant réglé dans sa famille: elle partit pour Paris dans le dessein de terminer sa grande affaire.

Ce voyage donna à penser à ses parens, qui n'étant pas apparemment bien convaincus qu'elle fût mariée, reprirent le dessein de l'enlever. Elle en fut avertie & se tint sur ses gardes. Dès qu'elle fut à Paris, elle commença par consulter tout ce qu'on lui fit connoître de personnes d'une sainteté éclairée. Ceux qu'elle vit plus souvent, furent le Pere de Condren, General de l'Oratoire, & M. Vincent, Instituteur de la Congregation de saint Lazare. L'un & l'autre, après avoir examiné mûrement son projet, & l'attrait du ciel qui le lui avoit fait concevoir, assurerent qu'il venoit

de Dieu ; & elle ne trouva personne qui ne pensât de même. Elle ne songea donc plus qu'à user de diligence pour l'exécution. Elle manda M. de Bernieres qui partit sans differer. Jusqu'à son arrivée Madame de la Peltrie n'avoit osé paroître dans les ruës de Paris que deguïfée en servante, à la suite de sa fille de chambre, qu'elle faisoit passer pour une Dame de condition : & cela parce qu'elle sçavoit qu'on la cherchoit. Mais quand M. de Bernieres se fut rendu auprès d'elle ; comme on ne la vit jamais qu'avec lui, on ne douta plus qu'elle ne fût mariée, & on cessa de l'inquieter.

Cependant M. de Bernieres convaincu que dans cette affaire, plus que dans aucune autre, la diligence étoit nécessaire ; travailla tout de bon à la terminer incessamment. Lui & Madame de la Peltrie virent le P. Poncet, qui se dispofoit à partir pour Quebec par les premiers vaisseaux. Ils le consulterent principalement sur le choix des sujets dont ils devoient composer la petite Communauté que Madame de la Peltrie vouloit établir en Canada. Ce Pere les déterminina aisement à s'assurer d'abord de la

Mere de l'Incarnation ; & dès qu'il eut
sur cela leur parole , il en écrivit à la
servante de Dieu , qui n'en fut nulle-
ment surprise. Elle ignoroit parfaite-
ment tout ce qui se passoit à Paris ; mais
elle sentoit dans son cœur , que les des-
seins de Dieu sur elle , alloient s'accom-
plir. La lettre du Pere Poncet ne laissa
pas de lui causer une joye à laquelle
elle crut devoir donner un peu d'effor.
Elle la fit paroître sur tout dans une let-
tre qu'elle écrivit à Madame de la Pel-
trie , où l'on voit que les Saints , qui sont
si étroitement unis avec Dieu , ont fort
peu à faire pour l'être parfaitement en-
tre-eux , & que la vertu est le lien le
plus fort & le plus naturel de l'amitié.

Madame de la Peltrie comptoit de
partir par la flotte qui devoit faire voile
au printems prochain : mais elle y trou-
va des difficultez de la part de Messieurs
de la Compagnie du Canada , qui mirent
tout en usage pour l'engager à differer
son voyage à l'année suivante , à moins
qu'elle ne voulût passer seule. Madame
de la Peltrie , qui vouloit mener avec
elle ses Religieuses , & qui ne pouvoit ,
sans s'exposer à manquer son coup , ref-

ter à Paris tout le tems qu'on lui demandoit , tint bon , & il fut resolu qu'il seroit une assemblée pour résoudre cette affaire. Elle se tint chez M. Fouquet , alors Conseiller d'Etat. Outre M. de Bernieres & Madame de la Peltrie , on y appella le P. Estienne Binet , Provincial des Jesuites , le P. de la Haye & le P. Charles Lallemant , ancien Missionnaire de Canada. Les Deputez representerent que Madame de la Peltrie avoit parlé trop tard ; que tous les vaisseaux étoient frettez ; qu'il n'y avoit plus de place pour ses balots ni pour les provisions. Madame de la Peltrie repondit que s'il n'y avoit que cette difficulté-là , elle seroit bientôt levée : qu'encore que Messieurs de la Compagnie fussent obligez de la passer gratuitement avec tous les effets , & tout ce qu'elle seroit venir les deux années après son arrivée : elle offroit néanmoins de fretter un bâtiment à ses depens. A cela il n'y eut point de replique ; & il ne fut plus question que de voir d'ou on prendroit des Religieuses. Madame de la Peltrie declara qu'elle vouloit la Mere de l'Incarnation. On lui representa que

M. d'Eschaux, Archevêque de Tours, de l'humeur dont on le connoissoit, n'y consentiroit jamais, & qu'il valoit mieux prendre des Ursulines du Fauxbourg S. Jacques. Madame de la Peltrie ne se relâcha point, quoique lui pût dire le P. Binet, qui avoit fort à cœur qu'on n'allât point chercher des filles hors de Paris. Il fallut se rendre. Le P. de la Haye fut celui qui contribua le plus à faire décider en faveur de la Mere de l'Incarnation, qu'il sçavoit mieux que personne, être le plus digne sujet qu'on pût choisir pour une entreprise si delicate.

Il fut donc conclu que M. le Commandeur de Sillery, lequel, outre qu'il étoit membre de la Compagnie de Canada, étoit en ce tems-là l'ame de toutes les entreprises qu'on formoit pour la gloire de Dieu, M. Fouquet, les Peres Binet & de la Haye, que M. de Tours considéroit beaucoup; écriroient à ce rélat, pour l'engager à donner à la Mission de Canada la Mere de l'Incarnation avec une Compagne; & que Madame de la Peltrie porteroit la lettre, & l'appuyeroit de tout ce que son zèle lui pour-

roit suggerer pour fléchir l'Archevêque. Le Pere Binet écrivit encore au Pere Grand-Ami Recteur du College de Tours, & lui enjoignit de ne rien omettre de ce qui dependroit de lui, pour que Madame de la Peltrie fût satisfaite. Toutes ces mesures étant prises, Madame de la Peltrie configna l'argent necessaire pour équiper un bâtiment de transport; & le P. Lallemand se rendit à Dieppe, où se devoit faire l'embarquement, dont il fut chargé. Madame de la Peltrie, bien contente de voir que tout réussissoit à son gré, écrivit à la Superieure des Ursulines de Tours, & à la Mere de l'Incarnation, & se hâta d'expedier ses affaires pour se rendre à Tours. Elle y arriva le 19. de Fevrier 1639. accompagnée de M. de Bernieres, qui ne la quittoit point. La premiere chose qu'ils firent, fut d'aller prendre langue du Pere Grand-Ami: & ils le prièrent d'aller d'abord seul chez l'Archevêque, pour le preparer à la demande qu'on lui devoit faire. Il y consentit, & à peine eut-il exposé la chose dont il s'agissoit, que le Prélat surpris & charmé au-delà de tout ce que l'on peut d'

re, l'interrompit ; & le regardant fixement : Hé ! quoi , mon cher Pere , s'écria-t-il , est-il donc vrai que Dieu veuille bien avoir de mes filles pour un si pieux dessein ! Ho ! je ne suis pas digne de cette grace : mais en trouvera-t-on qui soient assez courageuses , pour passer les Mers ? Le Pere lui ayant dit ou les choses en étoient ; l'Archevêque lui dit d'aller de sa part , commander à la Supérieure des Ursulines , de donner entrée chez elle à Madame de la Peltrie , & de lui faire la même réception qu'elles lui feroient à lui-même.

Le Pere Recteur , qui ne s'étoit pas attendu à un succès si facile & si prompt , courut en diligence intimier l'ordre agreeable dont il étoit chargé. A peine étoit-il sorti de l'Archevêché , que M. de Bernieres & Madame de la Peltrie y entreprirent. M. de Tours les reçut de la manière la plus gracieuse , & ne fut pas longtemps sans reconnoître que le P. Grandami ne les avoit point flattez dans la peinture qu'il lui avoit faite de l'un & de l'autre. Il admira leur pieté , il fut charmé de leur zèle , & leur promit toute assistance & toute la protection qui de-

pendroit de lui. Dès le même jour le Pere Recteur retourna chez le Prelat, & l'assura que la Mere de l'Incarnation étoit toujours dans ses mêmes sentimens & dans ses mêmes ardeurs : que l'esprit Apostolique s'étoit répandu dans la Communauté ; qu'il n'y avoit pas dans toute la maison une fille, qui ne brûlât de zèle du salut des ames, & qui ne fût prête à sacrifier mille vies pour sauver une seule sauvage : & que c'étoit quelque chose de ravissant que de les voir & de les entendre. L'Archevêque attendri jusqu'aux larmes, ne pût répondre autre chose, sinon que Madame de la Peltrie pouvoit prendre la Mere de l'Incarnation & telle des Religieuses qui lui agréeroit davantage. Pendant ce tems M. de Bernieres avoit conduit Madame de la Peltrie au Monastere des Ursulines. La Superieure à la tête de toutes les Religieuses l'attendoit sous la porte & dès qu'elle parût, la Communauté separée en deux chœurs, entonna *Veni Creator*, & ensuite le *Te Deum*. La Dame alla ainsi en ceremonie à l'Eglise où elle demeura quelque tems prosternée devant l'Autel. Sa priere finie, elle

se releva, & fut extrêmement surprise de voir toutes ces filles à peu près dans la situation où l'on conçoit que furent les personnes qui se trouverent au Cénacle dans le tems de la descente du saint Esprit. Elles l'environnoient toutes, lui embrassoient les genoux, se jettoient à son cou, & baignées de pleurs lui disoient des choses si touchantes, qu'elle en avoit le cœur percé. Puis comme chacune craignoit de n'avoir pas été remarquée; elles alloient dans sa chambre les unes après les autres, renouveler leurs instances, & les accompagnoient de tout ce qui se peut imaginer de plus touchant. De là, elles alloient au parloir faire la même chose auprès de M. de Bernieres, le prier d'interceder pour elles auprès de Madame de la Peltrie, sur l'esprit de laquelle on leur avoit dit qu'il pouvoit plus que personne. Cette ardeur dura tout le tems que Madame de la Peltrie fut dans cette maison, & pendant lequel on fit, avec l'agrément de l'Archevêque, les prieres de quarante heures.

Il n'y avoit dans toute cette nombreuse Communauté de tranquille, que la

Mere de l'Incarnation, qui étoit assurée de son sort, & une jeune Religieuse de vingt-deux ans, nommée Marie de saint Bernard, qui n'avoit pas moins d'envie que les autres d'aller en Canada, mais qui plus timide, & plus persuadée de son indignité pour un ministère qui lui paroïssoit demander une vertu heroïque, & une sainteté consommée, n'osoit faire aucune démarche. C'étoit un Ange sur terre, & il est difficile de voir une ame plus prévenue des benedictions du ciel, plus fidèle à la grace, plus courageuse, & plus accomplie dans tout ce qui peut rendre recommandable aux yeux de Dieu & des hommes, une épouse de Jesus-Christ. Dès sa plus tendre enfance, elle avoit senti de très-vives atteintes de ce zèle du salut des ames, qui l'a devorée jusqu'à sa mort, & dont elle a été la victime. La Mere de l'Incarnation qui l'avoit élevée, & pour qui elle n'avoit rien de caché, n'avoit jamais douté qu'elle ne fût la Compagne que Dieu lui destinoit; sur tout depuis que la sainte fille lui eut fait le recit d'une chose assez extraordinaire, qu'elle-même ne regardoit que comme un songe, mais ou

sa sainte maîtresse trouvoit toutes les marques d'une véritable vision, ce que l'événement justifia. Mais indépendamment de toute autre chose, la Mere de saint Bernard étoit sans contredit le meilleur sujet que l'on pût choisir pour l'expédition du Canada. Sa vertu avoit extrêmement meuri sa raison, & dans une si grande jeunesse, elle faisoit voir par toute sa conduite, une prudence que les années ne donnent pas toujours. Dès que Madame de la Peltrie fut entrée dans le Monastère, cette jeune Religieuse sentit tout son zèle & toute sa ferveur se ranimer : mais n'osant se présenter ni à la Dame ni à M. de Bernieres, elle se contenta de s'offrir à Dieu, comme une victime toute prête à être immolée pour sa gloire. Après qu'elle eut fait ce sacrifice, elle se tint en repos. Elle ne laissoit pas cependant de ressentir quelques mouvemens qui la faisoient rôder tantôt autour du parloir, tantôt où M. de Bernieres passoit presque tout le jour ; tantôt auprès de la chambre de Mad. de la Peltrie, sans pouvoir se résoudre à y entrer : jusqu'à ce qu'enfin la M. de l'Incarnation l'ayant rencontrée, la

prit par la main, & sur le champ l'alla presenter à M. de Bernieres, qu'elle pria de l'examiner avec bien de l'attention. Le serviteur de Dieu commença par engager la jeune Religieuse à lui rendre un compte exact de tout ce qui s'étoit passé dans son interieur au sujet de la Mission de Canada: & comme il avoit un discernement exquis, il jugea d'abord de cette fille, ce qu'en avoit jugé la Mere de l'Incarnation. Il lui dit donc d'avoir bon courage; & qu'il ne tiendrait pas à lui que ses vœux ne fussent accomplis.

La vertueuse fille, encouragée par ces paroles, alla du parloir, droit à la chambre de la Mere Supérieure. C'étoit encore la Mere Françoise de saint Bernard qui gouvernoit cette maison. Elle reçut fort mal la jeune Religieuse; & pour lui ôter d'abord toute esperance de rien obtenir, elle lui dit qu'elle se preparât à prendre la chambre & l'office de celle qui seroit choisie pour la Mission. La servante de Dieu fit paroître en cette occasion son humilité & sa confiance. Elle se retira sans rien repliquer à sa Supérieure, & ne songea plus qu'à fléchir

le ciel, dont elle attendoit tout. Elle renouvela à Dieu le sacrifice de sa vie, le conjura avec les plus fortes instances, que ses pechez ne missent aucun obstacle aux desseins de la divine providence sur elle; prit saint Joseph pour son protecteur en cette affaire auprès du Seigneur, & lui promit de prendre son nom, s'il lui obtenoit la grace qui faisoit l'unique objet de ses vœux.

Enfin les prieres de quarante heures finies, la Communauté fut assemblée pour faire l'élection. Toutes les Religieuses furent proposées, parce que toutes s'étoient mises sur les rangs: mais il n'y en eut aucune en qui on ne trouvât quelque obstacle qu'il n'étoit pas aisé de surmonter. Marie de saint Bernard fut la seule en qui on ne vit aucun empêchement qui ne pût être facilement levé. La Supérieure même, qui avoit témoigné d'abord qu'elle ne consentiroit jamais qu'on jettât les yeux sur elle; se trouva tout à coup changée, & ne pouvant se dispenser de reconnoître quelque chose de merveilleux dans ce changement: elle déclara qu'elle donneroit ses mains à tout, si on pouvoit avoir le

consentement des parens de la jeune Religieuse, pour lesquels on devoit avoir de grands égards.

Marie de saint Bernard étoit fille de M. de la Troche Savonniere, d'une des meilleures familles d'Anjou. On deputa à ce Gentilhomme un exprès, pour lui apprendre ce qui se passoit à Tours. Il en fut surpris au-delà de ce que l'on peut dire, aussi bien que Madame de la Troche, & ils ne repondirent à l'envoyé qu'en ordonnant qu'on mît les chevaux au carosse pour aller s'instruire eux-mêmes d'une chose qu'ils ne pouvoient encore croire, & pour s'y opposer au cas que l'avis fut veritable. Pendant qu'ils se dispoient à partir, un Religieux Carme entra dans le Château, & demanda pour quel voyage étoient les preparatifs qu'il voyoit. On lui dit de quoi il s'agissoit. Il parut étonné à son tour de la resolution de M. & de Madame de la Troche: & comme s'il eût été envoyé du ciel pour leur intimer les ordres du Seigneur: il dit des choses si touchantes, pour leur faire comprendre l'honneur que Dieu faisoit à leur famille, que cela joint au ton pathetique

dont il parloit, les fit en un moment changer de pensée. M. de la Troche écrivit sur le champ à sa fille, qu'elle faisoit faire à ceux qui lui avoient donné le jour, un sacrifice qui leur couteroit bien des larmes; qu'il acquiesçoit néanmoins avec soumission aux ordres du ciel: qu'elle allât puisque Dieu l'appelloit, & que lui & sa mere lui donnoient & lui souhaitoient mille benedictions. Toute la lettre étoit si tendre & si belle, que la lecture en ayant été faite en presence de la Communauté; toutes les Religieuses fondirent en larmes. La seule Mere de saint Bernard y parut insensible: la grace qui s'étoit emparée de son cœur, y avoit étouffé tous les sentimens naturels, & lui avoit inspiré une grandeur d'ame & une intrepidité qui ne l'abandonnerent jamais depuis. Elle changea de nom comme elle s'y étoit engagée, & se fit appeller Marie de S. Joseph. Elle a rendu ce nom celebre dans toute la nouvelle France, où elle a laissé une odeur de sainteté qui dure encore, & que le ciel a confirmée par plus d'un miracle.

Toutes choses étant ainsi terminées,

5

on se disposa à partir pour Paris. Madame de la Peltrie avoit réüssi en tout, au-delà de ses esperances; mais Dieu permit que sa joye fut temperée par une affliction qu'elle ressentit vivement, & qui lui vint d'où elle la devoit moins craindre. Une fille, avec qui elle avoit été élevée, pour qui elle n'avoit rien de caché, & qui lui avoit promis de ne l'abandonner jamais; ne vit pas plutôt l'affaire engagée sans retour, que la vue des perils, qu'elle auroit à essuyer sur mer, l'effraya. Elle pria sa maîtresse de trouver bon qu'elle s'en retournât à Alençon, & il ne fut pas possible de lui faire reprendre ses premiers sentimens. La Mere de l'Incarnation fut chargée de chercher un sujet qui remplaçât cette fille, & elle l'eut bien-tôt trouvé. Un Pere Jesuite proposa une fille de fort honnête famille, nommée Charlotte Barré, qu'il sçavoit être toute remplie du zèle du salut des ames. On la fit venir. Elle s'offrit à tout & ne demanda qu'une condition à sçavoir qu'elle seroit reçue Religieuse dans le Monastère qu'on alloit fonder. On le lui promit, & elle se donna sans reserve à Madame de la Pel-

trie. Elle avoit un oncle Chanoine & un frere, qui firent tous leurs efforts pour la retenir, mais inutilement. Elle justifia parfaitement dans la suite tout le bien que son directeur avoit dit d'elle, & fut sous le nom de la Mere de saint Ignace, la premiere Professe du Monastere de Quebec.

On n'avoit pas cru trouver aucune difficulté au sujet de la Mere de l'Incarnation, & jusqu'à la veille du départ, la servante de Dieu, qui n'avoit rien dit de son dessein à sa famille; ne croyoit pas que rien dût l'arrêter de ce côté-là. Elle s'étoit trompée. A la premiere nouvelle qu'apprit de son voyage celle de ses sœurs, chez qui elle avoit demeuré; elle mit toute la Ville en rumeur pour rompre le coup. Elle s'adressa à l'Intendant & à l'Archevêque: elle parla à tous ceux pour qui elle crut que la Mere de l'Incarnation avoit quelque déférence; & voyant qu'elle n'avançoit rien par toutes ces voyes-là: elle crut faire davantage par les procédures de justice; elle alla trouver sa sœur avec un Notaire, à qui elle fit dresser dans le paroissien même, une opposition dans les for-

mes à son voyage. Apparemment elle ne prétendoit par là que l'intimider : mais cette ressource lui ayant encore manqué, elle lui déclara qu'elle ne prendroit plus aucun soin de son fils, à qui jusque-là elle avoit bien voulu servir de Mere. Elle fit plus : l'enfant étoit à Orleans, où le Pere de la Haye l'avoit fait placer pour achever ses études ; elle lui écrivit tout ce qui venoit de se passer, lui donna avis que sa mere devoit passer par Orleans ; l'instruisit de ce qu'il devoit faire pour l'arrêter en France, & lui fit bien comprendre combien il lui importoit de ne pas manquer son coup.

Il falloit bien d'autres batteries que celles-là pour ébranler la Mere de l'Incarnation. - Ceux qui connoissoient le credit de sa sœur, ne sçavoient pas trop que penser des mouvemens qu'elle se donnoit : mais pour elle il ne lui en coûta pas un seul moment d'inquietude. Elle étoit convaincuë que Dieu la vouloit en Canada ; & rien n'étoit capable de lui faire naître le moindre doute sur ce voyage. Elle sçavoit d'ailleurs que S. Joseph, patron de la nouvelle France, favorisoit son entreprise, & entre plu-

siieurs preuves qu'elle en avoit eues, elle en raporte une fort singuliere. Le jour que Madame de la Peltrie partit de Paris pour se rendre à Tours; la servante de Dieu, qui n'avoit eu aucun avis de ce départ, se sentit tout-à-coup fortement pressée de quitter ce qu'elle faisoit, & de s'en aller dans une Chapelle qu'on avoit bâtie au bout du jardin, en l'honneur de saint Joseph, pour remercier ce grand Saint de quelque faveur particuliere, dont elle n'étoit pas encore informée. Elle résista quelque tems, mais enfin elle fut obligée de se rendre, & peu de tems après, elle scut que Madame de la Peltrie étoit en chemin pour la venir chercher, & alloit arriver à Tours.

Une autre chose l'occupoit encore davantage, & étoit seule plus que suffisante pour l'empêcher de faire attention aux oppositions qu'on formoit à ses desseins. C'étoit un sentiment qui fut imprimé en son ame que Dieu lui préparoit de grandes croix dans l'expédition qu'elle meditoit. Voici comme elle en parle. Jour & nuit je ne pouvois ni manger, ni dormir, ni faire aucune

» fonction de mon esprit , tant il étoit
» abstrait & aliéné de toutes choses , &
» occupé de la representation de ce qui
» me devoit arriver en Canada. Je vis
» des croix sans fin , un abandon de la
» part de Dieu & des creatures dans un
» degré très-crucifiant. Il me fut mon-
» tré que j'allois entrer dans une vie ca-
» chée & inconnüe : & il me sembloit
» que la Majesté de Dieu me disoit par
» une insinuante penetration : Il faut
» que desormais vous me serviez à vos
» dépens. Allez me donner des preuves
» de la fidelité que vous me devez , par
» une parfaite correspondance aux gra-
» ces que je vous ay faites. Je ne puis
» dire en quel étonnement & en quel
» effroi se trouva mon esprit par cette
» vüe. Je sentoís toutefois en moi-mê-
» me une si grande resolution pour faire
» & souffrir tout ce qu'il plairoit à la di-
» vine Majesté ; qu'au moment même je
» m'abandonnai pour suivre ses ordres
» en toutes choses. On n'apperçut rien
» au dehors de ce que je souffrois , parce
» que j'étois embarrassée en diverses af-
» faires. Toutefois je me trouvois com-
» me une personne seule , & j'experimen-
tois

trois déjà une affreuse solitude d'esprit, " qui me rendoit insensible à la separa- " tion qui s'alloit faire de tout ce que " j'avois de cher au monde. "

Cependant M. l'Archevêque de Tours voulant n'avoir rien à se reprocher touchant les deux Religieuses qu'il donnoit à Madame de la Peltrie; fit dans son Palais une assemblée des personnes qu'il honoroit le plus de sa confiance, il pria M. de Bernières & Madame de la Peltrie de s'y trouver, & voulut que la Supérieure des Ursulines avec une autre Religieuse, la Mere de l'Incarnation & la Mere de saint Joseph, y fussent aussi présentes. Quand tout le monde fut venu, il prit la parole, & dit qu'il avoit une joye sensible de ce que Dieu avoit jetté les yeux sur ses filles, pour une entreprise aussi heroïque & aussi sainte que celle dont il s'agissoit: mais que la sagesse vouloit, & que sa conscience demandoit qu'il ne conclût rien, sans voir un fond assuré pour le monastère qu'on avoit dessein de bâtir; à cet effet il prioit Madame de la Peltrie de lui marquer les avances qu'elle étoit resoluë de faire & de passer en

sa présence le Contrat de fondation. Madame de la Peltrie répondit qu'elle étoit dans le dessein de donner tout son bien, qu'elle déclara en détail ; que pour s'ôter, & à tout autre, les moyens d'en rien retrancher, elle se donnoit elle-même ; mais qu'elle prioit de la dispenser de passer pour le present le Contrat de fondation, parce que n'ayant pas pris pour cela ses mesures en partant de Paris, il lui seroit difficile de faire les choses si à propos, qu'il ne s'y trouvat quelque nullité : que s'il vouloit commettre à Paris quelque personne en qui il eût confiance, on feroit en sa présence le Contrat, & qu'on y suivroit autant qu'il seroit possible, toutes ses intentions.

Le Prélat se rendit à de si bonnes raisons, & agréa les propositions que lui faisoit Madame de la Peltrie. Il nomma pour travailler à cette affaire, en son nom, le Pere de la Haye, & Dom Raymond de saint Bernard, alors Provincial de son Ordre. Il ne pouvoit prendre de meilleures sûretés pour ses Religieuses, qu'en remettant leurs intérêts entre les mains de deux hommes au

éclairer que l'étoient ceux-là, & qui avoient autant à cœur que lui, qu'on ne fit rien au desavantage de ses filles. Tout étant ainsi arrêté, l'Archevêque vouloit dire la Messe afin de communier de sa main la Mere de l'Incarnation & sa Compagne ; mais son extrême vieillesse & ses infirmités ne le lui permirent pas. Il la fit donc celebrer par son Aumônier, & communia avec les deux Religieuses. Il retint ensuite toute la compagnie à dîner ; & tandis qu'après le repas le Secrétaire expedioit les obediencies des deux Missionnaires, il leur fit une fort belle exhortation sur les devoirs qu'elles auroient à remplir dans le nouveau genre de vie qu'elles alloient mener. Dès qu'il eut cessé de parler, la Mere de l'Incarnation le pria de vouloir bien leur commander le voyage qu'elles entreprenoient, afin qu'elles eussent le mérite de l'obéissance : il y consentit, & leur parla d'une manière si touchante, que tous les assistans en furent attendris. Il voulut ensuite que les quatre Religieuses chantassent le psaume *In exitu Israël de Egypto*, & le Cantique *Magnificat* ; ce qu'elles firent

à deux chœurs, avec beaucoup de devotion. Puis il leur donna sa benediction, & adressant la parole à M. de Bernieres & à Madame de la Peltrie :

» Voici, leur dit-il, mes filles que je
 » vous confie : voici deux pierres fon-
 » damentales de l'édifice que vous vou-
 » lez élever dans le nouveau monde, en
 » l'honneur de Jesus & de Marie. Qu'el-
 » les y soient comme deux pierres pré-
 » cieuses, semblables à celles des fonde-
 » mens de la Hierusalem celeste. Que
 » ce Temple soit à jamais un lieu de paix,
 » de benedictions & de graces, plus fe-
 » cond que ne fut celui de Salomon.
 » Que les portes de l'enfer ne préva-
 » lent point contre lui, & ne lui puisse
 » jamais nuire, non plus qu'à celui de
 » Pierre. Que Dieu y habite comme pere
 » & comme époux, jusqu'à la consum-
 » mation des siècles.

Après ces paroles, qui furent comme le testament de ce vénérable vieillard, les Religieuses retournerent à leur Convent. Les adieux se firent ; on peut juger avec quelle charité, & combien de larmes, de tendresse & de devotion furent versées. Enfin on mon-

ra en carrosse dès le même jour , qui fut le 22. Fevrier 1639.

Dès que le jeune Martin sçut que sa mere étoit à Orleans , il l'alla trouver à l'Auberge où elle étoit descenduë , & d'abord , dissimulant ce qu'il sçavoit de son dessein ; il parut d'une surprise extrême de la voir dans une hôtellerie. Il lui demanda ensuite où elle alloit. Elle lui répondit qu'elle alloit à Paris. Mais « continua-t-il , ne passerez-vous point à Paris ? Je pourrai , répondit la mere , « descendre jusqu'en Normandie. « Le jeune homme vit bien qu'elle ne vouloit pas s'expliquer ; c'est pourquoi il ne lui répliqua qu'en tirant de sa poche , & lui mettant en main la lettre que sa tante lui avoit écrite , & la revocation en bonne forme d'une pension que cette femme avoit créée en sa faveur sur tous ses biens , pour reconnoître les services de sa mere. La servante de Dieu prit ce papier , le lut , & levant les yeux au ciel : O que le démon , s'écria-t-elle , a de « artifices pour traverser les desseins. « Dieu ! puis regardant son fils : Il « a huit ans , mon fils , lui dit-elle , que « vous ai quitté pour me donner à «

» Dieu ; depuis ce tems-là vous-a-t-il
 » manqué quelque chose ? non répartit
 » l'enfant. Hé bien ! réprit la vertueu-
 » se mere, le passé doit vous répondre
 » de l'avenir. Quand je vous quitta
 » pour l'amour de celui qui m'en avoit
 » donné l'ordre ; je vous donnai à lui,
 » & je le priai de vous servir de pere.
 » Vous voyez qu'il a été audelà même
 » de nos esperances. Il continuera com-
 » me il a commencé. Montrez-vous
 » seulement un digne fils du meilleur
 » des peres. Gardez ses commande-
 » mens. Ayez en sa providence pater-
 » nelle une entiere confiance : & vous
 » éprouverez qu'il ne manque point
 » ceux qui le craignent. Je vais en Ca-
 » nada, mon fils, il est vrai, mais c'est
 » pour obéir à Dieu qui me l'ordonne
 » Quel honneur pour moi d'être choisi
 » pour l'exécution d'un si grand des-
 » sein ! & quelle joye n'en devez-vous
 » point avoir si vous m'aimez ? Ces pa-
 » roles, & l'air dont elles furent dites
 » changerent en un moment le jeune éc-
 » lier. Il s'abandonna sans reserve à la di-
 » vine providence, brûla les papiers qu'on
 » lui avoit envoyez, & fit à Dieu dans le Co-

simp
 tout
 qui
 ce i
 Ce
 son v
 fulin
 avoie
 Religi
 cepté
 mett
 leur
 de M
 le Ro
 son p
 encon
 M. de
 à l'ex
 fort le
 comm
 coup
 de la
 mala
 qu'ell
 Dè
 l'agir
 tant
 e Co

simplicité de son cœur, un sacrifice de tout ce qu'il pouvoit avoir sur la terre, qui fut pour lui dans la suite, une source intarissable de graces.

Cependant toute la troupe poursuivit son voyage, & arriva à Paris. Les Ursulines du Fauxbourg Saint Jacques avoient fait offrir leur maison aux deux Religieuses; mais elles ne purent l'accepter si-tôt, leurs affaires ne leur permettant pas pour lors de s'éloigner de leur compagnie, & on choisit la maison de M. de Meules, Maître d'hôtel chez le Roy, à cause du voisinage de la maison professe des Jesuites. On n'avoit pas encore eu le tems de se reconnoître, que M. de Bernieres tomba malade & fut à l'extremité. Ce contre-tems déranger fort les affaires de la Mission dont il étoit comme l'ame: mais il contribua beaucoup à tromper les parens de Madame de la Peltrie, dont l'assiduité auprès du malade ne laissa aucun lieu de douter qu'elle ne fut son épouse.

Dès que M. de Bernieres fut en état d'agir, il usa de tant de diligence, qu'auant la fin du mois tout fut conclu, & le Contrat de fondation passé. Une pe-

tite negociation , dont le succès ne fut pas heureux , troubla un peu la joye qu'on avoit de se voir si près du port. Les deux Religieuses qui s'étoient enfin transportées au Monastère du Fauxbourg saint Jacques , y avoient gagné une vertueuse fille , nommée la Mere de saint Hierôme. La permission des Supérieurs immediats étoit donnée , & il ne restoit plus qu'à avoir l'agrément de l'Archevêque de Paris , qu'on s'étoit flatté d'obtenir sans peine. Il fut effectivement accordé à la premiere demande : mais dès le lendemain il fut retracté , sans qu'on en ait jamais pû sçavoir le motif , & quoi qu'on pût faire pour regagner le Prélat , il tint ferme. Il fit plus : car sçachant que Madame la Duchesse d'Aiguillon & Madame la Comtesse de Brienne , qui avoient pris vivement les interêts du nouvel établissement , s'étoient engagées à le fléchir ; il se retira pour n'être pas obligé de refuser à ces Dames ce qu'il étoit déterminé à ne leur point accorder. Quelques jours après Madame la Comtesse de Brienne alla prendre Madame de la Peltrie , & les deux Religieuses pour les

mener à Saint-Germain, où la Reine
souhaitoit les voir. Il ne se peut rien
ajouter à l'accueil que Sa Majesté leur
fit. Cette Princesse ne se laissoit point
d'admirer la generosité avec laquelle
Madame de la Peltrie, dans un âge si
peu avancé, alloit se consacrer avec
tout son bien, au service des filles sau-
vages. Le grand merite de la Mere de
l'Incarnation, dont elle avoit été pré-
venue, & qu'elle reconnut bien-tôt par
elle-même, dès qu'elle l'eût un peu en-
tretenuë, la charma; & le courage
avec lequel sa Compagne, dans une si
tendre jeunesse, & malgré la délicates-
se de sa complexion, s'exposoit à tant de
dangers & de traverses; l'attendrit jus-
qu'aux larmes. Elle voulut sçavoir jus-
qu'aux moindres circonstances d'une
entreprise si extraordinaire; & appre-
nant ce qui s'étoit passé à l'occasion de
la Religieuse Ursuline de Paris, elle en-
voyea sur le champ un Gentilhomme à
l'Archevêque, pour l'engager à donner
cette fille à Madame de la Peltrie: mais
le Prélat qui s'étoit apparemment douté
qu'on feroit encore jouer cette machine,
fit si bien ses mesures, qu'il ne fut pas

possible au Gentilhomme de le trouver.

Ce ne fut point là au reste la seule mortification que la Mere de l'Incarnation eut à Paris. Son fils avoit mandé au Pere de la Haye, qu'il desiroit fort se faire Jesuite, & qu'il le prioit d'être son intercesseur auprès du Pere Provincial. Ce Pere crut que rien n'étoit plus propre pour lui faire obtenir ce qu'il demandoit, que la présence de sa mere, à qui il communiqua la lettre de son fils, & l'on peut juger la joye qu'elle en conçut. Après avoir consulté ensemble sur ce qu'il y avoit à faire, ils conclurent qu'il falloit sans tarder faire venir l'enfant à Paris. Il vint & on le présenta au Pere Binet. Ce Pere l'examina, & ne le jugeant pas propre à son Institut, se trouva assez embarassé. Il ne vouloit pas faire un refus à la Mere de l'Incarnation dans une chose qu'elle paroissoit avoir fort à cœur; & d'ailleurs il ne pouvoit se résoudre à se charger d'un sujet qui ne lui paroissoit pas de service. Le biais qu'il prit, fut de dire qu'il avoit déjà le nombre de Novices qu'il lui falloit, & que si Martin persistoit, on le pourroit recevoir après qu'il

auroit fini son cours de Philosophie. Ce qui lui faisoit peine dans cet enfant, étoit un commencement de surdité dont il craignoit les suites; outre qu'il ne lui croyoit qu'un esprit mediocre. Aussi lors qu'après sa Philosophie il se presenta de nouveau, on lui dit nettement qu'on ne croyoit pas que Dieu le voulût Jesuite. Il y a de l'apparence qu'en effet Dieu le vouloit ailleurs: mais il est certain que le Pere Binet fut trompé dans le jugement qu'il porta de lui. Il ne lui parut jamais depuis aucune atteinte de surdité, & il a donné des preuves qu'il avoit l'esprit fort bon. Il entra quelque tems après dans la Congregation de S. Maur, y a été élevé aux premiers emplois, & s'y est extrêmement distingué par son merite & par sa sainteté, comme on le peut voir dans l'histoire de sa vie qui est imprimée.

Pour revenir à la Mere de l'Incarnation, elle partit avec sa compagnie au commencement d'Avril, après avoir laissé à un très-grand nombre de personnes de tout état, avec qui elle eut occasion de s'entretenir, une haute opinion de sa sainteté & des excellentes

qualitez dont le ciel l'avoit enrichie. Cette reputation, qui se soutint & crût même de jour en jour, ne fut pas inutile à son Monastere, & l'on peut dire que sa meilleure ressource dans la suite fut l'estime que l'on avoit conquë d'elle. En arrivant à Roïen, elle trouva le Pere Lallemand, qui lui assura que tout étoit prêt à Dieppe pour l'embarquement. Toute la troupe s'y rendit, & le Pere Lallemand les y accompagna. La Mere de l'Incarnation & la Mere de S. Joseph logerent chez les Ursulines, où elles trouverent dans la Mere Cecile de sainte-Croix, dequoi se dedommager de la perte qu'elles avoient faite à Paris. Mais à peine la Mere de l'Incarnation avoit-elle commencé à remercier Dieu de lui avoir enfin donné une nouvelle Compagne, qu'elle se vit dans l'obligation de lui faire des vœux pour la conservation de celle qu'elle avoit si heureusement amenée jusqu'au port. M. & Madame de la Troche n'avoient pas été longtemps à se repentir du consentement qu'ils avoient donné à leur fille pour le voyage de Canada. Toute leur famille, & sur tout M. l'Evêque de la Rochelle,

qui e
che
fusse
man
que
d'y l
leur
veroi
Qu
che,
rent
mom
fille
qu'ils
après
ordre
qu'il
fut la
ne R
sy la
tandis
geoit
de mo
avec
tant
encor
conse
l'eût

qui étoit frere de Madame de la Troche, avoit trouvé fort mauvais qu'ils se fussent rendus si aisément. On leur manda qu'on n'envoyoit en Amerique que des filles de mauvaise vie, & que d'y laisser aller la leur, c'étoit faire à leur famille une tache que rien ne laveroit jamais.

Quelque peu fondé que fût ce reproche, M. & Madame de la Troche y furent si sensibles, que sans perdre un moment de tems, ils écrivirent à leur fille, qu'ils revoquoient la permission qu'ils lui avoient donnée, & envoyèrent après elle un homme de confiance, avec ordre de l'arrêter en quelque endroit qu'il la trouvât. On peut juger quelle fut la douleur & l'inquietude de la jeune Religieuse à cette nouvelle. Elle ne s'y laissa pourtant point abatre : & tandis que la Mere de l'Incarnation songeoit à fléchir le ciel par toutes sortes de moyens, & traittoit de cette affaire avec Dieu seul ; Marie de S. Joseph fit tant par ses lettres, que son pere fut encore une fois obligé de lui donner son consentement. Mais afin que sa famille n'eût rien à lui reprocher, il écrivit au

Provincial des Feuillans à Paris, qu'il le prioit de s'informer de tout ce qui regardoit le voyage de sa fille; & qu'il le faisoit le maître de la retenir ou de la laisser partir, selon ce que sa prudence lui feroit juger être le plus convenable. Ce choix rassura nos deux ferventes Religieuses. Dom Raymond de S. Bernard connoissoit de longue main la Mere de S. Joseph; il l'avoit vüe à loisir à Paris, & s'étoit pleinement convaincu qu'elle n'alloit que par l'ordre de Dieu. Néanmoins afin de marquer à M. de la Troche qu'il ne vouloit rien negliger pour s'acquiter avec exactitude de la commission dont il l'avoit chargé: il se transporta à Dieppe; & cette bourasque, dont on avoit tant apprehendé les suites, n'eut point d'autre effet que de procurer aux servantes de Dieu le plaisir de revoir encore une fois, un des hommes du monde qu'elles estimoient le plus, & en qui elles avoient une plus veritable confiance.

Comme il n'y avoit rien qui arrêtât à Dieppe, on n'y demeura pas long-tems. Madame de la Peltrie vouloit monter le petit bâtiment qu'elle avoit fretté; mais

M
né c
frît
mon
nom
cité
d'ac
me c
il ju
plus
pou
trice
fonc
que
se d
rem
Fran
viteu
mém
conf
les r
apré
com
tiqu
nou
E
bon
trois

Messieurs de la Compagnie avoient donné des ordres exprès qu'on ne le souffrît pas, & qu'on la reçût avec tout son monde sur leur meilleur vaisseau, qui se nommoit le S. Joseph; ce qui fut exécuté. M. de Bernieres eût bien souhaité d'accompagner jusqu'à Quebec Madame de la Peltrie, & ses Religieuses; mais il jugea lui-même qu'il leur rendroit plus de service en restant en France, pour prendre soin du bien de la Fondatrice, & travailler aux affaires de la fondation. Effectivement on peut dire que sans les soins extraordinaires qu'il se donna, les Religieuses eussent apparemment été contraintes de repasser en France. D'ailleurs ce que ce grand serviteur de Dieu ne put pas faire par lui-même dans la nouvelle France, il eut la consolation de le faire depuis par un de ses neveux, qui passa quelques années après dans cette Mission, & qu'on peut compter parmi les plus saints Ecclesiastiques qui ayent jamais été dans cette nouvelle Eglise.

Enfin le 4. May 1639. le vent étant bon, on appareilla de grand matin. Les trois Ursulines furent menées de leur

Monastère, à celui des Hospitalieres ; pour y prendre trois Religieuses de cette maison , qui alloient aussi faire un établissement à Quebec , par les soins & les liberalitez de Madame la Duchesse d'Aiguillon. Il tarδοit bien à la Mere de l'incarnation que le moment fut arrivé de risquer sa vie pour son Dieu.

» Je voyois , dit-elle , que ma vie n'étoit
» rien ; mais c'étoit tout ce que je pou-
» vois sacrifier , & j'y joignois encore
» mon cœur & mon amour. Voyant
» donc que j'étois prête d'en venir aux
» effets , en m'embarquant sur Mer , &
» tout moi-même étant dans cette dis-
» position & dans un sentiment qui
» m'emportoit , je me prosternai devant
» le S. Sacrement dans le chœur des
» Mères Hospitalieres , & je m'offris à la
» Majesté de Dieu , en holocauste per-
» petuel. Alors j'experimentai que le
» S. Esprit possédoit mon ame , & lui
» donnoit des mouvemens conformes à
» l'action que j'allois faire. O Dieu ! qui
» pourroit dire ce qui se passa en cette
» donation & en cet abandonnement de
» tout moi-même ? De mon côté , je
» voyois que l'esprit qui me conduisoit ,
rendoit

rendoit témoignage à ma conscience, «
que je n'avois jamais rien fait de si bon «
cœur : & d'ailleurs j'avois un sentiment «
que le sacré Verbe incarné, Roy & «
Monarque de toutes les nations, aimoit «
& agréoit mon sacrifice. Lorsque j'é- «
tois en cet entretien, Madame la Gou- «
vernante nous fit remonter en son car- «
rosse pour nous mener au bord de la «
Mer. Nous étions entourées de monde ; «
& cependant mon esprit étoit si forte- «
ment occupé, qu'à grand peine pou- «
voit-il se divertir de son attention. On «
n'eût pas jugé cela de moi, tant je «
paroissois à l'exterieur libre & dégagée. «
Lorsque je mis le pied dans la chalou- «
pe, il me sembla entrer en paradis ; «
puisque je commençois à risquer ma «
vie pour l'amour de celui qui me l'a «
donnée. Je chantois en moi-même les «
misericordes de Dieu, qui me condui- «
toit avec tant d'amour. Cependant on «
étend les voiles ; le vent nous empor- «
te, & je quitte la France pour n'y re- «
tourner jamais ; & dans une ferme re- «
solution de consacrer ma vie au servi- «
ce des nations sauvages pour les affu- «

» jettir à leur Roi legitime, mon celeste
 » & divin Epoux.

Outre les six Religieuses dont nous avons parlé, Madame de la Peltrie & sa Demoiselle; le Pere Vimond, qui venoit d'être nommé Superieur general des Missions du Canada, s'embarqua sur le S. Joseph. Le recit que fait la Mere de l'Incarnation des circonstances de son voyage, est si naturel, & elle lie si bien tout ce qui se passa dans la route & son arrivée au terme, avec les dispositions interieures de son ame; que je ne croi pas pouvoir mieux faire que de la laisser parler. Voici donc ce que j'en trouve dans ses memoires.

» Il y avoit long-tems que mon esprit
 » avoit pris la route de Canada, & qu'il
 » voyageoit dans les vastes forêts de ce
 » nouveau monde, pour chercher les
 » moyens de travailler à la gloire de
 » Dieu: mon corps qui se voyoit dans
 » l'impuissance de le suivre, étoit dans
 » une violence qui le faisoit gemir, &
 » qui m'eût fait bien de la peine, si la
 » volonté de Dieu ne se fut rendue
 » maîtresse de la mienne. Mais dès que j

me vis separée de la France & que je
sentis que mon corps suivoit mon es-
prit sans que rien lui fit obstacle ; je
commençai à respirer. J'étois comblée
de joye d'être continuellement expo-
sée pour l'amour de mon celeste époux,
à cet élément infidèle ; & tout le tems
de la traversée me fut l'occasion d'un
continuel sacrifice. Nuit & jour je
m'offrois à Dieu dans les perils qui se
presentoient ; & sur tout dans un acci-
dent que ceux qui n'ont pas frequen-
té ces mers , auront de la peine à croi-
re. Ce fut une glace detachée de la
mer du Nord, si haute & si grosse , que
du haut des hunes du vaisseau , on
n'en découvroit point la cime , laquelle
se perdoit dans la brume. On y voyoit ,
ou l'on croyoit y voir , des donjons avec
leurs creneaux. On eut dit une Ville
flottante , & il y a des Villes qui n'ont
pas l'étenduë qu'avoit cette glace. Nos
marins même , accoutumez à ces sor-
tes d'écueils , avoüoient qu'ils n'en
avoient jamais rencontré qui en ap-
prochât. Cependant cette monstrueu-
se glace , que la brume nous avoit ca-
chée , venoit fondre sur nous avec im-

» petuosité : & comme nous n'avions pas
 » assez de vent pour la parer , le nau-
 » frage paroïsoit inévitable. Tout le
 » monde crioit misericorde , & le Pere
 » Vimond avoit déjà donné l'absolution
 » generale. Durant ce desordre mon
 » esprit & mon cœur étoient dans la
 » plus grande tranquillité dont il soit
 » possible de jouir , & je n'eus pas un
 » mouvement de frayeur. Ainsi je me
 » trouvois dans un état tout propre à
 » faire un holocauste parfait de moi-
 » même. J'avois en vüe toutes les fa-
 » veurs que Nôtre-Seigneur m'avoit fai-
 » tes au sujet du Canada : son comman-
 » dement , ses promesses , sa conduite ;
 » & avec tout cela j'étois indifferente
 » pour vivre ou mourir ; & toute ma
 » pente étoit dans l'accomplissement des
 » volontez de Dieu. Madame nôtre Fon-
 » datrice se tenoit comme collée à moi ,
 » afin que nous pussions mourir ensem-
 » ble. Je dispois mes habits pour n'é-
 » tre point dans un état indecent lorsque
 » le vaisseau se fracasseroit. Enfin le Pe-
 » re Vimond fit un vœu à la Mere de
 » Dieu au nom de tout l'équipage ; &
 » aussi-tôt ma Sœur de S. Joseph com-

me-
 que
 pei-
 aya
 nail
 de
 de ;
 que
 n'ét
 d'un
 gran
 I
 dan
 men
 très-
 nôtr
 Hof
 l'au
 la gr
 Mesi
 treiz
 seu
 core
 en de
 nous
 jetta
 preci
 point

mença les Litanies de la Vierge, auxquelles tout le monde répondit. A peine cela étoit fini, que le Timonier ayant reçu ordre de mettre le gouvernail d'un côté, le tourna sans y penser, de l'autre, & nous sauva par miracle; car par là il mit de côté la glace que nous avions devant nous, & qui n'étoit plus éloignée que de la longueur d'une pique. Ce danger fut le plus grand que nous courûmes.

Nôtre voyage dura trois mois, pendant lesquels nous gardâmes exactement nos règles. Nous avions une très-belle chambre, où nous disions notre office à deux chœurs; les Meres Hospitalieres d'un côté, & nous de l'autre. Nôtre-Seigneur nous fit aussi la grace d'entendre tous les jours la Messe, & d'y communier, excepté treize jours, que l'agitation du vaisseau ne le permit pas. Nous fûmes encore en danger deux autres fois; l'une en descendant à la première terre pour nous acquiter de nôtre vœu. On se jetta dans la chaloupe avec tant de précipitation, que nous fûmes sur le point de tourner sous le navire; & l'au-

» tre, parce que les brumes nous ayant
» fait perdre nôtre route, nous nous
» égarâmes environ soixante lieuës sur
» des rochers cachez sous l'eau. Dès
» que nous fûmes sortis de ce danger,
» nous commençâmes à voir des Sauva-
» ges, ce qui nous causa bien de la joye.
» Ces pauvres gens, qui n'avoient ja-
» mais vû de personnes faites comme
» nous, paroïsoient dans une grande
» surprise. Le Pere Vimond leur dit
» dans le style de leur pays, que nous
» étions des filles de Capitaines; que
» pour l'amour d'eux, pour instruire
» leurs filles, afin qu'elles ne fussent pas
» brûlées dans les feux, & qu'elles scûs-
» sent ce qu'il falloit faire pour être
» éternellement heureuses; nous avions
» tout quitté. Ils ne le pouvoient com-
» prendre; & comme il nous conduisi-
» rent par terre jusqu'à Quebec; l'é-
» tonnement que nous leur avons cau-
» sé, leur faisoit continuellement jeter
» les yeux sur nôtre vaisseau. Il faut
» avouer qu'il y a du plaisir à être dans
» la souffrance, quand on a le cœur
» gagné à Dieu. Quoique nous fussions
» traitées & logées aussi-bien qu'on le

A
peut
Navi
néan
sonne
dition
le cro
fai m
douce
que r
ter l
presc
& ce
d'une
elle n
fer la
une p
mon
n'en t
croyc
chain
En
premi
it N
qui a
nous
appro
dans
causo

peut être sur mer, & dans un très-beau Navire, accommodé de tout; il y a néanmoins tant à souffrir pour les personnes de nôtre sexe & de nôtre condition, qu'il faut l'avoir éprouvé pour le croire. En mon particulier, je passai mourir de soif; parce que les eaux douces s'étoient gâtées dès la rade, & que mon estomach ne pouvoit supporter les boissons fortes. Je passai aussi presque tout le voyage sans dormir, & cette insomnie étoit accompagnée d'une douleur de tête si violente, qu'elle ne peut l'être davantage sans causer la mort. Avec cela, je possédois une paix très-grande dans l'union de mon souverain & unique bien, & je n'en faisois pas moins tout ce que je croyois utile pour le service du prochain.

Enfin nous arrivâmes à Quebec le premier jour d'Août 1639. où le petit Navire de Madame de la Peltrie, qui avoit fait plus de diligence que nous, avoit déjà donné avis que nous approchions. L'allégresse fut grande dans la Ville: car outre le plaisir que caufoit nôtre venue, celle de cinq

» Missionnaires , n'apportoit pas une
 » moindre joye à toute la Colonie. M.
 » de Montmagny , Gouverneur de Que-
 » bek , qui avoit eu la bonté d'envoyer
 » au-devant de nous un Canot chargé
 » de rafraichissemens ; nous reçut sur
 » la grève avec tout l'accueil possible ;
 » & dès que nous parûmes , les ouvra-
 » ges cefferent , & on ferma les bouti-
 » ques. La première chose que nous fi-
 » mes au sortir du vaisseau , fut de baiser
 » cette terre en laquelle nous étions ve-
 » nuës pour y consommer nos vies au
 » service de Dieu & de nos pauvres Sau-
 » vages. On nous conduisit à l'Eglise où
 » le *Te Deum* fut chanté : ensuite M.
 » le Gouverneur nous mena au Fort , où
 » il nous regala splendidement. Après
 » le repas , lui-même , accompagné de
 » tous les Jesuites qui étoient pour lors
 » à Quebec , nous conduisit aux lieux
 » destinez pour nôtre demeure.
 » Le lendemain , le nouveau Superieur
 » des Missions , & le Pere le Jeune , qui
 » sortoit de charge , nous menerent aux
 » plus proches cabanes pour visiter les
 » Sauvages nos très-chers freres. Nous
 » y reçûmes des consolations bien gran-

des, en les entendant chanter en leur
M. langue les louanges de Dieu. Le pre-
Que- mier Chrétien nous donna sa fille, &
oyer en peu de jours nous en eûmes un af-
argé sez grand nombre, outre toutes les
sur filles Françaises qui étoient capables
ple d'instruction. En attendant qu'on nous
vra- eût bâti un Monastère, on nous logea
outi- dans une maison où il n'y avoit que
as fi- deux petites chambres. Bien-tôt ce fut
liser un Hôpital, la petite verole s'étant mi-
s ve- se parmi nos petites Sauvages, dont
s au- trois ou quatre moururent. Comme
Sau- nous n'avions pas encore de meubles,
te ou- les lits étoient sur le plancher, & tout
M. étoit si plein, qu'il nous falloit passer
, ou par dessus les lits. Dans cette extrême
près indigence, Dieu inspira un si grand
é de courage à mes Sœurs, qu'elles n'eu-
lors- rent aucun dégoût de la saleté des
ieux sauvages. Madame nôtre Fondatrice
voulut tenir le premier rang dans les
rieur- pratiques de charité dont nous avions
qu' de si belles occasions à chaque inf-
aux- ant: & quoi qu'elle fût d'une com-
r les- flexion fort delicate; elle s'employoit
Nous- avec un zèle merveilleux dans les of-
ran- ces les plus humbles & les plus re-

» butans. O que c'est une chose pré-
» cieuse que d'avoir les prémices de l'es-
» prit, sur tout lorsqu'il inspire le zèle
» du salut des ames !

» Cependant pour satisfaire au dessein
» qui nous avoit fait venir en ce pays,
» il nous fallut apprendre les langues des
» Sauvages, & le Pere le Jeune, qui
» avoit été nommé nôtre confesseur, fut
» encore chargé de nous aider dans cet-
» te étude. C'étoit quelque chose de
» bien nouveau pour nous ; & quant à
» moi, l'application à une langue si dif-
» ferente de la nôtre, me causa bien de
» la douleur de tête. Il me sembloit
» qu'apprenant par cœur des mots & des
» verbes ; car nous étudions par règle
» & par methode, c'étoit autant de pier-
» res qui me rouloient dans la tête.
» Cette douleur, jointe aux reflexions
» que je faisois sur la rudesse & sur la
» difficulté d'une langue barbare, me
» faisoit croire qu'humainement je n'y
» pouvois réussir, & j'en traitois amou-
» reusement avec Nôtre-Seigneur qui
» m'aida de telle sorte, qu'en très-peu
» de tems je fus en état d'entendre & de
» parler avec assez de facilité. Mon étu-

de m'étoit une oraison qui faisoit éva-
l'ef- mouir toute la barbarie de cette langue. «
zèle La servante de Dieu ajoute, qu'à son
fflein arrivée dans le pays, & après qu'elle
ays, eut bien examiné toutes choses ; elle
s des connut clairement que c'étoit celui que
qui Nôtre-Seigneur lui avoit fait voir six
, fut ans auparavant. Que ces hautes mon-
cet- agnes, ces vastes forêts, ces pays im-
e de menses, la situation & la forme des lieux
ant à qui se presentoient à sa vûë, étoient les
dis- mêmes qui lui avoient été montrez, &
n de qui étoient encore aussi presents à son
bloit esprit, qu'à l'heure même de son songe.
des Que cela lui donna une nouvelle fer-
régle eur & une pente à s'abandonner sans
pier- réserve pour tout souffrir, & pour fai-
tête. re tout ce que Nôtre-Seigneur voudroit
Il faut pourtant avouer que quelque
ur laerveur qui soutint le zèle des servantes
, me de Dieu, leur petit nombre, l'incommo-
e n'y té du logement, la saleté & la mau-
mou- vaise odeur des Sauvages, qui passent
f' que tout ce qu'on en peut dire, & le peu
s-peu de moyens qu'elles avoient de se garen-
& de re de tant d'incommoditez, les auroient
éte- entôt fait succomber si on n'eût tra-

vaillé en diligence à les mettre plus au large, & si il ne leur fût venu du secours de France. Les lettres de la Mere de l'Incarnation exciterent dans les maisons de Paris & de Tours, une si grande ardeur pour partager des croix qu'on leur faisoit voir si aimables; qu'en assez peu de tems, il y eut à Quebec une Communauté formée, dont la Mere de l'Incarnation fut éluë Superieure: ce ne fut pas au reste, en deguisant ce qu'il y avoit à souffrir dans ce nouveau genre de vie, que la servante de Dieu persuada à tant de saintes filles de venir partager ses travaux. Elle ne dissimula rien

» Pour gouter la vocation du Canada
 » mandoit-elle à la Superieure du monastere de Tours, il faut de necessite
 » mourir à tout, & si l'ame ne s'efforce
 » de le faire, Dieu le fait lui-même, &
 » se rend inexorable à la nature, pour
 » la reduire à cette mort, qui par une
 » espece de necessité, l'éleve à une éminente sainteté. Je ne puis vous dire
 » qu'il en coûte pour en venir là. Dans
 une autre lettre, après avoir parlé d'une grande perte qu'avoient fait toutes les Communautés de Quebec, elle

ajoute ; ce ne sont pas ces choses-là «
qui font souffrir , mais c'est une cer- «
taine conduite de Dieu sur l'ame , qui «
est plus penible à la nature que les «
tortures & les gênes. Lorsque je vous «
dis que les ouvriers de l'Evangile sont «
morts , & que leur vie est cachée en «
Dieu , c'est qu'ils ont passé par cette «
conduite , se joignant à Dieu , & se ren- «
dant avec lui inexorable à eux-mêmes «
pour faire mourir toute vive cette na- «
ture , qui est si nuisible aux parfaits «
imitateurs de Jesus-Christ. Il me sem- «
ble que je vous vois dans l'impatience «
de sçavoir si j'ai tant souffert ; oui , «
mon cœur ne vous peut rien celer , & «
je ne suis pas encore au bout , aussi «
ne suis-je pas encore arrivée à la per- «
fection de ceux dont je vous parle. «

Cependant le nouveau renfort qu'on «
reçut de France , fit retomber ces sain- «
tes filles dans le premier inconvenient «
qu'on avoit évité d'abord : car ce qui «
avoit suffi pour mettre au large cinq ou «
six personnes ; devint fort étroit quand «
le nombre fut accru. On ne pouvoit com- «
prendre comment elles pouvoient vivre «
ainsi étant les unes sur les autres , pèle-

mêle avec les filles Sauvages, qui les empoisonnoient par leur infection, qu'il falloit décrasser tous les jours, & qui par leur mal propreté, les mettoient souvent dans la necessité, ou de ne prendre presque aucune nourriture, ou de souffrir en se nourrissant des choses presque aussi difficiles à supporter que la faim même : mais l'amour divin dont elles étoient embrasées, leur faisoit trouver parmi tant de souffrances des delices que la vie la plus douce ne fait point goûter. » Et graces à Dieu, dit la Supérieure, la tendresse qu'il m'a donnée pour les Sauvages, est toujours la même. Je les porte dans mon cœur d'une façon pleine de suavité, pour tâcher par mes chetives prieres & mes petits travaux, de les gagner au Seigneur & je porte en mon ame une disposition constante de donner ma vie pour leur salut. C'est ce qui m'a fait faire un vœu particulier d'obéissance au Pere Supérieur de la Mission, pour me laisser conduire en tout ce qu'il lui plairoit exiger de moi.

Un autre inconvenient que cause l'arrivée des nouvelles Religieuses, don-

na lieu à la Mere de l'Incarnation de
faire paroître son grand ascendant sur
& qu'il les esprits, & le talent qu'elle avoit pour
& qui les affaires. Parmi les filles qui compo-
t sou- soient la Communauté naissante de Que-
endre bek, il y en avoit qui étoient venuës de
souf- Tours, d'autres de Paris. Ces deux mai-
pres- sons ne sont pas de même Congregation;
a faim car les Ursulines sont divisées en deux,
t elles lesquelles different en des choses assez
pouvent desquelles different en des choses assez
elices essentielles. Elles n'ont pas le même ha-
point bit, & celles de Paris font un quatrié-
Supé- me vœu solemnel d'instruire les filles,
onnée que celles de Tours ne font point. Il
a mé- faut avoir pratiqué les Communautéz
d'une Religieuses pour sçavoir jusqu'ou va
âcher l'attachement qu'on y a aux anciennes
petites coutumes; & combien il est difficile de
neur es faire changer pour en substituer
dispo- d'autres en leur place. Si c'est une foi-
e pour blese, on peut dire qu'il n'en est point
t faire de plus généralement répandue; & l'on
ce au- roit, ce semble, l'excuser d'autant plus
our m- sément dans des filles qu'on sçait
u'il lu- quels differens la seule forme de l'habit
excitez parmi des hommes véritable-
caus- ment respectables par la solidité de leur
, don-

esprit, & par l'étendue de leur érudition.

La Mere de l'Incarnation se trouva donc dans la necessité de faire changer d'usage & de maniere au moins à une partie de ses filles ; car il n'y avoit pas moyen de laisser dans la maison des Religieuses qui eussent des habits differents, & qui ne gardassent pas les mêmes regles ; outre que c'eût été encore une chose impraticable que de laisser aux Novices, qui seroient reçues dans le pays, la liberté de choisir entre les deux Congregations, celle qui auroit été plus de leur goût. Mais quoique ce fut une necessité de prendre un milieu, il n'en étoit pas plus aisé à trouver. La sage Superieure ne laissa pas de l'entreprendre, & après bien des prieres & de entretiens avec ses filles, elle convint enfin avec elles, 1°. Que toutes seroient les quatre vœux, avec cette clause néanmoins que les Religieuses venues de Tours, ne seroient le quatriéme vœu que pour le tems qu'elles seroient en Canada : ensorte que si quelque raison les obligeoit à retourner en France, elle

es en seroient déchargées. 2^o. Que toutes porteroient l'habit tel qu'on le porte à Tours. Ces deux principaux articles tant reglez, on convint des autres à amiable, & on en fit de nouveaux par rapport au pays, qui furent agréés également de tout le monde. Cela fait, la Mere de l'Incarnation envoya son projet à Paris & à Tours; & non seulement on n'y fit aucune difficulté de l'approuver & de le signer; mais il passa si sage & si bien concerté, qu'on proposa de réunir sur ce plan, en n'y changeant que ce qui ne convenoit au Canada, les deux Congregations du Royaume: mais ce dessein n'a pu encore être executé jusqu'à présent; & ce beau modèle, qui avoit fait espérer que tout l'Ordre ne feroit qu'une même Congregation, n'a servi qu'à en ouvrir une nouvelle qui reconnoît la Mere Marie de l'Incarnation pour sa fondatrice.

L'uniformité étant ainsi établie dans le Monastère de Quebec, on peut juger avec quelle ferveur Dieu fut servi par des filles qui avoient tout quitté pour s'entreprendre de si grands voyages, &

couru de si grands risques, pour le faire connoître à des Sauvages. Il n'y a que ceux qui sçavent goûter la joye du Seigneur, qui puissent comprendre avec quelle sainte allegresse on vivoit dans cette maison, ou l'on faisoit ses delices de tout ce que la nature a de plus en horreur, & ou l'on voyoit pratiquer des vertus qui auroient fait honneur aux Solitaires de la Thebaïde. La vie même de ces saintes filles, n'avoit rien dans le fond de moins dur que celle de ces anciens penitens; mais tout leur devenoit facile sous la conduite d'une Superieure, qui ne leur faisoit sentir le droit qu'elle avoit de les commander, que pour les soulager & prendre sur elle ce qu'il y avoit de plus rebutant & de plus penible. D'ailleurs on respiroit dans tout le pays un air de sainteté qui ne manque jamais d'accompagner les Eglises naissantes. Les Fondateurs de celle-ci vivoient encore; & la Mere de l'Incarnation qui naturellement n'exageroit point & qui n'étoit pas capable d'être touchée d'une vertu peu commune; soit qu'il n'étoit pas possible de n'

pirer pas à une éminente perfection ,
ayant pour conducteurs des Saints qui
retraçoient sur la terre la vie des Apô-
tres. Je vois , dit-elle , dans une de ses “
lettres , des ames si épurées de tout , “
qu'il semble qu'elles ne soient plus de “
la terre ; Dieu les conduisant dans “
un denuëment si grand , qu'il semble “
qu'elles ne tiennent plus qu'à Dieu. Il “
opere en elles ce degagement d'une “
maniere si admirable , qu'elles ne con- “
noissent plus rien que leur néant dans “
cet unique Tout. C'est à qui ira , dit- “
elle ailleurs , aux lieux les plus éloi- “
gnés & les plus dangereux , & où il “
n'y a aucun secours humain. Les sou- “
haitz qu'on fait ici les uns pour les au- “
tres sont : allez , nous sommes ravis “
que vous foyez dans un lieu d'aban- “
donnement. Plût à Dieu que vous y “
donniez vôtre vie pour le Seigneur. “
Voilà ce qu'on appelle de vrais imita- “
teurs de Jesus-Christ ? Peut-on rester “
dans la tiedeur à la vûe d'un zèle si ar- “
dent , & le moyen de ne pas vouloir “
avancer toujours dans la carrière de la “
sainteté quand on a pour guides des “
hommes qui y courent à pas de geant ? “

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Ce que la Mere de l'Incarnation eut à souffrir en Canada soit interieurement, soit exterieurement. Tout le monde se réunit pour lui faire de la peine. Sentimens qu'elle a d'elle-même pendant cette épreuve & le fruit qu'elle en tire. D'où venoient toutes ces souffrances. Dans un transport de componction elle fait à Dieu un aveu general & détaillé de toutes les fautes qu'elle a jamais commises. Le soin extrême qu'elle prenoit d'éviter les moindres imperfections. Elle renouvelle sa confession generale aux pieds de son Confesseur. Par ses prieres & ses souffrances, elle obtient de grandes graces à son fils. Ce cher fils entre en Religion, & sa mere connoit par un redoublement de peines, qu'il court risque de ne pas faire ses vœux. Divers avis qu'elle lui donne. De quelle maniere la revolte des passions qu'elle souffroit, étoit compatible avec l'intime union avec Dieu. Son exactitude à garder toutes les regles de la vie commune, & le soin qu'elle a d'éviter la singularité. Elle sort de charge & change de directeur. Elle fait vœu de chercher en tout la plus grande gloire de Dieu. Son directeur la fait souffrir pour l'éprouver. Effets de son union avec Dieu. Le cas qu'elle fait des épreuves par elle n' passé. La Sainte-Ecriture opere en elle des effets divers selon les temps, mais toujours plus parfaits. Sa devotion au cœur de Jesus. Sa douleur dans la ruine de la chrétienté des Hurons, elle secoure promptement ces pauvres sauvages réfugiés à Quebec. Incendie general de son Monastere, & ses dispositions interieures à ce sujet. La Colonie françoise est en danger de perir; on la presse en vain de retourner en France. Elle est chargée de rebâtir le Monastere, & la sainte Vierge l'assiste d'une maniere sensible.

A Juger par les apparences, il ne restoit plus rien à desirer à la Mere de l'Incarnation. En possession du Trésor qui faisoit depuis tant d'années l'unique objet de ses vœux, au milieu d'un peuple de Sauvages, à qui du matin au soir elle annonçoit le Royaume de son époux ; dans le centre de la plus fervente chrétienté qui fut peut-être alors dans l'Eglise ; dans le continuel exercice de ce que la penitence a de plus austère, & la charité de plus éminent ; rien ne se presentoit à son esprit & à ses vœux, qui ne fut capable de la ravir dans l'admiration des misericordes de son Dieu. Mais la jouissance n'est que pour le terme, & le Seigneur doit ce qui semble à sa gloire, à son Eglise, & à ses peuples, de fournir sans cesse de nouvelles occasions d'agir, & de souffrir pour son amour à ces grandes ames, qui par leur fidelité, leur courage & leur pureté, sont parvenues à cet heureux état, où tout se convertit pour elles en merite. C'est aussi la conduite qu'il tint alors avec sa servante, qui nous a écrit ainsi la situation où elle se trouvoit, & dont nous avons vu qu'elle avoit

eu un pressentiment si vif avant son départ de Tours.

» Pour venir plus au particulier de mes
 » dispositions interieures, & de la con-
 » duitte de Dieu sur moi, depuis nôtre
 » embarquement; j'étois entrée dans l'ex-
 » perience de ce que la divine Majesté
 » m'avoit fait connoître me devoir ar-
 » river. Cela commença par le change-
 » ment de la paix que je possédois aupara-
 » vant, en celle qu'elle me donna du-
 » rant la navigation : paix solide & pro-
 » fonde, mais quoiqu'en moi, éloignée de
 » moi; d'autant que pour sa subtilité, je
 » ne la voyois que comme dans une ré-
 » gion fort éloignée; ce qui étoit très-
 » pénible à la nature, & crucifioit fort
 » l'esprit; car les puissances de l'ame de-
 » meurerent comme mortes & attachées
 » à la croix. L'on conçoit dans cet état
 » ce que c'est que servir Dieu à ses dis-
 » pens. De cette disposition j'entraï dans
 » une autre bien plus crucifiante encore.
 » Je me voyois dépouillée, ce me sem-
 » bloit, de tous les biens de la grace, &
 » de tous les talens naturels exterieurs
 » & interieurs que Dieu avoit mis en moi.
 » Je perdois la confiance en ceux qui

conduisoient & les personnes les plus
saintes & pour qui j'avois eu plus d'ou-
verture, étoient celles de qui je rece-
vois les plus grands sujets de mortifi-
cation, Dieu permettant qu'elles euf-
sent des tentations continuelles d'aver-
sion contre moi. "

On apprend par ses lettres, mais d'u-
ne manière assez confuse, qu'elle eut
beaucoup à souffrir de la Mere de saint
Joseph, & qu'elle fut suspecte à la com-
munauté de Tours au sujet de la réu-
nion des deux Congrégations de son
Ordre, dont nous avons parlé; il paroît
même que son directeur s'indisposa con-
tre elle. Et pour surcroît d'afflictions,
Madame de la Peltrie, après avoir de-
meuré un an avec les Religieuses, alla
loger ailleurs. Un gentilhomme &
une Demoiselle étant venus pour établir
une Maison de Montréal, elle se joignit à eux,
reprit tous les meubles qu'elle avoit
apportés aux Ursulines, ce qui les redui-
sit à de fâcheuses extremitez. Le Gou-
verneur general & le Superieur des Mis-
sionnaires eurent beau l'avertir qu'elle n'é-
toit pas en sureté à Montreal, elle obstina
à y rester; on eut ensuite avis qu'elle

pensoit plutôt à commencer un second établissement pour d'autres Religieuses qu'à donner au premier, qui manquoit de tout, les secours dont il avoit un extrême besoin. Mais ces orages cessèrent tout à coup; chacun reprit ses premiers sentimens pour la Mère de l'Incarnation. Mad. de la Peltrie retourna à Quebec & s'attacha plus que jamais à la maison des Ursulines; d'où elle ne sortit plus. Je n'ai pu sçavoir en quoi consistoient & combien durèrent les peines que la Mère de S. Joseph causa à sa Supérieure. Il est constant que le cœur de cette sainte fille n'y eut point de part; que la croix fut commune, & que rien ne contribua peut-être davantage à épurer ces deux grandes ames, qui n'en furent que plus unies dans la suite. La Mère de l'Incarnation écrivit alors à son ancienne Supérieure de Tours, que sa vie étoit tout tissue de croix, d'humiliations, de mépris, & que Dieu lui faisoit la grace de trouver une manne secrète plus délicate que celle du desert de Sina, qui lui sembloit émanée de la main du Sauveur: que ce n'est pas peu entreprendre que de faire un établissement

condans un autre bout du monde : qu'elle
pouvoit dire hardiment, *mon Jesus est cru-*
cifié, & je le suis avec lui : tant les croix
lui étoient familières. Tout cela montre
assez qu'elle eut au dehors des choses à
souffrir qu'elle ne dit pas ; mais ce qu'
elle souffroit au-dedans étoit encore tout
autrement sensible que ces contradic-
tions exterieures ; & voici comme elle
continué à parler de la disposition où se
trouva son esprit pendant cette rude
épreuve.

Je me voyois infiniment digne de «
mépris, & la plus vile creature qui «
fut au monde. Dans ce sentiment, je «
ne pouvois me laisser d'admirer la bon- «
té & l'humilité de mes sœurs, de vou- «
loir bien me souffrir & dépendre de «
moi, je n'osois presque lever les yeux, «
tant étoit pesant le poids de cette hu- «
miliation ; & c'est ce qui me portoit à «
descendre aux actions les plus basses, «
ne m'estimant pas digne d'en faire «
d'autres. Aux recreations je n'osois «
presque parler, & j'évitois pourtant «
toute singularité, autant qu'il m'étoit «
possible. J'avois l'esprit libre pour les «
fonctions de ma charge, & l'étude de «

» la langue ; & je n'ai pas sçû que per-
» sonne le fut apperçu de ce que je souff-
» frois , quoiqu'alors je m'imaginasse
» que tout le monde voyoit ma misere
» comme je la voyois. Je m'oüvrois peu au
» Pere le Jeune , me trouvant dans l'im-
» puissance de le faire davantage ; mais
» ce grand serviteur de Dieu en connois-
» soit assez pour me porter compassion ,
» & pour craindre les suites. Parmi ces
» tenebres affligeantes , il s'élevoit quel-
» quefois un rayon de lumiere qui éclai-
» roit mon ame & l'embrasoit d'amour.
» J'étois tout-à-coup saisie d'un transf-
» port extraordinaire ; en sorte qu'il me
» sembloit être dans le paradis , & jouir
» de Dieu qui me carressoit par ses em-
» brassemens. Mais que cela passoit vi-
» te ! Ce n'étoit que comme un de ces
» rayons du Soleil qui percent inopiné-
» ment la nuë , & disparoissant dans l'inf-
» tant , font paroître le jour encore plus
» obscur qu'il ne paroïssoit auparavant.
» Aussi ces grandes caresses ne servoient-
» elles qu'à appesantir de plus en plus
» mes croix , & me rendre mes peines
» plus sensibles ; car je passois d'un abî-
» me de lumiere & d'amour , dans une

abîme de tenebres douloureuses ; du «
séjour de la gloire je me sentoie pre- «
cipitée & plongée dans un enfer , où «
regnoient des tristesses mortelles. Ce qui «
me caufoit les peines les plus ameres , «
étoit une tentation de defespoir , née «
en moi dans ces tenebres , sans que «
j'en connusse la cause. Je me fusse per- «
duë dans cette tentation , si la bonté «
de Dieu ne m'eût soutenuë par une «
vertu secrete. Car j'étois quelque fois «
arrêtée subitement , & je me voyois «
réellement sur le bord de l'enfer. Là «
il me sembloit que de la bouche de l'a- «
bîme sortissent des flâmes pour m'en- «
gloutir. Je sentoie même en moi une «
disposition qui me portoit à m'y preci- «
piter pour faire déplaisir à Dieu. Mais «
aussi-tôt la bonté divine , par un écou- «
lement de l'Esprit saint , sembloit ex- «
citer la partie superieure à vouloir en «
effet être precipitée dans l'enfer , non «
pour lui déplaire , mais afin que sa jus- «
tice fut satisfaite dans le châtement de «
mes indignitez. Cet acte étoit une sim- «
ple vuë de foi. Je voyois que je meri- «
tois l'enfer , & je voulois bien y être «
jettée pour un tems , pourvu que je ne «

» fusse point privée de l'amitié de Dieu.

Tout ce recit est bien instructif, & si les personnes tentées se comportoient toujours de la sorte, elles s'épargneroient bien des peines & en épargneroient aussi beaucoup à leurs conducteurs. Il n'est pas rare de trouver, même dans des ames assez peu avancées, de ces sortes de dispositions. Ce n'est pas toujours Dieu qui agit : il n'a qu'à laisser faire le tentateur, l'humeur même assez souvent y contribué. Le dessein de Dieu en le permettant, est d'humilier l'ame ; ce qu'elle a à faire, est de pratiquer la patience, de garder le silence, d'être humble & soumise. Avec cela on goûtera au milieu du trouble des passions & des sens revoltez, une paix solide qui soutiendra. On ne s'abandonnera point à l'inquietude ni à l'humeur contre soi-même, & contre son directeur. On ne jugera point son Juge ; on ne blâmera que soi-même, parce qu'on n'aura les yeux ouverts que sur ses défauts & sur sa misere, qu'on supportera avec douceur.

Dans la verité, ces sortes de situations sont d'admirables moyens de se purifier de plus en plus ; car comme la na-

ure, pour fortifier le corps, produit des
dérangemens d'humeurs, qui nettoient
les vaisseaux des impuretez qu'ils avoient
contractées, & redonne aux esprits &
aux humeurs même, un mouvement
plus vif & plus réglé: aussi dans l'ordre
de la grace, rien n'établit plus solide-
ment une ame dans la vertu, que ce de-
ordre des passions, qui se fait sentir de
tems en tems à ceux mêmes qui ont plus
travaillé à les reprimer. On connoît
lors ce que l'on ne connoissoit pas, qu'il
y a dans nos vertus mêmes & dans nos
meilleures actions, des imperfections &
des impuretez qui nous retardent dans
le voyage de Dieu. Le mal est que ces cri-
ses n'ont pas toujours les suites avanta-
geuses qu'elles pourroient avoir; parce-
que pour cela il faut pratiquer des ver-
tus qui sont infiniment rares. La Mere
de l'Incarnation exprime bien naïve-
ment la maniere dont elle prit l'épreuve
dont nous parlons, & le fruit qu'elle en
tirera.

Je me souviens, dit-elle, d'une lu-
miere que Dieu me donna au com-
mencement de ma conversion, par la-
quelle il me fit voir que j'avois derrie-

» re moi toutes les choses créées, & que jetté
 » je courois nuë à sa divine Majesté. Ce- hum
 » la se fait tous les jours aux dépens de serv
 » mes sentimens. Je pensois alors que ce les r
 » fut fait, parce que j'avois toutes cho- me t
 » ses sous les pieds: mais hélas! je ne parle
 » connoissois pas encore ce que j'avois Un
 » en moi de superflu: & c'est ce que le pouff
 » divin Jesus ôte tous les jours. Plus j'ap- que
 » proche de lui, plus je reconnois que touil
 » j'ai encore quelque chose qui me nuit de gr
 » & je crie sans cesse à ce divin époux ce: J
 » qu'il retranche tout sans pitié. Il le de m
 » fait, & c'est un martyre continuel, tant j'avo
 » dans l'interieur que dans l'exterieur de na
 » Ce que j'aimois le plus, c'est ce que les a
 » me fait souffrir davantage. Or bien parole
 » que cet état soit crucifiant, je ne l'excla
 » voudrois pourtant pas changer pour pure
 » toutes les delices imaginables, puisqu' spirit
 » qu'il me conduit à mon celeste époux mon
 » que je veux par dessus toutes choses. voit

Si les ames que Dieu éprouvé, pour horri
 voient toujours parler ce langage; leur les v
 éprouvés leur seroient bien plus utiles qu'el
 Mais pour n'être point abbatu, pour lées à
 être même fortifié par la voye de la tr mou
 bulation & de la tentation, il faut avo inexc

jeté de profondes racines d'une sincere
humilité. Quelquefois, continuë la
servante de Dieu, je voyois les diver-
ses raisons des changemens d'état où je
me trouvois; & j'avois le pouvoir d'en
parler au suradorable Verbe incarné.
Un excès de douleur interieure me
pouffoit à lui confesser toutes les fautes
que j'avois commises, & qui avoient
souillé ses dons & fait injure à l'esprit
de grace, par lequel il m'avoit condui-
t. Je lui declarois dans l'amertume
de mon cœur, que par mes infidelitez
j'avois donné de la vigueur à l'esprit
de nature, ce qui avoit fait injure à
ses adorables desseins. Comme je lui
parlois avec des soupirstouchans, & des
exclamations pressantes; toutes les im-
puretez, que j'avois commises en la vie
spirituelle, se rendoient presentes à
mon esprit; & ce qui autrefois m'a-
voit paru comme rien, me sembloit
horrible. Ah! qui pourroit exprimer
les voyes de cette divine pureté, ce
qu'elle exige des ames qui sont appel-
lées à la vie interieure! combien l'a-
mour divin est terrible, penetrant,
inexorable, & irreconciliable ennemi

» de la nature dont il n'y a que lui qui
 » connoisse les voyes détournées, & qui
 » les puisse redresser ! Une fois étant de
 » bout proche le saint Sacrement, il me
 » parut une grande flâme qui sortoit
 » par un soupirail, lequel me sembloit
 » être celui de l'abîme. Alors par une
 » certaine faillie, je me sentis portée en
 » tout moi-même par un mépris de Dieu
 » m'y jeter. Son infinie misericorde me
 » retint : cette vuë effroyable cessa, &
 » avec elle son operation. Je croi que si je
 » n'eusse rencontré à propos un lambris
 » auquel je m'attachai, je fusse tombée
 » Je portois seule ma croix ; les créatu-
 » res ne servoient qu'à l'appesantir. Il
 » n'y avoit que cette vertu secrette de
 » Dieu qui me soutenoit. Elle me faisoit
 » porter ma croix par acquiescement
 » aux ordonnances divines & avec sou-
 » mission aux impressions de la divine
 » justice que je reconnoissois très-équi-
 » table, excepté dans les momens où je
 » ressentois ce vuide total que j'ai dit
 » car alors mon ame étoit toute enve-
 » loppée de tenebres. Elle ne voyoit que
 » ce qu'elle souffroit, à sçavoir qu'elle
 » étoit entierement contraire à Dieu.

Mais

Mais ces momens passez, je n'étois pas
plûtôt revenue à moi, que je consen-
ois à tout sans pouvoir demander ma
délivrance.

On voit dans quelques memoires par-
ticuliers, que la Mere de l'Incarnation
regardoit en partie ces souffrances
comme une fuite de l'offre qu'elle avoit
faite à Dieu, de souffrir pour son fils,
dans le tems que cet enfant ne donnoit
pas lieu d'esperer qu'il suivît jamais les
traces de sa sainte mere, & pour une de
ses nièces, qu'elle connut être dans un
grand danger de se perdre, & qu'on a
vu depuis prendre la place & le nom de
la vertueuse tante dans le Monastere
des Ursulines, où elle est morte en gran-
de odeur de vertu. Voici comme la ser-
vante de Dieu s'exprime sur cela, en
continuant de parler de ses peines.

Outre la qualité de Juge que l'ame
voyoit dans le sacré Verbe incarné;
elle le regardoit encore comme son
poux, qui nonobstant ses défauts, ne
lui avoit point ôté la qualité d'épouse:
mais il la vouloit épurer sans pitié par
le feu de sa divine justice. Avec ce-
il ne lui donnoit aucune vûe de la

« durée ni des suites de cette épreuve :
« ce qui l'abbatoit & l'humilioit infini-
« ment. Alors piquée d'un amour dou-
« loureux, qui la faisoit crier comme
« un autre Job sur son fumier ; elle s'a-
« dressoit à lui, & lui disoit : Qui me
« donnera des larmes de sang pour pleu-
« rer toutes mes impuretez ? ô mon ce-
« leste époux ! comment avez-vous per-
« mis qu'une ame que vous avez tant
« chérie, vous ait fait tout ce tort ? &
« comment ne l'avez-vous pas jettée sous
« les pieds des démons ? Recevez donc
« au moins la confession de mes crimes,
« & châtiez-moi selon vos adorables ju-
« gemens. Je vous en conjure moi-mê-
« me, tant je voi de justice que vôtre
« amour soit satisfait. O que de châtimens
« je dois subir ! car outre ce que meri-
« tent mes propres iniquitez, vous sça-
« vez, ô mon divin époux ! que pour les
« deux ames que je vous ai demandées,
« je me suis offert à souffrir la puni-
« tion des fautes qu'elles auroient com-
« mises contre vôtre divine Majesté ; &
« qui les auroient pû rendre indignes de
« la faveur que vous leur avez faite en
« les tirant du monde.

Dans l'ardeur de ce transport, l'hum-
ble fervante de Dieu fit une confession
générale de tous les pechez de sa vie,
que je ne croi pas devoir omettre; rien
n'étant plus propre à faire connoître
jusqu'à quel point elle avoit conservé
l'innocence de son Baptême. Elle con-
tinuë donc ainsi: Vous sçavez, ô mon
chaste époux! qu'au commencement
que vôtre divine bonté m'appella ex-
traordinairement, qui fut à l'âge de
dix-neuf ans; après que vous m'eûtes
fait voir l'erreur où j'étois, me croyant
dans un état bien parfait: après que
par l'excès de vos infinies miséricordes
vous m'eûtes lavée dans vôtre sang
précieux: dans une occasion qui se
présenta, je raisonnai, & je deliberai
je ne retournerois pas dans la route
de ce siècle, & dans la condition dont
vous m'aviez delivrée. La tentation,
qui sous l'ombre d'une raison specieu-
se & comme nécessaire, m'ébranla,
n'eût infailliblement entraînée, si par
vôtre immense bonté vous ne m'eussiez
éclairée & affermie dans vôtre voye.
Vous sçavez aussi qu'en deux autres
occasions, lorsque j'étois encore dans

„ le siècle, je m'amufai à de certaines
 „ complaisances qui tenoient de l'esprit
 „ de nature ; que sous ombre de bien,
 „ j'y croupis quelque tems ; & que si
 „ votre misericorde ne m'en eût tirée,
 „ j'aurois étouffé l'esprit de grace, par
 „ lequel vous me conduisiez si amoureux-
 „ sement. Ah ! que j'ai de douleur, &
 „ combien je merite d'enfers ! Oui, oui,
 „ il est juste, ô mon divin amour ! que
 „ vous soyez satisfait.

„ En une occasion, étant Religieuse
 „ je fis, ainsi qu'il me paroît, un acte
 „ d'hypocrisie : jeus de faux sentimens
 „ d'humilité, qui me firent aller prier
 „ ma Superieure de m'humilier, & je
 „ croi qu'elle m'eût bien mortifiée de
 „ me prendre au mot ; car mon inten-
 „ tion, comme je croi, n'étoit pas pure
 „ J'avois un orgueil secret qui me faisoit
 „ agir ; c'est pourquoi je merite toute
 „ sortes d'humiliations. Exterminez
 „ donc, Justice incréée, exterminiez sans
 „ pitié le néant & la poussiere. Il n'y
 „ point de châtement qui ne soit trop
 „ doux pour moi.

„ Une autre fois, sous ombre de just
 „ ce, je donnai un avis à ma Superieure

re ; & au fond ce n'étoit qu'une vertu
plâtrée : & vous avez souffert tout ce-
la, ô mon divin Epoux ! il est juste
que maintenant vous en preniez ven-
geance. Me voilà courbée, châtiez-
moi selon les loix que vôtre amour a
établies. Ah ! je vous demande par-
don, anéantie sous les pieds des dé-
mons. Dans des entretiens que j'ai eus
avec des personnes d'esprit, je me suis
laissée aller à des pertes de tems, à des
badineries, à des puerilitez, en égard
à la gravité, à la sincérité, à la pure-
té de vôtre divine conduite sur moi.
Je m'abandonnois à la complaisance
& j'étois de ces entretiens qui m'avoient portée
à me trop épancher & à faire part aux
sens de ce que j'experimentois de spiri-
tuel dans l'interieur. Vôtre esprit censeur
me fit voir l'importance de cette faute,
sans quoi je serois tombée dans de
grands relâchemens au regard de cette
pureté dégagée que vous voulez de
moi ; vous ne me châtiâtes pas pour
ce ; il est donc juste que maintenant
vous en tiriez raison, & que vous pu-
issiez ma vanité, qui n'a été autre chose
qu'un desir secret de ma propre excel-

„ lence. Ah ! qu'il est vrai que vous ne
 „ voulez point qu'on gauchisse dans les
 „ voyes du pur amour ! Je suis venue
 „ fouiller vôtre nouvelle Eglise ; je me
 „ suis creusé des citernes pleines de bouë
 „ qui m'infectent de telle sorte , que
 „ leurs exhalaisons sont capables de me
 „ perdre. Il semble que vous ayez per-
 „ mis au démon d'être de la partie pour
 „ émouvoir toutes mes passions tour à
 „ tour. D'ailleurs je me sens comme liée
 „ & captive , & personne ne me sçau-
 „ roit delivrer que vous.

„ C'est donc de vous seul que j'attends
 „ ce secours ; car mes liens m'empê-
 „ chent de faire le bien que je veux
 „ & mes passions me veulent faire com-
 „ mettre le mal que je ne veux pas , &
 „ que je hais ; ô Dieu de misericorde
 „ mettez-y la main , sans quoi c'est fait
 „ de moi. Pardon de toutes mes faillies
 „ de toutes mes imprudences , de tous
 „ les sentimens imparfaits , dans les-
 „ quels je me suis échapée : Ce qui
 „ m'humilie d'avantage , c'est qu'avec
 „ la bassesse de mon cœur , qui me fait
 „ estimer digne de tout rebut , lorsqu'on
 „ me touche , j'ai le sentiment tres-vif

Ce font auffi mes pechez qui font cau-
se que je porte une charge, qui ne me
permet pas de m'employer selon mon
desir à l'instruction de nos cheres Neo-
phytes. Helas ! mon chaste époux,
vous sçavez les pentes que vous m'a-
vez données pour cela. Ce qui me res-
toit de consolation, c'étoit de leur ap-
prendre à vous connoître & à vous ai-
mer.

Voilà les plus grands pechez qu'eut a-
lors commisa la Mere de l'Incarnation dans
toute sa vie. Faut-il s'étonner que Dieu
ait orné de tant de faveurs, & honoré
de tant visites une ame toujours si pu-
re & si bien préparée à le recevoir ? Elle
ne se relâcha jamais de cette extrême
attention à se conserver autant qu'il
étoit en elle, exempte des moindres ta-
ches. Cependant elle ne se fut pas plû-
tôt humiliée en presence de son Dieu,
que ses peines diminuerent considera-
blement. Elle devint plus libre, & fut
delivrée de ces agonies mortelles, qu'
elle souffroit presque continuellement.
Il ne lui resta plus qu'une revolte de ses
passions & une tentation de haine contre
le prochain ; sur tout contre une per-

sonne qui ne manquoit aucune occasion de lui faire de la peine. Elle dit qu'ayant plus de liberté, elle étoit plus en danger de pecher, & que sans un secours extraordinaire de Dieu, elle eut fait plusieurs fautes, & qu'encore qu'il la soutint toujours, une disposition qui lui paroissoit si éloignée de la charité, dont son cœur devoit être embrasé, l'humilioit extrêmement; en sorte qu'elle avoit besoin de toute sa force pour se supporter elle-même.

Au milieu de tout cela, elle vaquoit à ce qui étoit de sa charge avec une liberté d'esprit qui surprenoit son confesseur; & ce fut dans le fort de cette épreuve, qu'elle conclut la grande affaire de l'union des deux Congregations dans sa Communauté. L'idée de ses pechez étoit sans cesse retracée à son esprit avec des traits si vifs, qu'elle ne pouvoit plus se souffrir elle-même. Un jour qu'elle en étoit plus frappée qu'à l'ordinaire, & que son cœur étoit brisé de contrition; elle s'avisa de se revêtir d'une haire qu'elle porta très-long-tems sans l'ôter, pas même la nuit pour reposer. Au bout de quelques tems son confes-

seur l'alla voir ; & ayant appris ce qu'elle avoit fait , lui en fit de très-grands reproches , & lui ordonna d'aller sur le champ quitter cet instrument de penitence. Avant que d'obéir , elle se jetta à ses pieds , & le supplia de vouloir bien écouter la declaration qu'elle vouloit lui faire de tous ses pechez & de toutes ses imperfections , afin qu'il conçût jusqu'où alloit sa malice. Le Pere la rebuta d'abord ; mais enfin ses larmes & ses instances le toucherent. Elle lui fit donc une confession generale de toute sa vie , sans examen ; mais avec une si vive lumiere , qu'elle n'eût pas été plus exacte quand elle eût employé plusieurs jours à s'examiner. Elle ajoute que cette parole de l'Écriture , s'accomplit en elle , *J'examinerai Hierusalem avec des lanternes* , (Sophon. 1. 12.) tant le pur amour se montroit censeur jaloux , & inexorable.

De si excessives souffrances n'étoient pas seulement l'ouvrage d'un amour purifiant , qui ne pouvoit rien souffrir d'impur dans son épouse ; le fils que nôtre sainte Superieure avoit laissé dans le siècle , & pour qui elle s'étoit en quel-

que forte dévouée à la justice divine ;
tenoit une conduite dont le contre-coup
retomboit sur elle. Dès qu'il se vit re-
fusé par les Jesuites, il ne pensa plus qu'à
son plaisir & à se pouffer dans le monde.
La servante de Dieu en fut instruite. » La
» crainte que j'avois , lui manda-t-elle
» quelque tems après , que vous ne
» tombassiez dans les precipices où vous
» couriez , me fit faire un accord avec
» Dieu pour porter la peine dûë à vos
» pechez , & qu'il ne vous chatiât point
» par la privation du bien qu'il m'avoit
» fait esperer pour vous. Ensuite de cette
» convention vous ne sçauriez croire
» combien j'ai souffert à ce sujet. Le
jeune homme retiré de cet abîme par la
vertu des prieres & des souffrances de
sa mere , se fit Benedictin dans la Con-
gregation de saint Maur , ainsi que nous
avons déjà vû. Il dit lui-même qu'il
passa son noviciat dans un entier oubli
du siècle , & que nourri de la grace,
il porta avec joye le joug de l'obéissan-
ce & des austeritez de sa Règle. Son en-
trée en Religion avoit fort adouci les
peines que la Mere de l'Incarnation en-
duroit à son sujet ; mais quelques per-

sonnes s'étant opposées à sa profession à cause de quelques dettes qu'il avoit contractées dans le monde ; la servante de Dieu connut par un redoublement de souffrances, le danger où il étoit de ne pas consommer son sacrifice : jusques-là que dans le fort de cette tempête, dont assurément elle ne pouvoit être instruite par aucune voye naturelle ; elle fut contrainte de sortir de table & de se retirer, pour l'aller offrir à Dieu. On voit par la lecture des memoires qu'elle lui adressa sur la fin de sa vie, combien ses sentimens sur ce qui le regardoit, étoient purs, élevez, & dignes de l'Evangile ; & il n'est personne qui ne s'y convainque parfaitement qu'il lui couta infiniment plus pour l'enfanter à Jesus-Christ, que pour avoir été sa mere selon la chair.

Enfin le jeune novice fut reçu à la profession religieuse, & commença dès-lors à courir sans discontinuer, à pas de Geant, dans la carrière de la perfection. La mere de l'Incarnation en apprit la nouvelle avec la joye que l'on peut concevoir.

Les lettres qu'elle lui écrivit alors

font si belles, si touchantes, si remplies de l'esprit de Dieu, elle y mêle avec une si noble simplicité les sages avis qu'elle lui donne, & ses propres dispositions; qu'on ne sçauroit les lire sans en être ému & porté à la pratique de ce qu'il y a de plus grand dans la Religion. » Je » benis la bonté de Dieu, dit-elle dans » l'une, des desirs qu'il vous donne; » prenez garde de ne vous point embar- » rasser l'esprit dans des raisonnemens » superflus, qui vous pourroient causer » une continuelle perte de tems: & il » arriveroit que vous ne vous en dese- » riez pas facilement, parce que la pas- » sion étant émuë par des desirs trop » impetueux, offusque la lumiere de » l'esprit; enforte qu'il est mal-aisé de » juger d'une vocation: elle se fait con- » noître bien plus parfaitement par une » confiance douce & amoureuse, & par » une longue perseverance, qui n'ôte » point la paix du cœur que par un » bouillon ardent, & par une agitation » continuelle qui n'est que dans les sens. » Il me paroît que dès mon enfance, » Dieu me dispoit à la grace que je » possède à present; car j'avois plus l'es-

prit dans les terres étrangères pour y
considerer les genereuses actions de
ceux qui y travailloient & enduroient
pour Jesus-Christ, qu'au lieu où j'ha-
bitois, Il me prenoit quelque fois des
faillies si fortes, que si les respects hu-
mains ne m'eussent retenuë, j'aurois
couru après eux que je voyois porter
avec zèle au salut des ames. Je ne sça-
vois pas alors pourquoi j'avois tous ces
mouvemens, aussi n'étoit-il pas tems ;
car celui qui dispose les choses suave-
ment, vouloit que je passasse par di-
vers états, avant que de manifester
sa volonté à la plus indigne de ses
creatures. Il s'est passé bien des cho-
ses dans les distances des tems : vous
les sçauvez un jour, mon très-cher
fils, je vous ai seulement dit ici en
abregé pour vôtre consolation & pour
vôtre instruction, ce qui se passoit en
moi dans mon enfance.

Quant aux pensées que vous me
proposez, croyez-moi, ne vous portez
à rien qu'à suivre Dieu ; je veux dire,
que vous vous abandonniez à sa con-
duite avec une douce confiance, &
que vous attendiez dans la paix du

» cœur, ce qu'il aura projeté pour vous.
 » Après cela ne vous mettez point en
 » peine, il vous conduira par la main;
 » c'est ainsi qu'il se comporte envers les
 » ames qui cherchent à le contenter, &
 » non à se satisfaire elles-mêmes. O qu'il
 » est doux de suivre Dieu ! je ne vous
 » dis pas ceci afin que vous étouffiez son
 » esprit; mais afin que vous le serviez
 » dans une plus grande pureté, & que
 » vous ne respiriez que dans l'accomplis-
 » sement des desseins qu'il a sur vous
 » pour sa gloire & pour la sanctifica-
 » tion de vôtre ame. L'obéissance exac-
 » te à tous vos superieurs fera la pier-
 » re de touche, qui vous fera connoître,
 » si vous êtes dans cette disposition.
 » Ah ! mon cher fils, que cette depen-
 » dance des desseins de Dieu sur vous,
 » est importante ! c'est le grand secret
 » pour vous sanctifier, & pour vous
 » rendre capable d'être utile aux autres.
 » Je suis ravie de voir ici des saints,
 » (c'est ainsi que j'appelle les ouvriers
 » de l'Evangile,) dans un dénuement
 » épouvantable : & veritablement cette
 » parole de l'Apôtre leur peut bien être
 » appliquée, *vous êtes morts, & vôtre*

vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu. "

(Colof. 3. 3.) Je n'ai point de termes "

pour dire ce que j'en connois. Medi- "

tez cette sentence, & pensez qu'il y a "

bien du chemin à faire avant que d'être "

semblable à nôtre divin maître. "

Ce que la creature ne peut d'elle-même "

faire, Dieu le fait ici d'une façon qu'on "

n'auroit jamais pensé. Ne croyez pas "

que je vous parle de la difette des cho- "

ses temporelles, de la pauvreté du vi- "

vre, de la privation de toutes les cho- "

ses qui peuvent consoler les sens, des "

peines qui les peuvent affliger, des con- "

tradictions, des adversitez, & des cho- "

ses semblables. Non, tout cela est "

doux, & l'on n'y pense pas quoiqu'il "

soit sans fin, ce sont des roses, & je "

vous assure que la joye que j'y ressens "

m'a souvent mise en scrupule. "

Si vous avez eu de la joye, lui dit- "

elle dans une autre, en recevant mes "

lettres, ne doutez pas que je n'en aye "

eu une semblable à la lecture des vô- "

tres. J'y ai vû les providences, les "

amours, les misericordes de Dieu sur "

vous, pour lesquelles je le louerai éter- "

nellement. Oui, mon fils, Dieu veut "

que vous l'aimiez : commencez donc ;
& croyez qu'hier vous ne l'aimiez pas
veritablement : les degrez du saint
amour sont de cette qualité, qu'on ne
voit de parfait que ce qui est devant
foi, & qu'on estime defectueux tout
ce qui est passé. Prenez-ÿ bien garde,
& vous remarquerez que cela est vrai,
& que c'est une des plus importantes
veritez de la vie spirituelle. Vous
marchez sur les vestiges des Saints qui
vous ont devancé, & vous habitez les
cellules qu'ils ont sanctifiées par leur
vertu ; courez sans relâche après eux.
Les Saints ne sont saints que par cette
inclination, & s'il faut ainsi parler, par
cette sainte opiniâtreté qui leur a fait
oublier toutes choses par un mépris
volontaire, afin de s'attacher à ce di-
vin Prototype, & vraie cause exem-
plaire de ses enfans. J'ai eu quelque-
fois le desir de sçavoir si vôtre cœur
est touché de cette douce émotion &
en quel degré Dieu vous met ; car il
vous faut quitter tout autre mouve-
ment volontaire, & suivre uniquement
les pentes de la grace pour arriver à
ce commerce avec nôtre souverain
bien

bien. Je demeure pourtant volontiers
dans mon ignorance, & me contente
de lui demander pour vous cette fa-
veur.

Vous voulez sçavoir comment il
est possible d'avoir le corps si près de
Dieu, & l'esprit si éloigné de lui; cette
différence est grande, & c'est pour l'ordi-
naire un effet de nos infidelitez. Le
seul moyen de nous en retirer, est
cette douce & volontaire servitude de
cœur avec une attache sans retour aux
volontez de nôtre maître. Cette ser-
vitude attire après soi tout l'esprit,
par une douce & amoureuse violence
qui captive bien les sens, mais qui ne
les tue pas, & qui le nourrit même
quelquefois de ses biens. Vous ajou-
tez : comment se peut-il faire, que
l'esprit étant une fois uni à Dieu, qui
est rempli de tant de douceur, s'en-
dore si facilement? cela n'est que trop
facile à ce miserable amour que nous
avons pour nous-mêmes. On dit que
quois qu'un cœur est navré il aime
tout : cela est vrai, quand il con-
voit ses playes, & qu'il demeure fen-

» sible aux coups des inspirations divi
» nes ; mais quand il les referme par ses
» miserables medicamens ; (c'est ainsi
» que j'appelle les raisons de l'amour
» propre,) il change de vie , & n'a plus
» de mouvemens que pour lui-même
» C'est cette miserable vie de nôtre
» amour propre, qui emporte après son
» tout l'esprit, & qui le retire de l'u
» nion avec Dieu. Et de là naissent les
» violences qu'il nous faut faire, lorsqu
» par la synderese qui nous picque
» nous sommes pressés de retourner
» celui de qui nous nous sommes sepa
» rez ; car comme nous avons repr
» la vie de la nature , il faut encore un
» fois mourir à la nature pour y arriver
» Vous voulez que je demande pour
» vous à Nôtre-Seigneur le don d'ora
» son, je lui demande celui de l'hum
» lité & de la vraye abnegation de vous
» même, sans laquelle il n'y a point
» vraye oraison, ni d'esprit interieur
» L'oraison & l'abnegation doivent aller
» de pair, autrement toutes nos dev
» tions sont suspectes ; mais vous avez
» d'excellens maîtres, capables d'éclair

dit tous vos doutes ; & ce me seroit une presumption de vous en dire davantage.

Les avis certains que la sainte mere recevoit de toutes parts des progrès que son fils faisoit dans la sainteté, & que par son merite il se rendoit une des plus vives lumieres de son Ordre, sa promotion au sacerdoce, & ensuite aux premieres charges de sa Congregation, la conversion de sa nièce, & la maniere ardente & sincere dont cette fille se donna toute à Dieu : tout cela remplit son ame d'une allegresse qui n'aida pas peu à la soutenir au milieu de ses croix, elle voyoit même diminuer de jour en jour, & elle finit le recit qu'elle en fait par des reflexions si solides, & qui marquent si bien le caractère de son esprit, que je ne croi pas devoir les omettre. On pourroit, dit-elle, me demander que que j'entends par la revolte des passions dont j'ai parlé, & qui après mes grandes peines interieures de trois années, m'ont encore duré plus de quatre ans, avec une aigreur dans le sang contre quelques personnes saintes, & cela peut compatir avec l'union in-

» time. J'ai déjà dit que cela se peut,
» & voici comment.
» Il est à remarquer que les passions
» émuës par une revolte semblable à
» celle dont il s'agit, ne sont pas com-
» me celles qui viennent d'un naturel
» facile à s'ébranler, ni comme celles
» dont les mouvemens sont fondez dans
» les mauvaises habitudes. Ceux qui
» travaillent à reprimer celles-cy, ont
» pour l'ordinaire de grandes peines à
» surmonter. Il leur faut de la medita-
» tion, des motifs, de l'examen, de l'é-
» tude, des resolutions, de la fidelité :
» & il leur reste encore après tout cela
» des attachemens à bien des choses, &
» sur tout à eux-mêmes, qui durent
» long-tems : mais dans la revolte dont
» il est ici question, bien loin qu'on soit
» arrêté à tenir ou à poursuivre ce que
» desire la passion émuë ; on porte le
» tout comme une mortification très-
» sensible. Ce qui arrive de mal, n'est
» pas volontaire, c'est seulement un ali-
» ment propre à nourrir l'humilité &
» l'abnegation de la personne, & un
» poids qui fait que l'on a un grand mé-
» pris de soi-même. S'il échappe quel-

que parole ou quelque pensée, c'est " par égarement : si l'on est contrarié, " & persecuté pour la justice, on sent " bien un mouvement de colere ou d'a- " version ; mais il n'en sort aucun mau- " vais effet ; car on porte dans le fond " de l'ame une crainte de Dieu, qui fait " qu'on hait la vengeance, & qui pré- " vaut sur la passion. On ne laisse pas " de broncher quelque fois par foiblesse, " lorsque rencontrant quelque person- " ne de confiance, on dit quelque pa- " role de plainte ; mais au même mo- " ment, l'ame reçoit tant de confusion " de sa lâcheté, que ce lui est le motif " d'une très-grande humiliation. Elle " se croit une inconstante, qui n'a ni " vertu, ni solidité. Néanmoins tout ce- " la compatit avec l'union intime dont " l'ame occupe le centre de l'ame en une region " de paix, qui semble separée de l'ame " même. "

Je laisse à penser si cette ame est " dans la crainte, voyant en soi tant de " foiblesse. Elle apprehende d'être trom- " pée : elle est convaincuë que ses pas- " sions n'ont été qu'endormies, & que le " Dieu qu'elle croyoit avoir eu d'inte- "

» rieur, n'a pas été de Dieu. Elle a dans
 » la pensée que toute sa paix & tous ses
 » dons ont été faux ; ou que si c'étoit des
 » faveurs du ciel & de véritables gra-
 » ces, elle les a perduës par sa faute.
 » J'avois d'autres croix, dont je ne pou-
 » vois demander à Dieu d'être délivrée
 » mais l'Esprit qui me conduisoit, me
 » pouffoit à demander de l'être de celle
 » ci, & cela en vüe de la véritable pu-
 » reté si peu cherchée, si peu trouvée
 » si peu possédée dans la vie spirituelle.
 » Après toutes mes demandes, il me
 » sembloit que j'étois encore plus capti-
 » ve, & que le sacré Verbe incarné
 » plaisoit à mes chaînes. Alors je m'ab-
 » bandonnois à ses voyes, & je m'offrois
 » à souffrir tant qu'il l'auroit pour
 » agreable.

Il est assez ordinaire de voir les per-
 sonnes que Dieu mène par des voyes sin-
 gulieres pecher contre les loix commu-
 nes de la regularité, & même faire de
 fautes que ne font pas ceux qui n'ont
 pas été prévenuës de tant de graces. Les
 foibles en sont mal édifiez ; les plus sa-
 ges ne sçavent souvent pas ce qu'ils en
 doivent juger ; parce que leur expé-

rience leur a bien appris en general qu'une ame peinée n'est pas toujours assez à elle pour faire toutes les attentions que demande une exacte regularité, & que Dieu permet même quelque fois que ses élus tombent dans des fautes, précisément pour les humilier; mais ils n'ont pas toujours assez de lumiere pour discerner dans de certaines occasions ce qui vient de la peine d'avec ce qui n'a point d'autre principe que la corruption du cœur & l'illusion de l'esprit. La Mere de l'Incarnation n'exposa jamais ses Sœurs au danger de se scandaliser. Sa conduite fut toujours uniforme, & un modèle vivant de la Règle. Elle étoit la premiere à tout, & elle se feroit volontiers chargée de tout, si elle n'eût été persuadée qu'il n'étoit pas moins de son devoir de faire pratiquer le bien, que de le pratiquer elle-même. Mais son humilité & sa charité lui faisoient tous les jours inventer de nouveaux moyens de tromper la ferveur de ses filles, & de se charger d'une partie de la peine attachée à leurs emplois, sans rien diminuer de leur mérite. On la voyoit presque en même tems avec

des enfans, les nettoyant, les careffant, les instruisant ; avec des ouvriers, les animant, les consolant ; dans les offices les plus bas, se faisant la servante des autres ; & avec cela ne manquant à rien des soins plus relevez & plus difficiles qu'exigeoit son emploi. Quelque fatiguée, & même quelque incommodée qu'elle fût, jamais elle ne manqua d'être la dernière couchée, & la première levée ; toujours ou en prieres, ou en action, elle commandoit plus par exemple, que par paroles. N'ayant pû obtenir / ou pour éviter la singularité, plus blâmable encore dans les Superieurs, qui doivent être comme le centre de la vie commune, que dans les particuliers, n'ayant pas jugé à propos de demander la permission de retrancher pour prier, du tems qu'elle devoit être au lit, elle prioit sur sa couche, & satisfaisoit à sa devotion en gardant sa Regle. Ce fut ce même motif qui la porta à se priver de la communion journaliere, convaincuë que Dieu témoin & auteur de ses bonnes intentions, ne manqueroit pas de la dédommager de ce qu'elle sacrifioit au bien de la Regle. Elle fut même

at toujours si ferme à ne se distinguer ja-
les mais en rien ; que sur la fin de sa vie ,
ces la Supérieure , pour l'obliger à faire ses
des raisons dans un lieu où elle ne fût point
rien exposée à toute la rigueur d'un froid
les excessif ; fut contrainte d'assembler pour
ati ce saint exercice , toute la Communauté ,
dée dans une chambre où il y avoit un poë-
l'è le ; & il fallut interposer l'obéissance ,
ere pour lui faire prendre quelque chose de
en particulier , lorsque ce qu'on servoit au
m-refectoir se trouvoit fort préjudiciable
te à sa santé.

lus Dans une lettre qu'elle écrivit envi-
qu'on ce tems-là à son fils , & où elle con-
vie inuë à lui marquer la route qu'il devoit
rs venir pour arriver à une éminente sain-
des tété , elle dit des choses touchant la si-
er gnation où elle se trouvoit alors , dont
lle j'ai cru devoir ici rapporter les propres
sa termes : les voici , » Benissons cette dou-
fure & aimable providence , qui par des «
vervoix si cachées à nos foibles lumieres , «
in-nous a choisis pour son service , & «
ses pour y consumer tous les momens de «
pas notre vie. Ah ! qu'il est bon de ne sou- «
ri-taiter que cette sainte consommation , «
me & de n'avoir de pente que pour la «

» gloire de celui qui seul merite d'être
» glorifié! mon fils, quand on a cette
» inclination, on ne tient à rien dans
» cette vie. Il y a seulement deux cho-
» ses où l'ame trouve son compte, en
» attendant qu'elle ait le bonheur de se
» voir detachée de cette vie mortelle.
» La premiere est la pratique des maxi-
» mes de l'Evangile, ou du moins un
» effort continuel pour le pratiquer;
» l'autre est la douce familiarité avec
» Dieu, qui par ses divines touches per-
» met à l'ame de s'entretenir, & s'il faut
» ainsi parler, de s'égayer avec lui,
» quoiqu'elle ne se vöye que poudre &
» & cendre en la presence de sa Majes-
» té suprême. Sans ces deux secours je
» ne puis comprendre qu'on puisse vivre
» en ce monde parmi les épines & les
» tracas, qui sont si capables d'étouffer
» l'esprit interieur: la nature y trou-
» vant toujours son interêt, & ne s'y
» attachant que trop. C'est pour cela
» que plusieurs retournent en arriere,
» & que si peu perseverent dans la pre-
» miere ferveur de leur vocation: car
» pour y demeurer, il est besoin d'une
» continuelle mort de soi-même, qui est

cet aneantissement, cette consom-
tion dont je vous parle, pour laquelle
il faut un grand courage & une gene-
rosité qui ne se relâche jamais. Mais
aussi agissant de la sorte avec le secours
de nôtre divin Jesus, l'ame se trouve
enfin degagée de ses liens, court &
vole au-dessus des sens & de l'amour
propre. Ce n'est pas qu'elle ne ressen-
te encore quelquefois des attaques de
la nature corrompuë; mais la force
que Dieu lui donne, surmonte tout:
elle opere avec facilité & même avec
plaisir, en sorte qu'elle experimente
la verité de ces paroles: *Mon joug est
doux & mon fardeau leger*: cette force
même s'augmente dans l'exercice des
deux points que je vous viens de mar-
quer: mais ne pensez pas qu'il faille
regarder les maximes de l'Evangile, &
ce qui est de plus grande perfection
dans une speculation de vertus, qui ne
soient pas conformes à nôtre condition
ni à nôtre vocation interieure; mais
en de certains points où il faut s'atta-
cher fortement selon nôtre état pre-
sent. Or voici les maximes où je m'e-
xerce à present, & auxquelles je me

„ suis même engagée par vœu.

I. Etant accusé d'avoir fait quelques fautes, ne s'en point excuser, encore qu'on soit innocent, & n'accuser point ceux qui les auroient faites pour se décharger; si ce n'est qu'au jugement d'un sage directeur il y aille de la gloire de Dieu.

II. Veiller sur son esprit & sur son cœur pour ne point se laisser surprendre à dire des paroles de plainte & d'exagération, lorsqu'on pense être, ou qu'on est en effet offensé, choqué, rebuté, humilié, soit de paroles, soit par des actions.

III. Ne rien dire à sa louange, ne rabaisser qui que ce soit tacitement ou de parole, lorsqu'il est loué de quelqu'un ou qu'il est question, selon l'ordre de charité, de le louer, & de lui dire des choses obligantes.

IV. S'exercer à une pieuse & charitable affection envers ceux pour qui l'on a une antipathie naturelle; prendre en bonne part leurs actions, & juger bien de leurs intentions.

V. Fuir l'émulation & la jalousie des biens & des satisfactions d'autrui, soit

interieures soit exterieures ; mais plutôt
s'en réjouir & s'estimer indigne d'en
posséder autant.

VI. S'exercer à un esprit de patience
envers le prochain selon les maximes
prescrites dans l'Evangile.

VII. Travailler au retranchement
des tendresses sur soi-même, & des re-
flexions superflües sur ce qui pourroit
donner de la peine.

VIII. Travailler tout de bon à la
douceur interieure & exterieure, à la
mansuetude & humilité de cœur con-
formément à l'Evangile.

IX. Ne prendre pas volontairement
de l'ombrage, ni de la desiance pour de
petites apparences & ne point s'en laisser
aller à l'inquietude.

X. Souffrir avec amour & douceur
les douleurs du corps & les affections de
l'esprit ; les humiliations & les mortifi-
cations de la part de Dieu & du pro-
chain.

XI. Mortifier certains petits apetits,
inclinations, & penes naturelles en tout
ce qui se pourra, sans faire tort au spi-
rituel ni au corporel.

XII. Obéir avec fideité aux mouve-

mens & inspirations de Dieu, & en tout ce qui vient d'être proposé; suivre l'obéissance & la direction du Pere spirituel.

» Quand je vous dis qu'il ne faut pas
» s'attacher à une suite de vertus specu-
» latives, c'est que comme il y a divers
» degrez & états dans la vie spirituelle,
» il y en a un entre les autres où l'enten-
» dement à plus de part que la volonté;
» & si l'ame n'est fidèle & genereuse,
» elle ne se peine guere à faire des re-
» flexions sur la pratique des vertus so-
» lides; ce qui fait qu'elle bronche sou-
» vent, & qu'elle donne sujet de croire
» qu'elle n'a pas de mortification. Au
» lieu que dans l'état où l'entendement
» & la volonté agissent de concert, l'a-
» me travaille & avance beaucoup, sans
» se peiner toutefois, dans la pureté de
» cœur, dans la pratique des vertus, &
» dans la droiture en toutes ses actions.
» Mais ensuite il y a encore un autre
» état qui la met dans une espece de ne-
» cessité de la pratique fidèle de l'imita-
» tion de Jesus-Christ, & cette necessité
» est dans une paix interieure qui ne se
» peut exprimer. Il n'est plus ici ques-

» Apôtres, nous sont des témoins fidèles
 » du contraire. Quoique toutes ces
 » choses là soient bonnes & salutaires,
 » quand elles proviennent de l'Esprit de
 » Dieu, ce n'est rien en comparaison
 » des vertus, ni des dispositions intérieures
 » des graces dont je viens de parler,
 » & qui sont toute ma vie, ma force,
 » & mon soutien. Je suis de votre avis
 » que nos entretiens doivent tendre à la
 » fin où nous aspirons, & je vous avoue
 » que je n'ai point de consolation solide
 » en cette vie, que dans la pente qui
 » me fait soupirer après cette bienheureuse
 » fin. Obtenez-moi de Dieu que
 » je prenne les vrais moyens qui y conduisent,
 » que je ne m'y égare point, &
 » que je ne me cherche point moi-même,
 » au lieu de chercher celui, dont l'imitation
 » est nôtre véritable regle. Il n'y a
 » rien que nous devons tant appréhender
 » que les dévotions écartées, & qui
 » ne sont pas fondées sur les maximes &
 » sur la vie de Jesus-Christ; pour l'ordinaire
 » la fin en est funeste.

Une ame si élevée, une femme d'une
 vertu si heroïque, d'une capacité, &
 d'une expérience dans les voyes de Dieu

qui

qui la mettoient au premier rang parmi les maîtres de la vie spirituelle, & dont la reputation se répandoit de tout côté, avoit tout ce qui faut pour donner du lustre & du credit à un parti, & on ne manqua point de travailler à l'engager dans celui des nouveaux Augustiniens, qui faisoit alors tant de bruit dans l'Eglise; mais on trouva une personne trop solidement établie sur les fondemens inébranlables de l'humilité, de la simplicité, & de la véritable abnegation de soi-même; on voit dans ses écrits, que pour couper court aux instances qu'on lui fit sur cela, elle ne fit point de réponse aux lettres qu'on lui en écrivit, & la chose n'alla pas plus loin.

Cependant les six années de sa supériorité étant écoulées, elle sortit de charge, & elle commença à goûter le plaisir que les Saints trouvent dans la dépendance. Vers le même tems, le Pere Jérôme Lallemant fut nommé Supérieur général des Missions, & la servante de Dieu connut par une très-forte inspiration, que ce Pere, qui joignoit à une eminente vertu, un mérite rare, & une expérience consommée dans les voyes

du ciel, étoit celui que Dieu lui avoit donné pour l'aider à consommer le grand ouvrage de sa sanctification, & pour achever d'établir dans sa Congregation naissante, une forme de vie réglée & durable : car jusques-là on n'avoit pu encore faire que des reglemens provisionnels & generaux, parce qu'il falloit du tems pour prévoir tous les inconveniens, entrer dans tous les détails, & regler tout.

Ce fut en effet par là que le nouveau Supérieur commença l'exercice de sa charge, qui outre le soin des Missions, le mettoit encore à la tête de cette nouvelle Eglise. Il agit donc en même tems, & comme Supérieur, par autorité, afin qu'on ne pût plus revenir de ce qui auroit été une fois arrêté ; & comme ami, par voye de mediation ; afin que tout étant réglé du consentement des parties interessées ; on eût moins de peine à se soumettre. Effectivement dès qu'il avoit mis quelque article par écrit, en quoi il ne fit guere que suivre le plan de la Mere de l'Incarnation ; il vouloit que chaque Religieuse lui en dit en toute liberté son sentiment, & qu'en

oit le & re-re-a-ens u'il les dé-
suite on en fit la lecture à la Communauté pour être reçu par suffrages secrets; & ce n'étoit qu'après toutes ces précautions, qu'il y apposoit le sceau de son autorité. Aussi faut-il avouër qu'il ne se peut rien de plus sage, rien de mieux concerté, ni plus propre au dessein que ces saintes filles s'étoient proposé, en allant s'établir dans le Canada.

eau fa-ns, ou-me-ori-e ce-om-affir-ent de-ent pa-ivr; a d'Pen
Pour revenir à la Mere de l'Incarnation, voici ce qu'elle dit elle-même des dispositions où elle se trouvoit, lorsque le nouveau Superieur prit soin de sa conscience. Je me trouvai à l'arrivée « du Pere Lallemant dans une très-« grande liberté d'esprit, & dans une « entiere ouverture de cœur pour lui « communiquer l'état de mon ame; & « lui de son côté se sentit porté à m'ai-« der de tout son pouvoir. Il est vrai « qu'il m'éprouva en diverses manieres. « Dans l'Octave de Noël il me vint une « forte pensée, que si je m'engageois « par vœu à chercher la plus grande « gloire de Dieu & tout ce qui seroit de « plus grande perfection, sa divine Ma-« jesté m'assisteroit; je me sentis pressée « interieurement de le dire à mon direc-«

» teur ; lequel après avoir recomman-
 • dé l'affaire à Dieu , me permit de
 » voüer à Dieu, de faire, souffrir, penser,
 » dire tout ce que je connoitrois être de
 » plus parfait , & qui me paroîtroit être
 » de sa plus grande gloire. Aussi-tôt je
 » me sentis extrêmement fortifiée, &
 » Nôtre-Seigneur me fit de grandes gra-
 » ces par cet engagement. Dans ce vœu
 » étoit compris le vœu d'obéissance à
 » mon directeur.

Le Pere Lallemant de son côté crut
 devoir éprouver sa penitente à propor-
 tion du progrès qu'elle avoit fait , &
 de l'engagement qu'elle venoit de pren-
 dre. La premiere chose sur quoi il l'at-
 taqua , fut la maniere libre & familiere
 dont elle traitoit avec Nôtre-Seigneur.
 » Pour profiter de ses avis, dit sa Ser-
 » vante de Dieu , je me faisois de gran-
 » des violences ; mais il ne m'étoit pas
 » possible d'y réüffir. Je demandois à ce
 » chaste Epoux de mon ame , qu'il lui
 » plût me faire la grace d'obéir à celui
 » qui me tenoit sa place ; & lors même
 » que je lui faisois cette demande , je
 » me trouvois sans reflexion dans un
 » doux & intime commerce avec lui.

Alors je lui disois ; ô mon chaste A-
mour ! il faut que j'obéisse , souffrez
que je me retire de vous. Je faisois
donc effort pour sortir de cette pri-
vauté ; mais insensiblement je me re-
trouvois comme auparavant. Je pas-
sai quelque tems en cet état , & bien
que j'experimentasse que le sacré Ver-
be incarné se plaisoit à mon obéissan-
ce, lorsqu'il me laissoit le pouvoir d'o-
béir , hors de là néanmoins je me trou-
vois en un doux commerce avec lui ;
ce qui fit qu'enfin on me permit de
suivre l'attrait.

Dans cet état d'union avec Dieu , il
est impossible de subsister en aucun
dessein qui puisse mettre de l'opposi-
tion à son operation ; comme dans
l'usage actuel de certaines pratiques ,
où il faut que l'entendement travaille
& reflexisse : ni de s'arrêter sur des
objets corporels & materiels , & mê-
me sur des choses fort spirituelles ;
mais qui ne sont pas au même
degré d'élevation que celles dont Dieu
prend soin d'occuper l'ame. J'en ex-
cepte les sacrez mystères de nôtre foi :
car encore que l'ame ne puisse medi-

» ter, elle a néanmoins une façon de les
 » contempler & d'en parler avec Dieu,
 » lorsqu'il l'y attire, laquelle est d'une
 » très-grande douceur: & même com-
 » me ces divins mystères appartiennent
 » au suradorable Verbe incarné, la
 » moindre pensée qui en frappe l'esprit,
 » embrase l'ame, qui y voit tant de cer-
 » titude & de sainteté, qu'elle n'a pas
 » besoin de raisonnement ni de reflexion
 » pour en connoître davantage. En effet
 » étant unie à la sacrée personne du
 » Verbe, elle est dans la source qui lui
 » imprime toutes veritez, & qui la fait
 » vivre de ses influences. C'est cette
 » nourriture celeste dont parloit ce di-
 » vin Sauveur, lorsqu'il disoit: *Si quel-*
 » *qu'un entre par moi, qui suis la porte;*
 » *il entrera & sortira, & trouvera des*
 » *pâturages.* (Joan. 10. 9.) Ainsi l'a-
 » me a vie en lui & de lui, d'une façon
 » ravissante & qui se peut mieux expe-
 » rimer que dire.

Voilà de quelle maniere Dieu recom-
 pensa l'engagement heroïque, que son
 humble servante avoit pris à son servi-
 ce. Mais si ce Maître liberal ne se laisse
 jamais vaincre en liberalité; les ames

qu'i
 ne d
 en a
 re d
 que
 enve
 roiss
 volt
 jour
 paix
 men
 Vien
 senti
 ôtoit
 extr
 part
 écou
 te fo
 dial.
 par
 me
 teme
 sa n
 & q
 ces,
 des
 T
 Dieu

qu'il a percées du trait de son amour, ne demeurent jamais, ou bien rarement en arriere. Il n'y avoit rien dont la Mere de l'Incarnation ne s'avisât pour marquer son amour & sa reconnoissance envers son bien-aimé; & tout lui paroissoit aisé. Il n'y avoit que cette revolte des passions qu'elle sentoit toujours, qui l'empêchât de jouir d'une paix bien pure. Enfin elle fut fortement inspirée de s'adresser à la sainte Vierge. Elle le fit, & à l'instant elle se sentit soulagée: il lui sembla qu'on lui ôtoit de dessus les épaules un vêtement extrêmement pesant; & il se fit dans la partie sensitive de l'ame comme un écoulement de paix, qui changea toute son aversion en un amour très-cordial. Elle apprit quelque tems après, par l'arrivée des vaisseaux, qu'au même moment qu'elle avoit été si parfaitement déchargée de toutes ses peines; sa nièce dont nous avons déjà parlé, & qui avoit tant de part à ses souffrances, avoit pris le voile au Monastère des Ursulines de Tours.

Tout se ressentit dans la servante de Dieu de cet heureux changement. « Il

» ne me feroit pas possible, dit-elle, de
» décrire le deluge de paix où mon ame
» se trouva plongée, dès qu'elle se vit en-
» tierement libre de ses liens, & réta-
» blie dans tout ce qu'elle croyoit avoir
» perdu. Non-seulement elle voyoit
» qu'elle n'avoit fait aucune perte ;
» mais elle connoissoit par experience,
» qu'elle avoit fait un très-grand amas
» de trésors. Elle sentoit que ce qui lui
» avoit ôté la vûë du bien qu'elle pos-
» sedoit dans l'intime union avec l'E-
» poux, n'avoit été qu'une cendre qui
» cachoit son feu, & qui couvroit ses
» lumieres pour son bien, & son pro-
» grès dans les vertus solides.

» Envisageant cet état, je ne me pou-
» vois lasser de benir Dieu, de m'avoir
» fait passer par tant d'épines. Je lui de-
» mandois pardon de ne lui avoir pas
» été assez fidèle dans mes tenebres, &
» j'entrois dans une confusion, qui
» m'humilioit en sa divine presence au-
» dessus de toutes choses. Je louois, & be-
» nissois ce divin Sauveur, en lui disant
» avec le Prophète : *Il m'est avantageux*
» *que vous m'avez humiliée* (Psal. 118.)
» Et certes pour tous les trésors de la

terre, je ne voudrois pas n'avoir point " passé par cet état d'humiliation qui me " paroît d'un prix infini. Il me semble " que j'ai été dans ces cavernes de " Lions & de Leopards, dont parle l'é- " pouse au Cantique; & que pour n'être " pas endommagée par leurs mor- " sures, je me suis sauvée dans les re- " traites de mon celeste époux, c'est-à- " dire dans les saintes & sacrées maxi- " mes de l'Évangile, qui comme des tor- " rens de richesses, ont coulé de sa divi- " ne bouche. S'il a dit, faites du bien à " ceux qui vous font du mal; c'est une " loi qu'il me semble avoir écrite dans " mon cœur, avec une force & une im- " pression toute d'amour. Je l' experi- " mente dans les occasions, non en me " mortifiant; mais par une pente & une " inclination qui me porte là. Comme " j'ai eu des affaires très-épineuses de- " puis que je suis en Canada, & que " j'ai été obligée de traiter avec toutes " sortes de personnes, ces divines ma- " ximes ont été ma force & mon sou- " tien.

Rien ne rassuroit cette ame fidèle, que l'amour qu'elle avoit pour les humi-

liations, & les graces qu'elle avoit reçues du ciel ne lui donnoient point d'autre inquietude, que la crainte de n'être pas assez humble, ce qui est la preuve la plus marquée du progrès qu'on a fait dans l'humilité. Ce redoublement de faveurs du ciel en étoit encore une preuve bien évidente; il se rendoit sensible d'un jour à l'autre. Voici ce qu'elle en dit dans son memoire. „ Avant que je „ fusse Religieuse, & même avant que la „ divine Majesté m'eût éclairée sur la „ sainte Trinité : les lumieres que Dieu „ m'avoit données sur l'Ecriture Sainte, „ produisoient en moi une foi si vive, qu'il „ me sembloit que j'eusse volontiers „ passé par les flâmes pour soutenir ces „ veritez. C'étoit des clartez qui por- „ toient tout ensemble leur certitude, & „ leur efficacité. Elles me donnoient une „ esperance ferme que je jouïrois des „ biens qui m'étoient manifestez; & cette „ esperance me faisoit m'oublier moi- „ même pour plaire à ce divin Epoux, „ me faisant faire des actions, & expo- „ ser à des perils qui surpassoient ce que „ peut une personne de mon sexe. Les „ passages de saint Paul, qui traitent

des c
vine
mes
tems
les p
de l
tant
espr
en r
mon
& op
voul
vine
inca
grac
étud
des
d'ent
certa
cedo
du c
moit
jailli
cond
mon
les m
tent
du F

des operations & des effets que ces di-
vines lumieres produisent dans les a-
mes, me confumoient d'amour. Au
tems de ma vocation à la Religion,
les passages qui traittent des conseils
de l'Evangile, m'étoient comme au-
tant de soleils qui faisoient voir à mon
esprit leur éminente sainteté, & qui
en même tems enflammoient toute
mon ame en l'amour de leur possession
& operoient efficacement ce que Dieu
vouloit de moi dans la pratique des di-
vines maximes du suradorable Verbe
incarné. Toutes ces vûës & toutes ces
graces m'étoient données sans aucune
étude de ma part; mais à la façon
des éclairs que l'on voit, avant que
d'entendre le tonnerre. J'avois une
certaine experience que tout cela pro-
cedoit de celui qui avoit pris possession
du centre de mon ame qui la consu-
moit de son feu, & qui en-faisoit re-
jaillir les étincelles & l'éclat pour me
conduire & me diriger. Au tems de
mon attrait pour le Canada, toutes
les maximes & les passages qui trait-
tent du domaine & de l'amplification
du Royaume de Jesus-Christ & de

» l'importance du salut des ames pour
» lesquelles il a répandu son sang, é-
» toient comme autant de fleches qui
» me perçoient le cœur, & me don-
» noient une angoisse amoureuse pour
» presser le Pere Éternel de faire justi-
» ce à ce Fils bien-aimé, du Prince des
» tenebres lequel lui ravissoit ce qui lui
» avoit tant coûté.

» Dans la paix profonde que la bonté
» de Dieu fit succeder à mes tentations,
» l'union de mon divin Epoux operoit
» en moi par ses impressions saintes, les
» vertus *foncieres* de ses divines maxi-
» mes, d'une façon très-spirituelle. Cet-
» te année-là j'eus de grandes croix à
» cause de la persecution des Iroquois ;
» car comme j'entrois dans les interêts
» de mon divin Epoux, la ruine de son
» Eglise me crucifioit interieurement,
» quoique mon ame fut exterieurement
» soumise à ses ordres. Ce fut alors que
» les Peres de Brebeuf & Lallemand,
» (c'étoit le neveu de son directeur) fu-
» rent brulez ; les Peres Garnier & Da-
» niel massacrez, & tous les Missionnai-
» res des Hurons, avec le reste de ces
» pauvres Chrêtiens, contraints de se

refugier à Quebek. Oh ! que ce coup
me fut sensible ! c'étoit la chose la
plus pitoyable qui fût encore arrivée.
Les Peres qui avoient échappé au fer ,
ou au feu des Iroquois , avoient plus
souffert que ceux qui étoient morts.
Dans l'affliction que je portois en mon
ame , la seule consolation qui me res-
toit , étoit d'être proche de ces pau-
vres fugitifs , & d'esperer que nous
aurions leurs filles. Dans cette vûë ,
j'étudiai la langue Huronne ; car jus-
que-là je ne m'étois appliquée qu'à
celle des Algonkins , & des Monta-
gnais.

Les secours spirituels ne furent pas
les seuls que la Mere de l'Incarnation
procura à ces pauvres Sauvages chassés
de leur pays. Ce fut quelque chose de
merveilleux , que la tendresse & l'ar-
deur qu'elle fit paroître à les soulager
en tous leurs besoins. Dieu ne tarda pas
à reconnoître sa charité , & celle de
toutes ses filles ; mais il les recompensa
en Dieu qui connoît le fond des cœurs ,
& le véritable prix des choses , c'est-à-
dire , que sçachant que dans cette sain-
te maison on regardoit les croix & les

souffrances comme ce qu'il y a de plus précieux au monde ; il la réduisit en un moment à la plus extrême indigence. Le feu prit la nuit au Monastère ; & comme il n'est presque pas possible en ce pays-là, d'arrêter les incendies à cause de la nature du bois dont on se sert pour les bâtimens ; on n'avoit pas encore eu le tems de venir au secours, que Madame de la Peltrie, toutes les Religieuses & les Pensionnaires, parurent sur la neige la plupart nuds-pieds ; toutes très-mal vêtues, exposées à un froid excessif. Quoique le feu sortît en même tems par tous les endroits de la maison, la Mere de l'Incarnation ne laissa pas d'en faire plusieurs fois le tour avant que d'en sortir, accompagnée seulement d'une bonne Sœur qui eut le courage de ne la point quitter. Leur dessein étoit de sauver bien des choses, mais ce fut en vain : tout étoit embrasé, le feu les suivoit par tout, & sembloit n'oser les toucher. C'étoit d'un autre côté un spectacle bien étonnant que la vûe de ces saintes filles, qui paroissoient de beaucoup plus tranquilles que ceux qui les voyoient. Madame de la Peltrie,

qu'd
& q
& la
lade
le m
qui
se v
le pe
des
té,
accio
ce q
ce q
Pres
uns
sion
teren
à cri
des sa
reme
toute
son,
& où
couver
les R
guren
mois a

qu'on sçavoit être fort sensible au froid & qui n'avoit presque rien sur son corps, & la Mere de saint Joseph qui étoit malade, attiroient sur tout les yeux de tout le monde. Un petit combat de charité qui s'éleva entre les Religieuses, toutes se voulant céder les unes aux autres, le peu qu'on avoit pû emporter de hardes & de chausses, & leur tranquillité, ou plutôt leur indifférence sur un accident qui leur ôtoit absolument tout ce qu'elles possédoient au monde, fut ce qui occupa le plus les spectateurs. Presque tous fondoient en larmes; les uns de devotion, les autres de compassion; quelques-uns même s'en impatienterent; & il y eut un homme qui se mit à crier: *Voilà de grandes folles ou de grandes saintes!* Dès qu'on vid le mal sans remede, le Supérieur des Jésuites mena toute la troupe dans une sale de sa maison, où il leur fit allumer un grand feu, & où il leur donna des étoffes pour se couvrir. Ensuite il les conduisit chez les Religieuses Hospitalieres qui les reçurent & les traiterent pendant un mois avec une joye & une attention dont

il n'y a que les Saints qui soient capables.

A l'exemple de ces charitables filles, & des Peres Jesuites, qui donnerent tout ce dont ils purent absolument se passer ; il y eut entre les François une émulation charmante à soulager cette Communauté affligée. Les pauvres mêmes voulurent y avoir part ; l'un venoit apporter une serviette, l'autre une chemise ; d'autres une poule, des œufs, des legumes. Jusqu'aux mendians s'arrachoit le pain de la bouche, & usoit en quelque façon de violence pour faire accepter leurs petits presens. Cependant on n'étoit encore qu'au mois de Decembre ; & pour comble de disgrâce, les vaisseaux l'année suivante, ne vinrent que fort tard. Ainsi malgré la charité des fidèles, les pauvres Religieuses eurent bien à souffrir dans un pays qui ne produisoit presque rien alors, & où les plus aisez étoient reduits au pur nécessaire. C'eût été bien pis encore si la providence n'eût pourvû à leurs plus pressans besoins, en leur donnant une ressource du côté qu'elles l'attendoient

le

le moins. Elles avoient une petite me-
tairie qu'elles laissoient en friche, par-
ce que le rapport ne valoit pas ce qu'il
en couloit pour la cultiver. Leur con-
fesseur, touché de la misere où il les
voyoit, entreprit de mettre ce petit bien
en valeur ; & sa charité lui donnant des
forces, il s'en fit lui-même le laboureur.
Dieu benit son travail, & il recueil-
lit assez de bled, d'orge & de pois, pour
nourrir toute la Communauté.

Le recit que la Mere de l'Incarna-
tion fait dans ses lettres du détail de l'in-
cendie dont je viens de parler, n'est pas
de cette histoire ; mais ses dispositions
dans une si triste conjoncture en sont ;
& je ne dois pas les omettre. J'eus une
forte conviction, dit-elle, que cet
accident étoit une suite de mes pe-
chez, qu'on n'eût jamais pû me per-
suader le contraire ; c'est pourquoi
mon ame accepta ce châtiment avec
une très-grande tranquillité en criant
misericorde à Dieu, de ce que toutes
mes Sœurs en pâtissoient. Je voyois ce
coup comme le châtiment d'un bon
pere & d'un fidèle époux, qui nous
assistant de la sorte dans l'octave de sa

» sainte Nativité, nous vouloit mettre
» dans un état conforme à celui de sa
» crèche. Mon ame n'eut jamais une
» plus grande paix qu'en cette occasion.
» Je ne me sentis pas un moment de
» peine, de tristesse, ni d'inquietude,
» mais une grande union avec celui qui
» faisoit en nous cette circoncision. Je
» disois sans cesse, & par une impres-
» sion dont je n'étois pas la maîtresse.
» Vous avez fait cela, mon chaste é-
» poux; soyez en beni. Ah que ce que
» vous avez fait, est bien! mon conten-
» tement est que vous soyez content en
» ce que vous avez fait. Les benedic-
» tions que mon ame donnoit à Dieu en
» ce desastre, étoient aussi fréquentes
» que mes respirs; & il n'étoit pas en
» mon pouvoir de sortir de cette amou-
» reuse activité. Mon ame, par une
» union de toute elle-même à la divine
» volonté, nageoit avec un amour de
» complaisance dans l'accomplissement
» de cette sainte & adorable volonté
» sans rien examiner; & je n'aurois pu
» faire autrement quand je l'aurois voulu
» lui. J'avois fait bâtir cette maison
» souffert de grands travaux & de gran-

des contradictions pour la mettre en «
l'état où elle étoit : & comme j'étois «
convaincuë que j'y avois commis de «
grandes imperfections, je me mettois «
du côté de la divine justice, & lui té- «
moignois mes complaisances, de ce «
que par cet événement, elle avoit tout «
anéanti. Ainsi mon activité interieure «
ne pouvoit mettre fin à ses loüanges, «
qui bien qu'elles fussent dans une très- «
intime familiarité avec Dieu, proce- «
doient néanmoins d'un cœur amou- «
reusement humilié.

Il falloit des sentimens aussi élevez
que ceux-là, pour soutenir la servante
de Dieu dans la triste situation où elle
se trouvoit. Ce n'étoit pas seulement
l'incendie de son Monastere qui pouvoit
mettre son grand-cœur à l'épreuve ; c'é-
toit les dangers auxquels toute la Colo-
nie Françoisë du Canada étoit alors ex-
posée. Les Anglois d'un côté, & les
Iroquois de l'autre, la tenant dans de
continuelles allarmes. Mais il s'en fal-
loit bien que tout le monde fût aussi af-
féré qu'elle sur ce qui regardoit la Com-
munauté, & plusieurs de ceux qui s'y
intéressoient davantage, étoient d'avis

que toutes les Religieuses repassassent en France. On eut beau faire, aucune n'y voulut entendre; & Dieu benissant leur courage, les craintes que l'on avoit des Anglois & des Iroquois, se dissipèrent, & on parla de rebâtir le Monastère. Le Pere Paul Ragueneau Supérieur général des Missions, avança six mille francs; M. d'Aillebout, Gouverneur du Canada, employa tout son credit pour leur procurer le reste. La Mere de l'Incarnation fut chargée de la conduite des bâtimens, & on lui donna pour adjoint le Pere François le Mercier, qui fut depuis Supérieur général, & qui est mort en odeur de sainteté aux Isles de l'Amérique, où il a long-temps exercé la même charge.

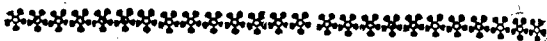
La confiance en Dieu, & l'abandon à sa providence, viennent à bout de ce que la plus extrême temerité n'oseroit souvent hazarder. Les affaires des Ursulines de Quebec étoient alors dans une situation où toute la prudence humaine ne voyoit aucune ressource; car outre la perte qu'elles avoient faite dans leur incendie; la fondation du Monastère se trouva réduite à la moitié, par la ne

l'ignorance de quelques uns de ceux à qui Madame de la Peltrie avoit commis ses affaires. Presque dans le même tems Dieu retira de ce monde quelques personnes de qualité qui aidoyent fort les Religieuses à subsister. Enfin le vaisseau qui leur apportoit toutes leur provisions de France, ou fit naufrage, ou tomba entre les mains des Pirates. Tant de contre-tems n'arrêterent pas un moment la Mere de l'Incarnation. Si-tôt qu'elle eut reçu l'ordre de bâtir, elle commença; & quoique tout lui manquât, l'ouvrage avançoit avec tant de vitesse, qu'il n'y avoit pas jusqu'aux ouvriers qui n'y reconnussent quelque chose de miraculeux. La servante de Dieu attribuoit cette benediction du ciel à la protection de la sainte Vierge, que la Superieure, par une espece d'inspiration, peu avant la ruine du Monastere, en avoit fait reconnoître pour la Mere & la Superieure perpetuelle. Cette protection de la Reine du ciel, avoit quelque chose de fort sensible pour la Mere de l'Incarnation. Je l'avois, dit-elle, continuellement présente en tout ce que je faisois, & par tout où j'allois. "

» Je ne la voyois pas des yeux du corps ;
 » mais en la maniere dont le suradora-
 » ble Verbe incarné se communique à
 » moi , par amour , & par union actuel-
 » le & perpetuelle. Outre cette union ,
 » que j'avois en mon interieur avec la
 » Meré de Dieu , qui me faisoit lui par-
 » ler avec une activité très-simple & très-
 » forte , je la sentoís auprès de moi. Elle
 » m'accompagnoit par tout , & chemin
 » faisant je m'entretenois avec elle. De-
 » puis ce tems-là , j'ai sçu d'une person-
 » ne fort chérie de Dieu , & qui reçoit
 » de sa bonté des graces particulieres ,
 » que quelque tems après nôtre incen-
 » die , la sainte Vierge , dans une vision
 » intellectuelle , lui revela que ce seroit
 » elle qui repareroit nôtre maison , &
 » qu'elle auroit soin de nous. Cette per-
 » sonne ne sçavoit rien alors de l'amou-
 » reux commerce dont il a plu à cette
 » Mere de bonté de m'honorer.

Ce ne fut pas seulement dans la bâ-
 tisse du Monastère qu'il parut du mira-
 » cle. Nous avons tout perdu , dit en-
 » core la servante de Dieu , cependant
 » nous avons fait rebâtir nôtre maison
 » nous sommes vêtues , nous somme

meublées. Cela nous a coûté plus de «
trente mille livres. On nous en a prê- «
té seulement six mille. Nous avons «
eu assez peu d'aumônes; & néanmoins «
il ne nous reste que quatre mille li- «
vres à payer. Enfin il y a plus de vingt- «
quatre mille livres qui viennent de «
la providence; car il me seroit impos- «
sible de dire d'où cela est venu. » Mais
tandis que la sainte Mere; sur ce fond
inépuisable rébâtissoit son Monastère :
le saint Esprit, dont son cœur étoit de-
puis si long-tems le sanctuaire, sembloit
prendre plaisir à l'orner de plus en plus
de ses dons précieux, & à en faire une
demeure digne de lui. C'est ce qui nous
reste à faire voir dans le dernier livre de
cette Histoire.



LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

La Mere de l'Incarnation entre dans un état plus sublime, quoique plus simple en apparence. Divers degrez de la pauvreté spirituelle, par où elle a passé. Elle décrit en abrégé & par maniere de recapitulation toute la suite de sa vie mystique. Ce qu'elle pensoit de la nécessité de l'action de l'entendement dans la contemplation. Ce que c'est que la vraie & substantielle pauvreté d'esprit. Sa disposition pendant les dernières années de sa vie. Les effets qu'elle produisoit pour la pratique des vertus. Elle tombe dans une grande maladie, dont elle avoit été avertie dans un songe mystérieux. Elle demande en vain à être déchargée de la supériorité. Arrivée d'un Evêque & de plusieurs Ecclesiastiques dans le Canada. La servante de Dieu est saisie d'une grande frayeur des jugemens de Dieu. Comment elle se comporte dans cet état. Mort de Madame de la Peltrie, & son éloge. La Mere de l'Incarnation retombe malade. Sa patience dans les plus vives douleurs on lui ordonne de demander à Dieu sa guérison, & elle l'obtient. Sa convalescence cause une grande joye dans le pays. Elle retombe pour la troisième fois. Elle meurt victime de son zèle pour le salut des Sauvages. Ses obsèques. Ses qualitez naturelles : ses vertus, sa soumission & sa docilité : sa patience & son humilité. Sa charité & la recompense que Dieu y avoit attachée : sa mortification, son obéissance, sa simplicité. Dieu revele la gloire dont elle jouit, & par quelles vertus elle l'avoit méritée.

Bien des gens s'imaginent que l'état mystique consiste dans les extases, dans les visions, & dans les revelations; que plus on a part à ces faveurs célestes, plus on est avancé dans cette voye & dans le chemin de la sainteté; & que quiconque n'experimente rien de semblable, n'a qu'une vertu fort commune. C'est une erreur grossiere. Il en est une plus delicate; c'est celle de ceux qui persuadent qu'on peut véritablement être privé de ces dons si précieux, & néanmoins s'élever à une très-haute perfection; ne laissent pas de regarder ces choses extraordinaires, comme la plus grande marque d'une sainteté consommée. Sans doute qu'ils ne font pas assez de reflexion sur les miracles qu'operoient les Apôtres dans le tems même, que grossiers & charnels & avec une foi imparfaite, ils n'avoient pas même l'idée de la perfection évangélique. Il ne faut être que médiocrement instruit de ce qui regarde la vie spirituelle, pour sçavoir que le ravissement est un effet presque purement naturel d'une grace extraordinaire, & ne vient que de ce que les sens ne font point faits aux ope-

Plus su-
ers de-
passé.
bitula-
qu'elle
dement
aye &
n pen-
qu'elle
tombe
aver-
vain
Evé.
maad.
rayeur
mporte
elirie,
be ma-
on lui
elle
e joye
e fois.
ut des
elles:
rience
se que
obéif-
nt elle
a.

rations du ciel. D'où il arrive qu'après un certain tems on n'y est plus si sujet, & qu'on ne les remarque point dans quelques Saints qu'on ne peut douter qu'ils n'ayent été plus spécialement sanctifiés que les autres. Il y a donc un état plus relevé que celui des extases, quoique plus simple, & en apparence plus commun, où Dieu répand ses lumieres & ses ardeurs, sans aucun secours & sans aucune contradiction de la partie animale & sensitive. Tel a été l'état où a vécu la Mere de Dieu, & avec quelque proportion plusieurs autres Saints. C'est où aspirent & où parviennent quelquefois les ames qui ont été le plus favorisées des graces sensibles. C'est dans un état si sublime que nous allons voir la Mere de l'Incarnation jusqu'à sa mort.

» Je vais maintenant parler, dit-elle,
 » le, de l'état dans lequel Nôtre-Seigneur m'a conduite, depuis que je suis
 » rentrée dans la charge de Superieure
 » pour la seconde fois. C'est un état de
 » victime continuelle; mais plus spirituel
 » tuel & plus parfait qu'auparavant.
 » Quoiqu'il soit assez difficile de s'ex

primer sur ce qui s'y passe, j'en dirai «
néanmoins, puisque l'obéissance me «
l'ordonne, tout ce que je pourrai, ai- «
dée du divin Esprit, qui sans cesse me «
comble de ses miséricordes. «

Pour commencer, j'ose dire que la «
bonté & la magnificence de mon di- «
vin Epoux me fait la grace de me com- «
muniquer les effets des divines paroles «
qui composent le sermon de la monta- «
gne. C'est une chose digne de grande «
admiration, qu'un Dieu qui a des mil- «
lions d'ames dont il est purement ai- «
mé; veuille jeter les yeux sur la der- «
niere de ses creatures, & lui donner «
une si grande part à son amour. J'ai «
donc expérimenté qu'il y a divers de- «
grez en la vraye pauvreté d'esprit, «
lorsque Nôtre-Seigneur m'inspira la «
vocation à la vie religieuse. Je ne puis «
dire la nudité où j'étois déjà. Il me «
sembloit que tout n'étoit rien, & «
qu'en Dieu je possedois plus que tout «
ce qui a l'Être. Par ma vocation à la «
Religion, toute mon ame eut une pen- «
te à cette éminente pauvreté d'esprit «
que je sçavois tenir le premier rang «
dans la vie sublime du Fils de Dieu. «

» Je voyois que son but n'étoit que l'a-
 » mour le plus épuré ; mais je ne con-
 » noissois pas encore ce que l'esprit de
 » Dieu vouloit faire en mon ame pour
 » lui donner l'experience du substan-
 » ciel de cette vertu, comme il a fait
 » depuis, & sur tout aujourd'hui que
 » les differens états, par où il a eu la
 » bonté de me conduire, reduits à l'u-
 » nité, font un veritable état de victime
 » & de consommation épouventable à
 » la nature.

Après cette espece de prélude, la
 sainte Mere commence un discours qui
 est comme un abrégé de la vie myiti-
 que, & une exposition de tous les états
 interieurs, par où elle s'étoit élevée à la
 plus intime union avec Dieu. Le voici
 tel que je le trouve dans ses memoires.

» Je dirai donc que Dieu ayant créé
 » l'ame raisonnable avec la liberté, & lui
 » ayant donné des puissances pour ope-
 » rer son salut avec sa grace, & les au-
 » tres secours établis dans son Eglise ;
 » dès qu'elle vient à connoître sa di-
 » gnité, & que par la lumiere de la gra-
 » ce elle découvre efficacement la per-
 » fection à laquelle elle est appelée, &

la sainteté dont elle est capable : si elle est fidelle à cette premiere lumie-
re ; si elle y correspond par un mou-
vement continuel vers son souverain
bien, la divine bonté, qui seule con-
noît sa creature & qui penetre les
plus intimes secrets de son esprit, fait
fondre en elle des torrens de lumie-
res & de saintes ardeurs ; enfin lui don-
ne la clef de la science, & la met en
possession de ses trésors & de ses ri-
chesses.

Cette ame se voyant enrichie de la
sorte, se promene dans les pâturages
gras, dans les parterres odoriferans,
& dans les cabinets de lumieres qui lui
ont été ouverts ; où ses puissances se
delectent dans un goût de sagesse qui
lui fait ressentir des plaisirs tout di-
vins & une paix profonde. Les yvres-
ses saintes qu'elle y *pâtit*, lui font
chanter un Epithalame ou Cantique
d'amour, qui ne peut finir que lors-
que par de certaines pamoisons Dieu
l'arrête, pour faire expirer l'ame en
lui & pour l'abîmer de nouveau dans
le torrent des voluptez divines. Re-
venuë de cette extase, elle recommen-

„ cè son Cantique , difant en celui &
 „ par celui qui l'agite fi puiffamment. :
 „ *Nous nous réjouirons , & nous sauterons*
 „ *d'aife , nous reffouvenant de vos mam-*
 „ *melles , qui font plus douces & plus de-*
 „ *licieufes que le vin. Les justes & ceux*
 „ *qui ont le cœur droit , n'ont de l'amour*
 „ *que pour vous. (Cant. 1. 3.)* Tout
 „ cela fe paffe fans aucune operation
 „ reflechie ; mais par une abondance
 „ d'efprit , qui forme dans l'entende-
 „ ment un fens & une intelligence qui
 „ fait fondre d'amour l'ame , & ne lui
 „ laiffe aucune action. De là naiffent les
 „ joyes & les larmes , qui font en elle
 „ un paradis , ou elle jouit de Dieu dans
 „ une privauté très-intime. Cela rejailit
 „ jufques dans les fens ; de forte que
 „ l'ame peut dire avec le Prophete :
 „ *Mon efprit & ma chair trefsaillent de*
 „ *joye dans le Dieu vivant. (Pfea. 33.*
 „ *3.)*
 „ Jufqu'ici il n'y a point eu de circon-
 „ cifion. Il femble à l'ame qu'il n'y ait
 „ rien au-deffus de la jouiffance , & qu'
 „ elle foit établie pour toujours dans cet
 „ état , où elle poffede les myftères de
 „ la foi comme par une icience infufe ;

ma.
 d'o
 poi
 vez
 aim
 Elle
 lui.
 mée
 rive
 L
 jalo
 rieu
 poff
 lui a
 men
 rive
 faire
 des p
 cifiat
 être.
 dre l
 ritue
 pides
 qu'el
 creat
 ticipé
 fçait
 effort

mais avec tant de certitude & si peu
d'obscurité, qu'elle s'écrie qu'elle n'a
point la foi, & que les voiles sont le-
vez. Elle est appuyée sur son bien-
aimé, toute regorgeante de délices.
Elle ne voit, ne goûte, & ne veut que
lui. Mais tandis qu'elle est ainsi abî-
mée, elle ne voit pas ce qui va lui ar-
river.

L'esprit qui la conduit infiniment
jaloux, & en matière de pureté inte-
rieure toujours inexorable, veut seul
posséder une ame qu'il a marquée pour
lui appartenir uniquement. Il com-
mence à attaquer la partie sensi-
tive & inférieure de l'ame, & à lui
faire souffrir en diverses manières
des privations très-rudes & très-cru-
cifiantes. La nature cependant veut
être satisfaite, & a de la peine à per-
dre la part qu'elle a dans les biens spi-
rituels de l'ame qui lui ont rendu infi-
pides & désagréables les contentemens
qu'elle avoit eus autrefois parmi les
créatures. Ainsi ne pouvant plus par-
ticiper aux délices des sens, elle ne
sait à quoi se prendre. Elle fait des
efforts qui ne lui réussissent pas, &

» elle sent que son partage est la priva-
» tion. Elle retourneroit bien-tôt vers
» les creatures, si par une vertu secre-
» te, elle n'étoit retenuë sous les loix de
» l'esprit, qui la mortifie extremement;
» afin de la reduire à laisser la partie su-
» perieure jouir en paix des biens qu'
» elle possede.

» En cette privation que j'appelle une
» veritable mort, il y a plusieurs de-
» grez; parce qu'il y a bien des coins &
» des recoins, des tours & des detours,
» des ruses & des fineses dans la nature
» corrompuë, qui à tous momens tra-
» vaille à faire entrer les sens dans le
» commerce de l'esprit. Mais l'esprit de
» Dieu tranche & agit de telle sorte,
» qu'il prive sans pitié toutes les puis-
» sances basses des mets de sa table roya-
» le. Ce n'est là néanmoins que le pre-
» mier pas pour entrer dans l'état de
» victime & dans la possession de la ve-
» ritable pauvreté d'esprit.

» La nature étant donc ainsi anéan-
» tie, premierement par la penitence;
» en second lieu par la privation des de-
» lices spirituelles, qui la faisoient sub-
» sister; elle est humiliée à un point qui
ne

ne se peut dire ; pendant que la par-
tie superieure est dans un grand con-
tentement de se voir délivrée de ce qui
empêchoit la parfaite pureté dans la
jouissance de son souverain bien. Car
alors l'entendement possède des lumie-
res , & la volonté des amours d'une
maniere , dont on ne peut parler qu'en
begayant.

Mais l'esprit de Dieu qui veut tout
pour lui , & qui voit que l'entende-
ment , quelque épuré qu'il soit , mêle
encore quelque chose du sien & de
son action propre parmi les operations
divines , l'arrête tout d'un coup ; en-
forte qu'il est suspendu & rendu inca-
pable de ses operations propres , qu'il
n'estimoit pas être de lui , tant elles
étoient simples & imperceptibles. A-
lors la volonté n'a plus besoin que
l'entendement lui fournisse de quoi fo-
menter son feu : au contraire il lui se-
roit nuisible , à cause de sa trop gran-
de fécondité , & le voyant sans action ,
elle est comme une Reine qui jouit
de son divin Epoux dans des privau-
tez , dont les Seraphins pourroient

„ mieux parler qu'une créature mortel-
 „ le. Cependant le divin Esprit, qui est
 „ la source inépuisable de toute pureté,
 „ veut encore triompher de la volonté:
 „ & bien que ce fut lui qui opéroit ces
 „ divines motions, & qui lui faisoit chan-
 „ ter son Epithalame; cette volonté
 „ néanmoins avoit son action, & il ne le
 „ peut souffrir; de sorte que jaloux de
 „ la beauté de cette âme, il en veut être
 „ le maître absolu. Il la purifie donc
 „ de ce reste, & comme il est l'amour,
 „ il est fort comme la mort, & jaloux com-
 „ me l'enfer. Il ne pardonne rien. Ses lam-
 „ pes sont des feux, & des flâmes, qui con-
 „ sument tout sans remission. (Cant. 8. 6.)

„ Cette amoureuse activité, quoique
 „ très-delicatè, qui dans les embrasse-
 „ mens de l'époux surpassoit toute dou-
 „ ceur, & qui comme une chaîne sans
 „ bout, lioit & concentroit la volonté
 „ dans son souverain bien, est donc ar-
 „ rêtée. Voilà l'état où le saint Esprit
 „ veut l'âme, pour prendre en elle ses
 „ délicès. Je n'ai rien dit de la mémoire,
 „ parce que cette puissance, en ce
 „ qui est du spirituel, est unie de sorte

av
 de
 tre
 sup
 res
 vie
 bie
 Die
 tre
 pla
 qui
 fus
 ont
 l'en
 Elle
 mie
 son
 aux
 que
 l'en
 fom
 qu'e
 sent
 le,
 raiso
 tes c
 veu

avec l'entendement, que ce qui se dit " de l'une doit aussi s'entendre de l'autre. "

La Mere de l'Incarnation, dans un supplément qu'elle a fait à ses memoires, donne une explication de ce qu'elle vient de dire, où elle fait paroître combien elle étoit éclairée dans les voyes de Dieu. Elle distingue avec tous les maîtres de la vie spirituelle deux contemplations. L'une naturelle, active & acquise; l'autre surnaturelle, passive & infuse. Sur ce que quelques contemplatifs ont assuré que la volonté peut se passer de l'entendement; elle prend ainsi son parti. Elle ne retranche pas absolument la lumiere de l'entendement, mais seulement son abondance, comme préjudiciable aux operations de l'amour. Elle dit bien que sa volonté n'avoit plus besoin de l'entendement pour lui servir de quoi fomentier son feu; mais elle ne nie point qu'elle n'en eût besoin pour lui représenter son objet. La volonté, selon elle, peut aimer & jouir sans ces grands raisonnemens & ces grandes découvertes que fait l'entendement dans la ferveur de l'esprit; mais elle ne le peut

sans une lumiere simple. Il faut qu'elle voye l'objet, & elle ne le voit que par l'entendement, qui est son œil : mais parce que cette lumiere est d'une simplicité qui la rend comme imperceptible au tems de la jouissance, & que l'activité de l'amour ôte à l'entendement en quelque façon la connoissance de lui-même : il semble qu'on aime, & qu'on jouit sans sa participation. C'est ainsi que quand on s'applique à une lecture qui plaît, on ne pense point du tout à la lumiere, sans laquelle néanmoins on ne pourroit pas lire. Après cette petite explication, la servante de Dieu continuë ainsi : » Ensuite de cette operation très-crucifiante pour des puissances si nobles, qu'arrive-t-il ? pourroit-on croire qu'elles pussent ainsi demeurer comme mortes ? il n'est pas croyable combien ce retranchement leur est penible ; sur tout dans les grandes solemnitez de l'Eglise, où l'on represente les mystères adorables de notre redemption. Ces augustes ceremonies, qui autrefois leur avoient été des mets très-delicieux, à cause des lumieres que le saint Esprit leur com-

mu
l'a
co
y
da
per
mi
Elle
l'en
per
elle
ble
pou
meu
tôt
par
sem
né,
dou
nit
à ef
dans
voit
sus-C
Ce m
qui r
puis
L

mûniquoit sur chaque circonstance, “
l'ame ne pouvant plus s'y arrêter ; & “
considérant que c'est pourtant ce qu'il “
y a de plus saint & de plus auguste “
dans l'Eglise, elle à de la peine à se “
persuader qu'elle soit dans le vrai che- “
min, & entre dans de grandes frayeurs. “
Elle fait bien des efforts pour retirer “
l'entendement de la paresse où elle “
pense qu'il est tombé, mais en vain : “
elle s'apperçoit même qu'insensi- “
blement son inclination naturelle “
pour agir par des puissances si nobles, “
meurt aussi bien que le reste. Aussi “
tôt l'ame dans sa simplicité demeure “
par un amour actuel dans les embras- “
semens du suradorable Verbe incar- “
né, son divin époux. Cet état est un “
doux & amoureux respir, qui ne fi- “
nit point. C'est un commerce d'esprit “
à esprit, & d'esprit en esprit, qui fait “
dans l'ame ce que saint Paul éprou- “
voit en lui-même, lorsqu'il disoit : Je- “
sus-Christ est ma vie, & ma vie est J. C. “
Ce n'est pas moi qui vit, c'est Jesus-Christ “
qui vit en moi. (Galat. 2. 23.) Je ne “
puis m'expliquer autrement. “

L'amour divin ne s'en tient pas là : “

„ il veut encore consumer quelque cho-
 „ se dans ce respir, où il trouve un
 „ reste de matiere que fournit la puis-
 „ sance d'aimer. Il le consume donc, &
 „ voilà le vrai sacrifice, & la vraye &
 „ substantielle pauvreté d'esprit. Il est
 „ à remarquer qu'à proportion de ce
 „ qui se passe dans l'esprit pour le re-
 „ tranchement de ce qui s'y trouve d'im-
 „ pur; Dieu permet qu'il vienne plu-
 „ sieurs croix du dedans & du dehors,
 „ afin que ce que dit saint Paul soit en-
 „ tierement accompli: *Il les a rendu*
 „ *conformes à l'image de son fils.* (Rom.
 „ 29.) Je le repete, il faut passer par de
 „ grands travaux interieurs & exte-
 „ rieurs qui épouvanteroiẽt une ame,
 „ si on les lui faisoit voir avant qu'elle
 „ les experimentât, & qui lui feroient
 „ même peut-être quitter le dessein de
 „ passer plus avant, lorsqu'elle les ex-
 „ perimente, si une vertu secreete &
 „ *fonciere* ne la soutenoit. En effet,
 „ elle ne sçait où elle en est. Il s'est
 „ formé un nuage, qui par une manie-
 „ d'obombration spirituelle, si on peut
 „ s'exprimer ainsi, lui a ôté la vûe, &
 „ à ce qu'il lui semble, la possession de

son souverain bien. Mais enfin ce di-
vin Epoux la regarde en pitié, fait
dissiper le nuage, & lui fait experimen-
ter ce que porte ce passage: *Voici que
ma tranchée est devenue un ruisseau abon-
dant, & que mon fleuve s'est approché de
la Mer.* (Eccli. 24. 43.) car elle est
mieux fondée que jamais dans la pos-
session des biens du suradorable Ver-
be incarné, qui l'abîme en lui-même
d'une façon digne de sa magnifi-
cence.

On peut remarquer ici que la sça-
vante Religieuse ne fait qu'un même
état de celui de victime, de celui de la
parfaite pureté, & de celui de la pau-
vreté spirituelle. Effectivement pour
être parfaitement pur, il faut être to-
talement pauvre; & on ne parvient à
cette sublime pauvreté, que par un
sacrifice continuel de ce que la nature
a d'impur: mais ce qui suit merite en-
core d'être remarqué.

L'état où la bonté divine me tient
aujourd'hui, est une charité extraor-
dinaire dans les voyes de l'esprit du
suradorable Verbe incarné. J'expe-
rimente dans une grande pureté, &

„ dans une grande certitude qu'il est
„ l'amour objectif unissant mon esprit
„ au sien. Je ressens que tout ce qu'il a
„ dit, *a esprit & vie en moi*, & que cet-
„ te union que j'ai avec lui, m'unit de
„ même avec le Pere & le saint Esprit.
„ Cette experience est fondée sur la ve-
„ rité de ces paroles : *Celui qui me voit,*
„ *voit aussi mon Pere. Comment dites-vous,*
„ *montrez-nous votre Pere ! Ne croyez-*
„ *vous pas que je suis en mon Pere, &*
„ *que mon Pere est en moi !* (Joan. 16.
„ 8.) Cette union est très-haute, & tout
„ s'y passe dans une très-grande pureté
„ spirituelle & simplicité. Mon ame ex-
„ perimente en quelque façon que le
„ Pere & le Verbe incarné, ne sont
„ qu'une même chose avec l'esprit ado-
„ rable, sans que cette union confonde
„ leurs personalitez ; & là elle porte les
„ operations divines, Ces operations
„ font que le même esprit me fait par-
„ ler tantôt au Pere, tantôt au Fils,
„ tantôt à lui-même ; sans que j'y fasse
„ reflexion. Je me trouve parlant au
„ Pere au nom de son très-aimé Fils,
„ & j'ai une experience comme certai-
„ ne, que c'est le saint-Esprit qui me

lie
fo
xi
les
fa
ni
un
un
ou
fa
eu
res
un
gé
an
qu
C
vie
do
qu
à f
tio
d'e
rée
qu
re
bie
cra

lie de la sorte au Pere & au Fils; & “
souvent je lui dis sans aucune refle- “
xion : Divin Esprit, dirigez-moi dans “
les voyes de mon celeste Epoux. Je suis “
sans cesse dans ces entretiens d'une ma- “
niere simple & ravissante. Cen'est pas “
un acte, ce n'est pas un respir; c'est “
un air si doux dans le centre de l'ame, “
où est la demeure de Dieu, que je ne “
sçai comment me faire entendre. J'ai “
eu rarement des impressions imaginai- “
res, & lorsque j'en ai eu quelques- “
unes, incontinent elles ont été chan- “
gées en intellectuelles, ou plutôt “
aneanties par une abstraction d'esprit, “
qui est demeuré *pâtissant* & jouissant. “
C'est ainsi qu'il en arrive quand il me “
vient à l'esprit quelque parole du sura- “
dorable Verbe incarné. Je ne pense “
qu'à me laisser conduire par l'esprit, “
à suivre sa pente, à *pâtir* son opera- “
tion; & en cela, il n'est pas besoin “
d'especes, parce que l'ame est si éclai- “
rée, qu'elle distingue sans hesiter, la “
quelle des trois Personnes divines ope- “
re en elle. Je n'examine point si je dis “
bien. J'y ai même de l'aversion, de “
crainte de curiosité, & je laisse le “

» tout au jugement de celui qui me tient
 » la place de Dieu.

» Je me trouve encore dans une autre
 » disposition, sur tout quand je suis
 » seule en ma chambre au retour de la
 » communion Je sens une impression
 » dans l'ame. (Ce terme n'est pas pro-
 » pre, mais je n'en trouve pas de plus
 » approchant de ce que je souffre.)
 » C'est une chose si haute, si simple, si
 » pure & si élevée au-dessus de ce qui
 » peut tomber sous les sens, qu'il n'y a
 » point de parole qui la puisse exprimer :
 » sinon que je suis en Dieu, possédée de
 » Dieu, & que Dieu m'auroit bien-tôt
 » consumée par sa subtilité, & par son
 » efficacité amoureuse ; si je n'étois sou-
 » tenuë par une autre impression objec-
 » tive qui ne détruit pas celle-là ; mais
 » qui modere sa grandeur & son excès,
 » par le rapport qu'elle a au suradora-
 » ble Verbe incarné.

» Les effets que produit cet état dans
 » mon ame, sont un anéantissement
 » profond, une connoissance *fonciere*,
 » qu'elle est le neant & l'impuissance
 » même : une basse estime d'elle-même ;
 » une crainte sans inquietude qui sert

pour
 pour
 qui
 une
 tez
 pro
 bie
 offe
 prit
 un
 une
 sou
 glo
 plu
 se p
 voit
 fort
 aux
 guid
 T
 l'int
 be
 dre
 herc
 ne m
 trad
 nou
 sieu

pour l'esprit d'abnegation & de com-
ponction ; une paix qui vient de l'ac-
quiescement aux peines & aux croix ;
une grande patience dans les adverfi-
tez ; une pente à la charité envers le
prochain ; un doux empressement de
bienveillance pour ceux de qui j'ai été
offensée ; une aversion entiere à l'es-
prit d'indignation & de ressentiment :
un grand amour pour ma vocation ;
une disposition à tout faire , à tout
souffrir , & à tout entreprendre pour la
gloire de Dieu ; un amour toujours
plus grand pour tout ce qui se fait &
se pratique dans l'Eglise , où elle ne
voit que pureté & sainteté ; enfin une
forte inclination à me laisser conduire
aux jugemens de ceux qui sont mes
guides , & aux maximes de l'Evangile .

Tandis que l'esprit saint regloit ainsi
l'interieur de cette fidèle épouse du Ver-
be incarné , il prenoit plaisir à la ren-
dre à l'exterieur un modèle de la plus
heroïque patience. J'ai déjà dit qu'on
ne nous a pas instruit du détail des con-
tradictions qu'elle eut à esfuyer dans la
nouvelle France ; mais on voit par plu-
sieurs endroits de ses écrits , qu'elles

furent très-grandes & très-sensibles : & si Dieu les proportionna aux faveurs célestes dont il la combla , ce qu'il ne manque jamais de faire à ces ames choisies ; on peut juger de leur excès par la sublimité des dons de la grace dont elle fut prevenüe & remplie. Mais quoiqu'elle eût à souffrir ; elle marcha toujours d'un pas égal , rien ne fut capable de troubler la serenité de son ame. Sa charité n'en devenoit que plus empressée , & sa douceur plus affectueuse à l'égard des personnes dont Dieu se servoit pour l'exercer. Nous en rapporterons quelques traits à la fin de cette histoire. Mais où sa patience parut avoir quelque chose de miraculeux à ceux qui en furent les témoins , ce fut dans les maladies dont elle fut attaquée les huit dernières années de sa vie. Voici ce qu'elle en dit elle-même.

» En l'année 1664. il plut à la divine bonté de me visiter d'une grande maladie , & de m'y disposer d'une maniere toute singuliere & toute aimable. Je vis en songe Nôtre-Seigneur attaché à la croix , & tout couvert de playes. Il sembloit gemir d'une ma-

ni
fo
qu
leu
me
off
le
po
jeu
vis
co
ma
ra
pri
he
che
&
enc
liq
la
Sac
que
chu
côt
de
tion
fair
con

niere très-pitoyable , & j'eus une «
forte impression qu'il cherchoit quel- «
qu'un qui le soulageât dans les dou- «
leurs extrêmes qu'il sentoit. Une Da- «
me se présenta pour lui rendre ce bon «
office ; mais peu après elle lui tourna «
le dos & l'abandonna. Je ne le perdois «
point de vûë , & je le suivois ; car-deux «
jeunes hommes le portoient. Je n'en «
vis pas davantage , mais ma maladie «
commença sur ces entrefaites , & l'i- «
mage du Sauveur crucifié me demeu- «
ra très-fortement imprimée dans l'es- «
prit. Le mal commença par un flux «
hepatique , accompagné d'un épan- «
chement de bile par tous les membres «
& jusques dans le fond des os. J'avois «
encore une fièvre continuë & une co- «
lique qui ne me quittoit ni le jour ni «
la nuit. On me donna les derniers «
Sacremens , & on pensa les réiterer «
quelque tems après à cause d'une re- «
chute qui commença par un mal de «
côté avec une colique nephretique , «
de grands vomissemens , & une retrac- «
tion de nerfs générale. Enfin pour «
faire un assemblage de tous les maux , «
comme je ne pouvois durer qu'en une «

» posture dans le lit ; il se forma des
» pierres dans les reins , qui me cause-
» rent d'étranges douleurs. On ne s'en
» apperçut pas d'abord , mais une reten-
» tion d'urine le découvrit. La resolu-
» tion fut prise aussi-tôt de me tirer ces
» pierres ; mais la seule pensée qu'on
» vouloit mettre la main sur moi , me
» fit fremir. J'eus recours à la Sainte
» Vierge ; je lui fis la priere de saint
» Bernard , & dans le moment il me
» tomba une pierre grosse comme un
» œuf de pigeon , qui fut suivie de plu-
» sieurs autres plus petites. Cette longue
» maladie ne m'a point du tout ennuyée,
» & par la misericorde de Dieu , je n'y
» ai ressenti aucun mouvement d'impa-
» tience. Je dois une grace si speciale à
» l'aimable compagnie de mon Jesus cru-
» cifié , dont le divin Esprit ne me per-
» mit pas de souhaiter un moment de
» relâche , & m'établit dans une dou-
» ceur qui me tenoit dans la disposition
» de souffrir ainsi jusqu'au jour du ju-
» gement. Les remedes ne faisoient qu'
» aigrir le mal & accroître les douleurs,
» ce qui fit resoudre le Medecin de me
» laisser entre les mains de Dieu , qui

pa
fa
po
ne
mé
l'in
am
il l
où
lui
frir
ave
l'es
fes
blie
gou
toit
ge ;
ter.
dire
égar
obte
bé f
mier
haut
illu
sions

paroissoit vouloir que je souffrisse. On se faisoit cependant par tout des prieres pour ma guerison ; plusieurs personnes me pressoient de la demander moi-même à Dieu ; mais j'étois comme dans l'impuissance de le faire. Quand une ame se rend fidèle aux desseins de Dieu, il la conduit quelquefois dans un état où rien ne la peut distraire, où tout lui est égal, & où, soit qu'il faille souffrir, soit qu'il faille agir, elle le fait avec une parfaite liberté des sens & de l'esprit.

Cependant la servante de Dieu, que ses maladies avoient entierement affoiblie, demandoit à être déchargée du gouvernement de la maison ; car elle étoit pour la troisième fois rentrée en charge ; mais on étoit bien éloigné de l'écouter. Le Pere Lallemand étoit toujours son directeur, & n'étoit plus que cela à son égard. La nouvelle France avoit enfin obtenu un Evêque. Le choix étoit tombé sur François de Laval, un des premiers, & par bien des raisons, dont la haute naissance étoit la moindre, le plus illustre membre du Seminaire des Missions étrangères. Comme ce Seminaire

étoit alors sous la conduite des Jesuites, qui l'avoient formé dans cette même Congregation de leur College de Paris, laquelle avoit déjà donné à l'Eglise S. François de Sales, le nouveau Prélat, & son petit Clergé, presque tout tiré de la même maison que lui, n'avoient rien changé au gouvernement qu'ils avoient trouvé établi dans l'Eglise du Canada. M. de Bernieres étoit de cette troupe, & fut donné pour Pasteur à la ville de Quebec, & pour Superieur aux Ursulines. La Mere de l'Incarnation reconnut bien-tôt en lui le caractère de son oncle, & entra d'autant plus volontiers dans ses vûes & dans celle de l'Evêque, qu'elle voyoit une parfaite conformité entre leur esprit & celui des premiers Missionnaires. Nous l'avons vû ce saint Prélat, dans ses dernieres années conservant encore cette simplicité évangélique, qui rendoit si respectable les premiers successeurs des Apôtres; & nous avons eu la consolation, en recueillant ses derniers soupirs, de voir terminer par une sainte mort, une vie toute consacrée aux plus pénibles travaux de l'Apostolat.

Des Superieurs ainsi disposez, & qui eurent bientôt connu par eux-mêmes ce que valoit la Mere de l'Incarnation, n'avoient garde de l'écouter dans la demande qu'elle faisoit d'être delivrée de sa charge. Elle se soumit donc, & ne songea plus qu'à profiter des souffrances que le ciel lui envoyoit. Ma disposition presente est toute aimable, manda-t-elle alors à son fils, puis que la croix est le plaisir, & fait les delices de Jesus, je ne puis me remettre de ma longue maladie qui a de suites très-douloieuses & très-penibles. Mais la nature s'appriivoise aux souffrances, & se familiarise avec les douleurs. J'y ressens même de l'attachement; & j'ai peur que mes lâchetes n'obligent la divine bonté de me les ôter, ou du moins de les moderer. Tout ce que je prends m'est comme de l'absynthe, qui me donne une continuelle memoire du fiel de la Passion de Nôtre-Seigneur. C'est ce qui me fait cherir cet état.

Ce que la servante de Dieu dit ici de ses sentimens par rapport aux souffrances, paroïssoit dans toute sa conduite ex-

terieure. A la voir on étoit surpris d'abord qu'elle pût vivre. Cependant elle ne manquoit à aucune observance reguliere. Elle faisoit toutes les affaires de son Convent ; écrivoit un nombre prodigieux de lettres , transcrivoit de gros Dictionnaires en langue sauvage , pour faciliter à ses filles l'étude de ces langues. En un mot , à l'âge de près de soixante-dix ans , & dans un corps tout cassé , elle faisoit ce qui paroïssoit au-dessus des forces de la meilleure santé. Sa maniere de traiter avec Dieu , devenoit tous les jours plus simple. » Je n'ai plus , dit-elle , de paroles aux pieds de la divine Majesté. Mes oraisons ne sont autres que ces aspirations , *Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez beni , o mon Dieu !* les jours & les nuits se passent ainsi , & j'espère de la bonté divine , qu'elle me fera expirer en ces mots ; je dirois mieux en ces *respirs*.

Ces delices spirituelles furent un peu interrompuës par une de ces épreuves , dont Dieu se sert assez souvent pour achever de purifier ses plus fidèles serviteurs. Cefût une très-grande frayeur des jugemens de Dieu. Elle se compor-

ra dans cette épreuve comme elle avoit fait dans toutes les autres ; n'oposant aux pensées accablantes , dont elle étoit tourmentée , qu'une profonde humilité & beaucoup de confiance. Ce temperament de crainte & d'amour , qui favorise d'autant plus le progrès de l'ame , qu'il la tient plus à l'abri de la présomption , fut une des graces du ciel dont la Mere de l'Incarnation témoigne une plus vive reconnoissance. C'est par les fruits qu'elle en tira ; qu'elle finit le recit de ses dispositions. Je me voi , dit-elle , remplie de tant d'infidelitez : j'en suis si souvent accablée devant Dieu , que je ne sçai comment y apporter le remède. Effectivement je voi mes dispositions dans une obscurité qui n'a point d'entrée ni d'issue. Me voilà à la fin de ma vie : je ne fais rien qui soit digne d'une ame , que le souverain Juge doit bien-tôt faire comparoître à son Tribunal. Toute imparfaite néanmoins que je suis , & quelque anéantie que je sois en sa presence ; je me voi par tout perdue dans sa divine Majesté. C'est une espece de pauvreté d'esprit , qui ne me permet pas même

» de m'entretenir avec les Anges , ni des
 » delices des Bienheureux , ni des myf-
 » teres de nôtre foi. Je veux quelque-
 » fois me distraire pour m'arrêter à ces
 » choses & m'égayer dans leur beauté,
 » dont je suis éprise ; mais auffi-tôt je
 » les oublie , & l'esprit qui me conduit,
 » me remet plus intimement dans mon
 » fond. Là je me perds dans celui qui
 » me plaît plus que toute autre chose.
 » J'y voi fes amabilitez , fa Majesté , fes
 » grandeurs , fa puiffance , fans aucun
 » acte de raisonnement & de recherche ;
 » mais en un moment qui dure toujours.
 » Je ne fçauois dire autrement. Il n'y
 » a ici rien de materiel , mais une foi
 » toute nuë , qui dit des choses infinies.
 » L'imagination , qui n'y a aucune part ,
 » cherche à se repaître , & voltige ç'a.&
 » là , & fon operation se dissipant , fes
 » inquietudes ne laiffent pas d'être im-
 » portunes , & des fujets de patience &
 » d'humiliation.

Dans la derniere lettre qu'elle écrivit
 à fon fils , elle parle ainfi. » Quelque
 » fujet d'oraifon que je puiffe prendre ,
 » je l'oublie auffi-tôt. Ce n'est pas qu'au
 » commencement de l'oraifon , je ne

puisse l'envisager & que je n'envisage
en effet le mystère ; mais d'une vue
très-simple ; & dans le moment, sans
que j'y fasse reflexion, je me trouve
dans mon fond ordinaire, ou mon ame
contemple Dieu, dans lequel elle est.
Je lui parle selon le mouvement qu'il
me donne ; & cette grande privauté
ne me permet pas de le contempler,
sans lui parler. Si l'attrait me porte
dans la vue de sa grandeur, & tout
ensemble dans mon neant ; mon ame
lui parle conformément à cela. Je ne
sçai si ce sont ces sortes d'actes qu'on
nomme Anagogiques ; car je ne m'ar-
rête point à ces distinctions. Mes pa-
roles sont comme à l'époux. L'amour
n'est jamais oisif, & mon cœur ne
peut respirer que cela. Ces *respirs* qui
me font vivre, sont de mon époux, &
me consomment de telle sorte par inter-
valles, que si la miséricorde n'accom-
modoit sa grace à la nature, j'y suc-
comberois. Jem'apperçois quelquefois
que marchant par la maison, je vais
chancelant ; c'est que mon esprit *pâtit*
un transport qui me consume. Mais
quelque privauté que me permette

„ mon époux , je n'oublie point mon
„ néant ; & c'est un abîme dans un au-
„ tre abîme. En ces rencontres je ne
„ puis me tenir à genoux sans être ap-
„ puyée ; car bien que mes sens soient
„ libres , je suis foible , & si je me veux
„ forcer , le corps qui souffre , me cau-
„ se des distractions. En d'autres occa-
„ sions mon ame porte un état crucifiant.
„ Elle contemple Dieu , qui semble se
„ plaire à me rendre captive. Je vou-
„ drois l'embrasser & traiter avec lui ,
„ à mon ordinaire ; mais il me tient com-
„ me liée , & dans mes liens je crois qu'il
„ m'aime. Ah ! que c'est un grand tour-
„ ment ! Mon ame y acquiesce nean-
„ moins ; parce qu'il ne m'est pas per-
„ mis de vouloir un autre état que ce-
„ lui où sa divine Majesté me veut. Je
„ regarde celui-cy comme un état de
„ purgation. Il passe , & je me trouve à
„ mon ordinaire.

Il n'y avoit pas long-tems que cette
lettre étoit écrite lorsque Dieu , qui
avoit résolu d'appeller à lui sa servante ;
la fit passer par une nouvelle épreuve ,
qui ne pouvoit pas manquer d'être bien
rude à un aussi bon cœur que le sien.

Le 18. de Novembre 1671. Madame de la Peltrie tomba malade d'une pleurésie qui l'emporta le septième jour. Depuis que cette illustre femme étoit en Canada, e le avoit mené une vie très-cachée, & sembloit n'avoir eu d'autre attention qu'à s'anéantir & à se faire oublier des hommes. Pauvre & austère jusqu'à l'excès, & se chargeant toujours de ce qu'il y avoit de plus rebutant dans l'éducation des filles sauvages, auxquelles elle avoit consacré ses biens & sa personne: elle étoit sous un habit seculier, l'exemple d'une des plus saintes Communautés qui fut alors dans le monde. Mais la personne qui l'admire le plus, parce qu'elle la connoissoit mieux qu'aucune autre, étoit la Mere de l'Incarnation. Ces deux grandes âmes avoient bien des rapports qui avoient formé entre elles une union très-intime. Pour le dehors, Madame de la Peltrie sembloit être fort peu connue; mais il parut bien quand on l'eut perdue, que sa reputation n'avoit pas laissé de se répandre fort loin. Outre qu'on n'ignoroit point que le Canada lui étoit redevable de l'établissement d'une maison,

qui étoit d'une si grande utilité pour la Colonie. Effectivement sa mort jetta une grande consternation dans tout le pays ; & il n'y eut personne qui par ses larmes & sa douleur , ne fit son éloge. La Mere de l'Incarnation lui fit faire des obseques magnifiques dans l'Eglise du Monastère. Les Jesuites en firent autant dans la leur , où elle avoit souhaité que son cœur fût enterré sous le marchepied du grand Autel. Son Oraison funebre y fut prononcée ; & l'on eut soin ensuite de donner au public un recueil des vertus heroïques dont elle avoit donné jusqu'à sa mort de continuels exemples.

Cette perte fit sur la Mere de l'Incarnation les mêmes effets qu'avoient accoutumé d'y produire les croix. Mais cette fermeté d'ame , qui la rendoit alors si admirable , n'empêchoit point qu'on n'apperçût dans les occasions semblables à celle-ci , toute la bonté & la tendresse de son cœur. On l'avoit déjà remarqué sur tout à la mort de sa chere disciple & de sa compagne inseparable , le Mere Marié de saint Joseph , dont elle nous a laissé un éloge historique ;

qu'on a imprimé parmi ses lettres , & qui est en même tems une preuve de la beauté de son esprit & de la bonté de son cœur. L'amitié tendre & la force de l'esprit n'ont jamais été deux choses opposées ; il est même certain que leur alliance leur communique un degré de perfection , & leur donne un lustre qu'elles n'ont point l'une sans l'autre.

Cependant il n'y avoit guère que trois mois que Madame de la Peltrie étoit morte quand la Mere de l'Incarnation se trouva tout d'un coup dans un état qui fit juger d'abord qu'elle n'avoit pas long-tems à vivre. Quelque bien retablie qu'elle eût paru depuis sa dernière maladie, il lui en étoit resté une très-grande amertume dans la bouche & beaucoup de foiblesse dans les côtez. C'étoit une bile fort acre, dont une partie s'étoit attachée aux reins, & l'autre lui infectoit la bouche & lui rendoit très-amer tout ce qu'elle mangeoit. Enfin la nuit du quinze au seize de Janvier, il lui prit un débordement de cerveau qui se jeta sur sa poitrine & pensa l'étouffer. Cette première attaque fut suivie d'un vomissement extraordi-

naire qui dura vingt-quatre heures. Dès qu'il eut cessé, l'étouffement recommença & devint exécrable. Il fut accompagné d'une douleur de tête continuelle & d'une insomnie, qui furent augmentées par la bile, laquelle se répandant par tout le corps, y mit le feu, & le rendit si pesant, qu'à peine trois personnes des plus robustes, pouvoient le remuer. Au même tems il parut aux côtes deux tumeurs qui furent jugez deux dépôts d'une bile recuite; & la fièvre devint si ardente, qu'on ne crut pas que la malade pût vivre encore quelques jours.

La servante de Dieu ainsi couchée sur le lit de douleur, y devint un spectacle si ravissant, que quantité de personnes, à qui on ne pût refuser la permission de la voir; demeuroident presque tout le jour dans sa chambre. On voyoit dans ses paroles, dans ses regards, & dans tout son maintien, une douceur & une resignation qui donnoient tout ensemble de la devotion & de l'étonnement. Elle se réjouissoit avec J. C. de se voir crucifiée avec lui, & n'avoit guère à la bouche que ces paroles de l'Apôtre:

Christo confixa sum cruci. (Ad Gal. 2. 19.) Dès le cinquième jour les Medecins declarerent qu'il n'y avoit point de guerison à esperer. Aussi-tôt on songea à donner les derniers Sacremens à la malade. Elle les reçut de la main de M. de Bernieres, en presence de toute la Communauté qui fondoit en pleurs. Elle fit paroître pendant toute la ceremonie une fort grande presence d'esprit : demanda pardon à M. de Bernieres son Supérieur, & au Pere Lallemant son directeur, de toutes les fautes qu'elle croyoit avoir faites contre eux. Elle remercia ses Sœurs de tous leurs bons soins, & leur fit bien des excuses des peines qu'elle leur donnoit. Quelques momens après on vint lui dire qu'un Capitaine Algonquin venoit d'envoyer sa fille au Seminaire : elle voulut voir cette enfant; lui fit mille caresses ; & prit cette occasion de dire à ses Religieuses des choses admirables touchant leur vocation & la sainteté du ministère qu'elles exerçoient : mais ces bonnes filles n'étoient guère en état de faire attention à ce qu'elle leur disoit ; & tout l'effet que produisoient les paroles, étoit d'augmenter leur dou-

leur. Alors toutes de concert entreprirent de faire violence au ciel pour la conservation d'une vie qu'elles étoient prêtes de racheter au prix de la leur. Le Pere Lallemand voyant cette ferveur, se tourna du côté de la malade, à qui un si grand empressement pour la prolongation de sa vie caufoit bien de la confusion, & lui ordonna de se joindre à ses filles, pour demander à Dieu le recouvrement de sa santé.

Cet ordre embarrassa l'humble Religieuse. Elle fut quelque tems comme interdite : puis levant les yeux & les mains vers le ciel : „ Je croi, dit-elle, „ que j'en mourrai ; toutefois si c'est la „ volonté de Dieu que je vive encore, „ j'en suis contente. Cela est bon, ma Mere, reprit le Pere Lallemand, mais ce n'est pas assez : il faut vous mettre de nôtre côté ; & faire tout vôtre possible pour vous conserver à vôtre Communauté, qui croit encore avoir besoin de vous. Il fallut obéir : la malade ferma les yeux à ses propres interêts, & dit „ d'une voix distincte : Mon Seigneur, „ & mon Dieu, si vous jugez que je „ sois encore utile à cette petite Com-

munauté, je ne refuse point la peine ;
que vôtre volonté soit faite. Presque
dans le moment on s'apperçut qu'elle
étoit mieux, & peu de tems après, les
Medecins la declarerent hors de danger.
On courut à l'Eglise chanter le *Te Deum* ;
la malade y assista, & ses forces revin-
rent si bien, qu'elle alloit aisément par
la maison à l'aide de deux bâtons.

La joye d'une si prompte convales-
cence ne fut pas renfermée dans les bor-
nes du Monastère : tout le pays y prit
part, & ce fut à qui contribueroit le
plus au parfait retablissement d'une san-
té si précieuse. Les uns lui envoyoit les
meilleurs plats de leur table ; les autres
faisoient chasser leurs gens pour avoir
du gibier. Tout cela redoubloit la con-
fusion de la Mere ; mais il n'y avoit pas
moyen de l'empêcher. Tout le Carême
elle se porta assez bien, & assista même
à tout l'Office de la Semaine sainte.
Mais le soir du Vendredy saint elle fut
obligée de declarer à sa Superieure,
(car elle étoit sortie de charge quelque
tems avant sa maladie) que les deux
enfures qu'elle avoit aux côtez, lui
causoient des douleurs extraordinaires.

On appella sur le champ le Chirurgien qui trouva deux abscess formez , & dit qu'il falloit y faire des ouvertures. Elles furent faites le lendemain à cinq heures du matin , de quatre doigts de long , & jusqu'à l'os. Le soir il fallut encore les accroître de beaucoup : & quoique l'operation fut très-sensible , on n'apperçut point sur le visage de la malade , d'autre changement qu'une plus grande serenité. Un jour néanmoins qu'on mettoit dans ses playes le fer , le feu , & les eaux caustiques , elle parut fremir un peu ; & cette sensibilité lui causa tant de confusion , qu'elle en fit une satisfaction publique comme d'un scandale.

Le Chirurgien disoit toujours que les playes étoient belles ; mais au huitième jour , il s'apperçut que la malade s'affoiblissoit , & dit nettement qu'il n'y avoit plus d'esperance de guerison. On lui annonça sur le champ cette nouvelle qui lui fut bien agreable. Dès ce moment elle parut prendre possession du ciel. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une douce contemplation entre les bras de son Epoux. Sa Superieure la fit ressouvenir de son fils ; elle s'attendrit , &

dit que dans le ciel, ou elle esperoit aller, elle l'auroit toujours dans le cœur, & ne cesseroit de solliciter sa sanctification. La Superieure lui fit encore un amoureux reproche de ce qu'elle étoit réduite en cet état, pour avoir mangé d'une viande qui lui étoit contraire, & qu'on lui avoit servi par mégarde & contre l'ordre. Elle répondit qu'elle avoit toujours cru devoir éviter la singularité en tout, & que Dieu le lui avoit recommandé lorsqu'elle partit pour le Canada. Il n'y a peut-être point de vertu moins éclatante que cet amour de la vie commune; mais il n'y en a point de plus solide & de moins équivoque.

La malade tirant à sa fin, on lui administra les Sacremens de l'Eucharistie & de l'Extrême-Onction. Elle les reçut avec une parfaite présence d'esprit; mais non pas avec les mêmes empressements pour s'aller unir à Dieu, qu'elle avoit fait paroître trois mois auparavant. Elle ne vouloit plus que l'accomplissement de sa volonté, & elle demeura jusqu'à la fin dans la disposition d'une victime, qui attend le moment de son sacrifice. Peut-être que Dieu en lui pro-

longeant la vie à la priere de ses filles, avoit eu principalement en vûë de lui donner encore le tems d'acquiescer cette perfection.

Comme toute sa passion, depuis le commencement de sa vocation au Canada, avoit été de procurer aux Sauvages, la connoissance & l'amour de son divin Epoux : non contente d'avoir consumé sa vie à leur service, elle demanda instamment à Dieu, qu'il lui donnât pour purgatoire d'aller après sa mort exciter toutes les nations barbares à embrasser la foy, & d'y accompagner les Missionnaires, pour les engager à n'épargner ni leurs peines ni leur vie pour faire entrer tous les peuples dans le sein de l'Eglise : Nôtre Seigneur lui fit connoître qu'il avoit sa priere pour agreable, mais qu'elle finiroit son purgatoire avec ses jours, & qu'il consisteroit dans ses souffrances & dans le sacrifice de sa vie, qu'elle lui-offriroit pour le salut des Sauvages.

Effectivement les quinze derniers jours qu'elle vécut, elle n'eut point d'autre occupation que ce sacrifice ; de sorte que ses Religieuses, qui charmées de

sa douceur dans de si vives douleurs, la prièrent de leur faire part des merites qu'elle amassoit par une si heroïque patience; n'en reçurent que cette réponse: Je n'ai plus rien dont je puisse disposer; tout est pour les Sauvages. Se sentant à l'extrémité, elle demanda à voir encore une fois les petites Sauvages pour leur dire un dernier adieu, & sur le midi du samedi 30. Avril elle entra dans une douce agonie. Elle ne perdit point la connoissance, mais seulement l'ouïe, & la parole. Au bout de quelque tems elle baisa tendrement son crucifix, & en le baisant, jetta trois ou quatre grosses larmes, ouvrit les yeux, qu'elle tenoit fermés depuis long-tems, regarda amoureusement ses Sœurs comme pour prendre congé d'elles, les referma; & jettant deux petits soupirs, elle expira. La joye qu'elle avoit eüe en mourant, demeura peinte sur son visage, & fut accompagnée d'un éclat de beauté, & d'un rayon de majesté si vif, qu'il sembloit que l'ame communiquât au corps la gloire dont elle jouïssoit. Cette vüe si charmante calma en un moment la douleur des Religieuses; & toutes ne son-

gerent qu'à s'assurer en cette illustre morte d'une protectrice dans le ciel. Celles qui l'ensevelirent, furent étrangement surprises de lui trouver tout le corps ulceré & écorché jusqu'aux os. Tout ce qui avoit été à son usage, fut enlevé en un instant; & celles qui ne purent y avoir part, tâcherent de se dédommager en lui faisant toucher leurs livres, leurs chapelets & leurs medailles; en quoi il fallut aussi contenter la devotion des personnes du dehors. Ses obseques se firent avec tout l'appareil possible. Le Gouverneur général, & l'Intendant y assisterent avec tout ce qu'il y avoit dans la Ville de personnes considerables; & le Pere Lallemant prononça l'Oraison funebre.

Le lendemain M. de Bernieres & le Pere Lallemant se transporterent dans le caveau, où le saint corps avoit été déposé: firent ouvrir la bierre; & un peintre qu'ils avoient amené, tira le portrait de la défunte, dont le visage n'avoit encore rien perdu de son premier éclat. La Mere de l'Incarnation étoit d'une taille haute, d'un port grave & majestueux; mais d'une majesté

temperée par une douceur humble & modeste. Lorsqu'elle étoit encore dans le siècle, tout son air avoit quelque chose de si grand & de si admirable, qu'on s'arrêtoit dans les ruës pour la voir passer. Ses traits étoient réguliers, mais c'étoit une beauté mâle, & l'on y voyoit toute la grandeur de son courage. Elle étoit forte & bien constituée, d'une humeur très-agreable; & quoique la présence de Dieu, qu'elle avoit continuelle, lui donnât je ne sçai quoi de celeste & qui imprimoit le respect, on n'étoit cependant jamais embarrassé ni gêné avec elle.

On voit par ses écrits, qu'elle étoit une des plus spirituelles femmes de son siècle. Tout y est solide, elle pense juste; elle approfondit tout; donne à ce qu'elle dit un tour ingénieux, & son style a cette simplicité noble où peu d'écrivains parviennent. Elle n'entreprendoit rien, qu'elle n'y réussit parfaitement, & les plus habiles ouvriers étoient surpris de l'entendre parler de leurs arts aussi bien qu'eux. Nulle ne la surpassa, & peu l'égalèrent en adresse dans les ouvrages propres des personnes de son

sexe. Ce qu'on admiroit le plus en elle, étoit une pénétration & une solidité de jugement, qui alloient si loin, qu'on ne doutoit pas que son union intime avec Dieu, ne lui eût communiqué des lumières surnaturelles. Elle n'eut cependant jamais aucune peine à les soumettre au jugement d'autrui. Aussi, bien éloignée de l'erreur de ceux qui se persuadent qu'il y va de la gloire de Dieu, de ne point céder en ce qu'ils croient venir de son inspiration; elle se seroit jugée indigne des dons célestes; & les auroit eus pour suspects, si elle eût eu la moindre attache à son sens. Dom Raymond de saint Bernard, qui avoit reconnu d'abord que Dieu avoit de grands desseins sur elle, n'avoit rien négligé pour l'établir dans une profonde humilité. Il la traitoit souvent très-durement, & avoit le plaisir de la voir s'humilier encore plus qu'il ne l'humilioit. Il en étoit de même de la Mere Françoise de saint Bernard, qui fut sa Supérieure une bonne partie du tems qu'elle demeura au Monastère de Tours. Cette vertueuse fille, qui avoit une grande lumière expérimentale des voyes de

Dieu, & qui connoissoit aussi mieux que personne, ce que c'étoit que la Mere de l'Incarnation, la traitta souvent d'une maniere, où il paroissoit de l'excès à ceux, qui ne sçavoient pas les raisons qu'elle avoit d'en user ainsi. L'abjection étoit la chose qui caufoit un plaisir plus réel à la servante de Dieu. Un jour qu'elle pensoit aux moyens de s'humilier, Dieu lui dit au fond du cœur; qu'elle s'abbaissât jusqu'au plus profond anéantissement; que c'étoit là le centre où elle trouveroit son repos. Aussi-tôt elle se mit à considerer ce qui pouvoit le plus flatter son amour propre, afin d'en faire à Dieu le sacrifice, & elle trouva que c'étoit les exercices de Religieuse de Chœur, sur tout la psalmodie & l'Instruction. Sur le champ elle resolut de faire tous ses efforts pour obtenir qu'on la reduisît au rang de Sœur converse. Elle alla trouver sa Superieure, & lui fit les instances les plus fortes pour en obtenir ce qu'elle souhaitoit. La Superieure répondit qu'elle y penseroit. Cette réponse & plus encore l'air dont elle fut faite, lui donna quelque esperance; elle se laissa aller à la joye d'être sur le

point de servir Dieu dans un état, où tous les sentimens seroient humiliez. Au bout de quelque tems elle renouvella ses poursuites auprès de sa Superieure, qui lui dit qu'elle consulteroit & en passeroit par tout ce que les personnes à qui elle en parleroit, auroient décidé. La decision ne fut pas favorable aux desirs de l'humble Religieuse, qui voyant par là que la volonté de Dieu n'étoit pas ce qu'elle avoit cru d'abord, chercha d'autres moyens de s'anéantir.

La patience & l'humilié vont toujours de compagnie, & se perfectionnant l'une l'autre, contribuent également à rendre la devotion solide. Il seroit assez difficile de dire dans quel état, de tous ceux par où a passé la Mere de l'Incarnation, elle a eu le plus à souffrir. On ne nous represente son mariage que comme la source d'une infinité de croix des plus pesantes. La maniere dont elle s'y comporta fut si heroïque, que l'admiration qu'elle excitoit, ne laissoit presque point de place à la compassion. Après la mort de son mari, elle se trouva sans bien, sans ressource, & chargée d'un enfant au berceau; on peut juger

de ce que la pauvreté & la dépendance lui attirerent de croix. La constance qu'elle y fit paroître, passe tout ce qu'on en peut dire. Nous avons vû ce qu'elle eut à souffrir chez son frere. La Religion où elle se retira ensuite, est un port, & il semble qu'on n'y ait point à craindre de grandes tempêtes : mais combien de fois a-t-on vû échouer au port, ceux qui avoient résisté à toutes les fureurs de la Mer. On diroit qu'en embrassant une profession plus sainte, on contracte une plus grande sensibilité; un orgueil secret déguisé en zèle, fait qu'on se la justifie à soi-même, & qu'on s' imagine prendre en main les intérêts de la vertu & de la religion; lorsque par une délicatesse dont les mondains auroient honte, on ne veut rien souffrir. Le principe qui faisoit agir la Mere de l'Incarnation étoit trop solide, pour donner dans un travers si dangereux. Elle regarda toujours le saint habit de la Religion comme la livrée d'un Dieu homme, dont toute la vie n'a été qu'opprobres & souffrances. Elle eut occasion de le faire paroître dès le Noviciat: Il se trouva parmi les Novices une jeune

filie d'un esprit extrêmement vain & mauvais qui la prit en aversion, & qui ne manquoit guère d'occasion de lui faire de la peine, même jusqu'à l'insulter plus d'une fois sur ce qu'elle ne donnoit à Dieu que les restes d'un cœur qui avoit été engagé, & sur cela elle s'échappoit en des discours où la pudeur n'étoit pas assez ménagée. A tout cela l'humble veuve n'opposa jamais que des amitez & des services : elle prit même plus d'une fois la défense de celle qui la perfecutoit si cruellement. Mais Dieu la vangea : l'orgueilleuse Novice fut frappée de peste, & en mourut dans des sentimens bien differens de ceux qu'elle avoit eu jusque-là, pleine de confusion de sa conduite scandaleuse, de reconnaissance pour la bonté de Dieu, qui ne sembloit lui abbreger ses jours que pour lui épargner la honte d'être renvoyée, & les perils auxquels elle alloit être exposée dans le monde, & convaincuë qu'elle devoit cette grace de prédestination, aux prieres de celle qu'elle avoit si fort maltraitée.

Ce ne fut pas là l'unique occasion qu'eut la servante de Dieu de souffrir

dans son Monastère de Tours ; car après avoir parlé en termes fort expressifs de ses peines interieures, elle ajoûte : Les mortifications que j'endurois de la « part du prochain, étoient bien plus sensibles. Mais je m'en tais, parce que j'ai « toujours cru que Nôtre-Seigneur les « permettoit pour mon bien. Ainsi j'aimois « d'un amour tendre & sincere ceux « qui me les suscitoient. » Quant aux traverses qu'elle eut en Canada, c'est assez dire que sa patience y donna de l'étonnement à ces saints Fondateurs de l'Eglise de la Nouvelle France, qui n'avoient pas de la vertu une idée commune. Un jour une Religieuse presque autant lassée que charmée de son inalterable douceur au milieu des plus indignes traitemens, lui en témoigna sa surprise d'une manière où il paroissoit de l'émotion. Toute la réponse que lui fit la genereuse Mere fut, qu'elle ne se souvenoit pas que les personnes dont il s'agissoit, lui eussent causé le moindre déplaisir. Aussi cette grandeur d'ame poussée si loin, l'avoit mise en possession de la recompense attachée à la douceur évangélique. Elle étoit la maîtresse des

cœurs, & il n'étoit pas possible de lui vouloir résister. Pour en venir là, il faut avoir un grand fond de charité, & nous avons vu que ce fut la vertu dominante de nôtre illustre Fondatrice. On l'a vuë au fort de l'hiver, tirer les couvertures de son lit, & se dépouiller même de ses habits pour en couvrir ses Novices, demeurant elle-même exposée au froid le plus piquant, échauffée du seul feu de sa charité. Pendant son Noviciat, la peste se mit parmi les Novices, & emporta d'abord celle dont nous avons parlé. Le danger où toute la Communauté étoit exposée, obligea à faire changer d'air aux Novices. La sœur de la Mere de l'Incarnation leur offrit une fort belle maison de campagne, & on l'accepta. La servante de Dieu y alla avec les autres, & montra bien qu'il n'y a que les Saints qui sçavent accorder à propos les soulagemens que demande la nature, avec ce que le devoir exige. Tout consistoit à recréer ces jeunes filles & à leur ôter l'idée du peril; & c'est ce qu'elle faisoit de la maniere la plus aimable, inventant mille moyens innocens de les divertir, tandis qu'elle se

Marie de l'Incarnation. Liv. VI. 395
chargeoit de tout le poids de la regularité, afin que les anciennes Meres n'entreprissent pas d'abreger le tems de ces divertissemens, sous pretexte de ne pas laisser cette jeunesse dans une plus longue dissipation.

Mais ce fut dans la superiorité que la Mere de l'Incarnation montra toute l'étendue de sa charité. Non seulement ce qu'il y avoit de plus penible étoit toujours son partage, mais ses filles étoient tous les jours surprises de voir que leur besoyn étoit fait, tandis qu'elles étoient au lit, ou à la recreation, ou dans quelque autre occupation plus tranquille; elle en usoit de même à l'égard des domestiques; & pour ce qui est des pauvres, tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il falloit que le pain & l'argent se multipliasent entre ses mains pour fournir à tout ce qu'elle donnoit; & qu'étant pauvre, chargée d'une Communauté pauvre & accablée de dettes: les indigens trouvoient en elle des ressources qu'ils ne trouvoient pas ailleurs. Elle avoit encore l'adresse d'aller au-devant des besoins de ceux à qui la honte de demander est plus dure que leur

propre indigence, & elle ſçavoit leur cacher à eux-mêmes les ſecours qu'elle leur donnoit. On l'a vüe dans le tems qu'elle étoit chargée de toutes les affaires de ſon frere, avoir en même tems ſur les bras un grand nombre de domeſtiques malades. Elle ne les abandonnoit ni le jour ni la nuit, & ne pouvoit ſouffrir qu'aucune des ſervantes leur rendit le moindre ſervice. Souvent il y avoit des playes ulcerées qui jettoient une infection épouvantable; elle ſembloit en faire ſes délices. Quelquefois ces malades étoient furieux : rien ne l'étonnoit, & une femme ſeule furniſſoit à ce qui eût donné bien de l'embarras à pluſieurs hommes.

Dans le même tems, un bon Bourgeois de Tours fut accusé d'un crime dont il étoit innocent, & mis au cachot. Les apparences étoient ſi fortes contre lui, que tous ſes amis l'abandonnerent. On le pouſſoit vivement, lorſque Madame Martin entreprit de le ſauver. La prévention du public contre l'accuſé, étoit à un point, qu'une partie de l'odieux retomba ſur ſa charitable Avocate. Les Juges mêmes lui dirent qu'ils ne

pouvoient comprendre comment une personne de piété comme elle, se chargeoit d'une si mauvaise cause. Elle, sans se rebuter, alla son chemin; & enfin eut la consolation d'avoir fait toucher au doigt l'innocence du prétendu criminel.

Dieu pour recompenser sa charité, lui avoit donné une grace toute particulière pour consoler les affligés. Un mot de sa bouche, quelquefois même un de ses regards, dissipoit les plus grands chagrins. Mais c'étoit principalement dans les tentations & dans les peines d'esprit qu'on la trouvoit admirable. On ne la quittoit point qu'on ne fût soulagé. Il sembloit que l'esprit Saint, qui a inspiré les Auteurs sacrés, lui mît dans la bouche ce que ces divines écritures avoient de plus conforme aux dispositions de chacun. Ses lettres qu'elle n'avoit assurément pas le loisir de composer, & où il est aisé de voir que rien n'est étudié, sont remplies d'une doctrine si celeste, de traits si lumineux & si enflammés, qu'il suffit de les lire pour se convaincre que personne n'a peut-être jamais possédé plus parfaitement

qu'elle toutes les parties de la science des Saints, & n'a été plus capable d'en donner des leçons. En effet pour peu qu'on la pratiquat, on remarquoit que l'Esprit sanctificateur non-seulement repandoit en elle une grande abondance de lumieres surnaturelles, & lui communiquoit une lumiere toute divine, mais qu'il donnoit encore à ses paroles une efficacité à laquelle rien ne resistoit. Une Religieuse qui avoit un grand fond d'amour & de crainte de Dieu, se trouva un jour accablée de tentations & de peines interieures, & dans un resserrement qui lui ôtoit la liberté de s'ouvrir à qui que ce fût; ce qui rendit bien-tôt son mal extrême. Elle avoit tout à craindre d'une situation si triste; & elle étoit déjà sur le bord du précipice lorsqu'elle se sentit poussée avec une espece de violence d'aller declarer son tourment à la Mere de l'Incarnation. Elle l'alla donc trouver dans sa chambre; & n'y eut pas été long-tems, que la Mere qui la vit troublée, ne disant rien de suite, & ne faisant que soupirer, lui dit: Votre
» peine est grande, ma chere Sœur;
» mais puisque vous ne pouvez me l'ap-

prendre, prions Dieu ensemble qu'il « me la fasse connoître. » En disant cela elle s'appuya la tête sur la main & demeura ainsi panchée l'espace d'un *Pater* & d'un *Ave*. Puis se relevant : He bien ! ma Sœur, reprit-elle, deviez-vous « avoir tant de peine à me dire telle & « telle chose ? Quoi donc, ne me con- « noissez-vous pas encore ? ... Allez, mon « enfant, tout cela n'est rien. Voici ce « que vous devez faire pour sortir de cet « état. Dieu vous aime, ma chere Sœur, « ajouta-t-elle, foyez fidèle & prenez « courage : vous n'êtes pas encore au « bout ; mais Dieu sçaura tirer sa gloi- « re de tout. Allez de ce pas vous prof- « terner devant le saint Sacrement ; & « abandonnez-vous au bon plaisir de « Dieu. » A mesure qu'elle parloit, cette ame affligée sentoit diminuer ses peines, & elle n'étoit pas sortie de la chambre, que le calme étoit entierement remis dans son cœur. La même chose arriva plusieurs fois & à la même personne qui en a rendu publiquement témoignage, & à plusieurs autres.

On a vû la servante de Dieu, tandis qu'elle étoit enco re dans le siècle, non-

seulement faire tomber à son approche les armes des mains de ceux qui étoient prêts de s'entr'égorger, mais leur tirer du cœur toute leur haine, & les obliger à lui sacrifier leurs plus vifs ressentimens. Elle entra un jour dans une maison, où une femme venoit de tomber dans une espece de fureur, sur ce qu'on lui avoit appris que son fils s'étoit trouvé dans une méchante affaire, & couroit risque d'être saisi par la justice. Elle jetoit des cris épouvantables : ses yeux étincelans, ses bras étendus, tout son corps en convulsion, donnoient un spectacle qui inspiroit de l'horreur. Mais rien ne causoit tant de frayeur, que la maniere dont elle invoquoit le diable qui paroïssoit la posséder. La *St^e* veuve voulut d'abord essayer de la ramener à son bon sens par des paroles pleines de douceur. Mais voyant qu'elle ne gagnoit rien, elle se jetta à son cou, & la tint étroitement embrassée. Dans le moment, la voilà aussi tranquille que si elle se fut éveillée d'un doux sommeil. Elle avoua que tout le tems qu'avoit duré son accès, elle avoit eu devant les yeux plus d'un million de flambeaux ardens qui lui avoient causé

tes violens transports, & qu'au moment que sa charitable medecine l'avoit embrassée, tout s'étoit évanoui.

Tant de douceur & de charité, ne peuvent être le fruit que d'une grande mortification. Il faut n'avoir point de passions, ou les avoir bien mortifiées, pour être ainsi à tout le monde plus qu'à soi-même, souvent aux dépens de ses propres interêts: & pour tout dire en un mot, il faut se haïr soi-même pour aimer le prochain d'un amour aussi parfait. On a déjà assez parlé des austérités de la Mere de l'Incarnation, & on croit pouvoir assurer que peu de Saints ont été en cela aussi loin qu'elle. C'est assez dire, qu'à force de mortifier son goût, elle en avoit perdu le sentiment; qu'elle ne traitoit pas mieux ses autres sens; que la maniere dont elle prenoit son repos, étoit une vraye penitence; & que sous l'exterieur d'une vie commune dont elle ne se departit jamais, depuis qu'elle fut entrée en Religion; elle trouva le moyen de ne laisser aucune partie de son corps sans son supplice particulier.

La mortification des deux plus nobles

facultez de l'homme qui se fait par l'obéissance, est sans doute la plus parfaite & la plus difficile. La Mere de l'Incarnation fit toujours voir par sa conduite le cas qu'elle en faisoit, & la préférence qu'elle lui donnoit sur toutes les autres vertus. En voici un exemple qu'elle donna en cessant de vivre. Sa Superieure lui ayant envoyé une Religieuse pour la garder, tandis que l'Infirmiere entendoit la Messe: cette bonne fille commença par lui demander comment elle se trouvoit; elle répondit qu'elle avoit la bouche extrêmement sèche. La Religieuse lui offrit de la lui raffraichir; elle la refusa, & dit qu'il falloit attendre l'Infirmiere, ou sa permission, afin que tout se fît dans l'ordre de l'obéissance. Assez peu de tems après, elle entra en l'agonie.

Il lui arriva quelques années après son arrivée en Canada, une chose qui fait bien voir que les Saints ne croient pas qu'il y ait jamais d'occasion où il leur soit permis de ne se pas soumettre aux lumieres de ceux qui ont droit de leur commander. Nous avons vû qu'en attendant qu'on pût bâtir le Monastere,

On avoit logé les Religieuses dans une petite maison. L'incommodité de ce lieu étroit croissant à mesure que le nombre des Religieuses augmentoit, il fallut enfin les en tirer, & penser serieusement à les mettre plus au large. On s'assembla d'abord pour voir en quel lieu on bâtiroit. Madame de la Peltrie, les anciennes Religieuses, & le Supérieur des Missions dirent tous leur avis, qui se trouva uniforme. La Mere de l'Incarnation ne crut pas l'endroit qu'on marquoit avantageux; & elle dit son sentiment avec sa franchise ordinaire. Il fut rejeté, & même avec quelque sorte de mépris. Elle ne dit rien, & la chose fut conclüe comme on l'avoit proposé; mais on fut bien-tôt contraint de revenir à son avis.

Dans une autre occasion, comme elle faisoit bâtir une Eglise, le Pere Lallemand, à qui elle en communiqua le plan, lui dit qu'il n'approuvoit pas une Chapelle de douze pieds en quarré, qui étoit comprise dans le dessein. Elle répondit que le marché étoit fait, & qu'il n'en couteroit pas quatre cent livres davantage. Le Supérieur tint bon, & ré-

ponait que quatre cent livres étoient quelque chose pour des filles, qui n'avoient rien. La servante de Dieu se soumit, & commença par faire murer l'ouverture, qui devoit communiquer de la Chapelle dans l'Eglise. Son obéissance ne fut pas long-tems sans recompense. Quelques années après Monsieur de Tracy Viceroy de la nouvelle France, étant allé visiter la maison, & quelqu'un par hazard lui ayant parlé de ce que je viens de dire ; il fut touché d'un si bel exemple de soumission, & donna sur l'heure de quoi bâtir la Chapelle beaucoup plus magnifiquement, que ne l'avoit voulu faire la Mere de l'Incarnation.

On étoit si persuadé que l'obéissance pouvoit tout sur elle, que dans ses maladies, qui furent longues & fréquentes en Canada, on n'employoit point d'autre motif pour la résoudre à tout ce qu'on souhaitoit d'elle : car dans le tems même qu'elle étoit Supérieure, elle vouloit être soumise aux moindres ordres de ses Infirmières. C'est ainsi qu'en commandant, elle ne desaprenoit point à obeïr ; parce que c'étoit en obeïssant,

qu'elle avoit appris à commander.

De l'assèmlage de tant de vertus, il se forma cette admirable simplicité qui rend la piété si aimable, & qui est un des plus précieux dons que le ciel puisse communiquer à la terre. Mais tous ne sont pas en état d'en connoître le prix. Elle consiste particulièrement à se dépouiller de son propre esprit, & elle est la perfection de cette pauvreté d'esprit, qui tient le premier rang parmi les Beautés évangéliques. La Mere de l'Incarnation n'avoit en entrant en Religion, que des inclinations saintes à sacrifier : elle assure qu'elle s'en dépouilla de sorte, qu'elle n'avoit plus de pouvoir ni de vouloir sur elle-même, & qu'elle n'auroit eu aucune peine à obéir à des enfans. En effet une des Novices la voyant un jour travailler à quelque ouvrage, prit la liberté de lui dire qu'elle ne faisoit pas bien. Montrez-moi donc, mon enfant, reprit doucement la Mere. La jeune fille dit son sentiment, & quoiqu'elle se trompât, l'humble Superieure aima mieux faire moins bien, en donnant un grand exemple de simplicité, que de faire mieux en suivant ses pro-

pres lumieres. Ces choses paroîtront petites, mais dans les ames élevées, tout est grand, & les plus petites choses sont les marques les plus certaines de la solidité de leur vertu.

Un Pere Jesuite qui a éprouvé la servante de Dieu autant qu'une ame le peut être, dit un jour à quelques Religieuses, que toutes ses vertus étoient grandes; mais qu'elle étoit incomparable en pureté & en humilité; & que s'il lui étoit permis de parler, il diroit des choses qui étonneroient. Elle n'avoit en vûë que la gloire du Fils de Dieu; & c'est ce qui lui faisoit prendre un si grand soin pour donner de bonne heure aux enfans qu'elle élevoit, de l'horreur pour les moindres imperfections. Le moyen le plus efficace dont elle se servoit pour cela, étoit de leur inspirer une devotion tendre envers le sacré Verbe. Elle uisoit en cela de manieres si engageantes, qu'on voyoit les plus petites pensionnaires se porter au bien par inclination, & avec attrait. Quelquefois elle les assembloit pour leur apprendre à prier. D'abord elle leur mettoit devant les yeux quelques-unes des vertus ou quelque

circonstance de la vie & de la mort du Sauveur ; elle les exerçoit à s'en entretenir, & finissoit par un discours amoureux & affectif en forme de colloque. Enfin elle marquoit la resolution qu'il falloit tirer de cette meditation. Cela se faisoit avec tant de pieté, que ces enfans sortoient de ces exercices toutes embrasées du feu celeste qui consumoit le cœur de leur sainte maîtresse. On leur a souvent ouy dire qu'elles n'avoient qu'à jeter les yeux sur elle pour être touchées de devotion, & l'opinion qu'elles avoient de sa sainteté étoit si grande, que quand elles la voyoient en oraison, elles alloient par respect lui baiser les pieds & les habits ; & quoiqu'elles ne prissent pas toujours garde à ne point faire de bruit : jamais elle ne furent apperçues. La Mere de sainte Croix qui ne l'avoit point quittée depuis Dieppe, a déclaré qu'en trente-trois ans qu'elle avoit eu le bonheur de vivre avec elle, jamais elle ne lui avoit vû faire une faute contre la douceur, la patience, l'humilité, la charité, la modestie, la pauvreté, & l'obéissance ; & qu'il ne s'étoit présenté aucune occasion

de pratiquer ces vertus, qu'elle n'en eût profité. Avec cela elle fut ferme dans le gouvernement ; mais il est vrai que n'ayant guère à gouverner que des saintes, elle eut peu de sujets de faire éclater cette fermeté.

Ainsi vécut, ainsi mourut l'illustre Marie de l'Incarnation. L'histoire nous presente peu de femmes qu'on puisse lui comparer ; & je croi que personne de ceux qui se donneront la peine d'examiner attentivement ses actions & ses écrits, ne fera difficulté d'en convenir. Tout ce que nous avons eu dans ce siècle de plus distingué par la sainteté & par le merite, en a ainsi jugé ; & les plus grands éloges qu'on lui ait donnez, sont venus de ceux qui l'ont connue plus parfaitement. Le Pere Jerôme Lallemant qui a été plus long-tems que personne son directeur, & entre les bras duquel elle expira ; qui outre les affaires de sa conscience, en a eu à traiter avec elle de toutes les sortes, & dont elle rend elle-même ce temoignage dans une lettre à son fils, que c'étoit le saint homme & le plus éclairé dans les voyes de Dieu, qu'elle eût connu en toute sa vie, ne

Marie de l'Incarnation. Liv. VI. 409
parloit de ses vertus & de ses éminentes
qualitez qu'avec admiration. Enfin on
peut dire qu'au moment qu'elle cessa de
vivre, la voix publique la canonisa dans
tous les lieux où elle étoit connue.

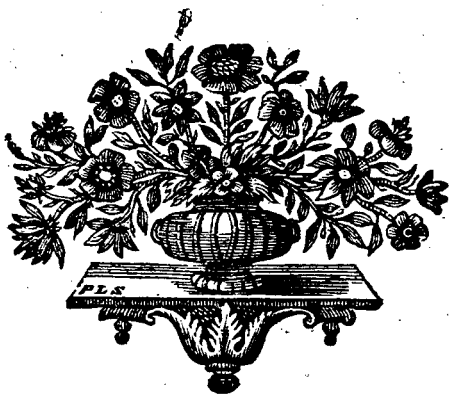
Dès la nuit même qui suivit sa mort,
sa nièce qui étoit Religieuse au Monas-
tère de Tours, la vit étendue sous un
drap mortuaire, & entendit une voix qui
lui dit : elle est morte. La voix étoit si
proche, qu'elle sentit comme l'haleine
de la personne qui lui parloit, & qu'elle
en fut éveillée. Il se repandit en même
tems dans son ame une très-sensible
consolation. Elle raconta le lendemain
ce qui lui étoit arrivé. On fit ce qu'on
pût pour l'empêcher d'ajouter foi à ce
songe, mais on n'y réussit pas ; & l'ar-
rivée des premiers vaisseaux ne le ve-
rifica que trop. Une autre personne
Religieuse d'une éminente piété, & qui
n'a jamais voulu être nommée, eut de
grandes assurances de la gloire dont
jouissoit la servante de Dieu. Comme
elle se préparoit à communier pour le
repos de son ame, elle entra dans une
douce extase où Dieu lui fit voir que
cette sainte ame n'avoit point passé par

le feu du Purgatoire. Il lui découvrit ensuite la beauté ravissante dont il l'avoit ornée, & tout ensemble les principaux fondemens de sa vie interieure & cachée; son aneantissement parfait, son union avec Dieu, si intime & jamais interrompue; son état perpetuel de victime; ses abandonnemens par le moyen desquels Dieu la rendoit une image du Sauveur abandonné sur la croix; la perte entiere d'elle-même en Dieu, en vertu de laquelle il sembloit qu'elle ne subsistoit plus que par l'Être de Dieu; son zèle infatigable pour le salut des ames, qui lui faisoit au sens de Moïse & de S. Paul, oublier le sien propre, pour n'agir & ne souffrir que pour celui des Sauvages: & beaucoup d'autres particularitez dont cette bonne Religieuse n'avoit eu jusque-là aucune connoissance. Dieu lui fit voir ensuite comment elle pourroit imiter tant de vertus, & lui ordonna d'écrire ce qui venoit de lui être revelé. Elle le fit, & porta son écrit à sa Supérieure, qui le communiqua à Dom Claude Martin. Il porte en substance que la Mere de l'Incarnation s'étoit tellement aneantie & écoulée en Dieu, qu'

elle n'avoit plus de reflexion apperçue sur elle-même ; que Jesus-Christ l'avoit si intimement & si parfaitement possédée, qu'il avoit par elle glorifié son Pere, comme par une victime très-pure ; que la partie inferieure de son ame avoit été dans le dernier abandon ; qu'elle ne pensoit pas même à s'appliquer le merite de ses peines, soit pour sa propre purification, soit pour une plus grande ou plus prompte jouissance de la gloire : ne pensant alors ni au Paradis ni à l'enfer ; mais s'oubliant de telle sorte par le zele de la gloire de Dieu, qu'elle ne vouloit que se laisser conduire par l'amour du salut des ames : que cet état de la sainte Mere lui avoit été manifesté avec tant de clarté, & une si forte impression, qu'elle avoit senti toute la nature en fremir, & qu'elle en avoit été penetrée d'une très-vive douleur accompagnée d'une fort grande angoisse de cœur ; en sorte que pendant trois jours elle ne respiroit qu'avec peine : qu'après la communion N. S. lui dit ces paroles : Ceux qui s'oublient eux-mêmes & leurs interêts propres pour mon amour & pour ma gloire, je ne les

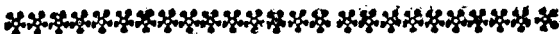
» oublierai jamais, & je ne me laisserai
» point surmonter par ma creature. Si
» cette ame qui a tant souffert, s'est
» abandonnée à moi, tu vois que j'en ai
» pris le soin, & qu'elle me glorifiera
» éternellement. Elle ajoute qu'ensuite
elle reçut de fortes impressions des choses
qui regardoient sa propre perfection,

F I N.



FAUTES A CORRIGER.

- P** Age xxv. dans la Preface , *lig.* 19. maîtrise ;
lisez martyrise.
- p. 32. l. 24. perte du tems , *lis.* perte de tems.
- p. 45. l. 19. la servante , *lis.* la servante.
- p. 77. l. 15. les affaires , *lis.* ses affaires.
- p. 83. l. 3. personne , *lis.* une personne.
- p. 92. l. 16. pour s'y disposer , *lis.* pour l'y dis-
 poser.
- p. 95. l. 26. il me regarde : *lis.* il regarde.
- p. 121. l. 5. ses affaires , *lis.* les affaires.
- p. 122. l. 25. qu'il le peut , *lis.* qu'il se peut.
- p. 132. l. 12. entra , *lis.* resta.
- p. 152. l. dernière , la liberré , *lis.* de liberté.
- p. 154. l. 19. qui y reçoivent , *lis.* qu'y reçoivent.
- p. 164. l. 8. à faire , *lis.* affaire.
- p. 264. l. 27. monter le petit bâtiment , *lisez*
 monter sur le petit bâtiment.
- p. 347. l. 16. j'ai donc experimenté &c. *ponc-*
tuez ainsi : j'ai donc experimenté qu'il y
 a divers degrez en la vraye pauvreté d'es-
 prit. Lorsque N. S. m'inspira la vocation
 à la vie religieuse ; je ne puis dire , &c.
- p. 355. l. 21. servir , *lis.* fournir.
- p. 398. l. 8. une lumiere , *lis.* une force.



APPROBATION.

J'AI lu avec attention par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre, *La Vie de la Mere Marie de l'Incarnation, &c.* L'Auteur a sçû trouver le moyen d'employer les propres paroles de cette sainte Religieuse, en nous donnant l'histoire de sa vie également admirable & édifiante, y joignant seulement de lui-même, outre sa belle Préface, ce qui étoit nécessaire pour l'arrangement & la suite, par des reflexions instructives & solides. La voye qui la conduisit à Dieu, fut sublime & extraordinaire. Elle verifie ce que dit Gerson après saint Augustin & saint Bernard, *qu'une ame en cet état est plus dans son Dieu qu'elle aime, que dans son corps qu'elle anime.* Elle peut toutefois servir cette voye si relevée à des amés chastes, que le Seigneur appelle à lui par une route semblable; & du moins animer les autres à marcher fidelement dans celle qu'il leur marque, quoi-qu'inférieure & moins parfaite. Tous les Lecteurs trouveront dans cette vie de quoi s'édifier, & beaucoup d'évenemens aussi singuliers que touchans, qui les engageront à lui donner volontiers toute l'attention qu'elle merite, non seulement par tant de choses merveilleuses qu'elle contient, mais encore par la beauté, & les ornemens du stile dont elle est écrite, d'une maniere, à mon jugement, qui ne laisse rien à desirer par rapport à la Foy & aux bonnes mœurs. Donné en Sorbonne ce 14. Novembre 1723.

A. LEMOINE, Docteur de la
Maison & Société de Sorbonne,
& Chanoine de S. Benoist.

PRIVILEGE DU ROT.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France. & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé le Pere DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS, Nous a fait exposer qu'il fouhaiteroit faire imprimer & donner au Public *la Vie de la Mere Marie de l'Incarnation, Infanteurice & premiere Superieure des Ursulines de la Nouvelle France*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission sur ce nécessaires; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Pere de Charlevoix, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement, ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desd. Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera mis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de

notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sr Exposé ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le premier jour du mois de Juin, l'an de grâce mil sept cens vingt-quatre, & de notre Règne le neuvième. Par le Roy en son Conseil.

FOUBERT.

Registré sur le Registre V. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N° 861. fol. 546. conformément au Règlement de 1723. qui fait défense, art. IV. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement: Et à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Règlement. A Paris le 12 Juin 1724.

BRUNET, Syndic.

Le très-Reverend Pere Charlevoix a cédé le présent Privilege au sieur Antoine-Claude Briasson, Libraire à Paris.

The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions. It emphasizes that every entry should be supported by a valid receipt or invoice. This ensures transparency and allows for easy verification of the data.

In the second section, the author outlines the various methods used to collect and analyze the data. This includes both primary and secondary research techniques. The primary research involved direct observation and interviews with key stakeholders, while the secondary research focused on reviewing existing literature and reports.

The third section provides a detailed analysis of the findings. It identifies several key trends and patterns in the data, which are then compared against the initial hypotheses. The results indicate that there are significant differences between the two groups being compared, particularly in terms of their attitudes and behaviors.

Finally, the document concludes with a series of recommendations based on the findings. These recommendations are designed to address the identified issues and improve the overall performance of the organization. The author suggests that implementing these changes will lead to more efficient operations and better customer satisfaction.